

Edith
Bouvier

**Chambre avec vue
sur la guerre**

TÉMOIGNAGE



Une journaliste
prise au piège
du chaos syrien

Flammarion

Edith Bouvier

Chambre avec vue sur la guerre

Flammarion

Edith Bouvier

Chambre avec vue sur la guerre

Flammarion

© Flammarion, 2012

Dépot légal : octobre 2012

ISBN Epub : 9782081291737

ISBN PDF Web : 9782081291751

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081286771

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

« Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit. Nous avons tellement fumé que la pièce est nimbée d'un voile de nicotine. Dehors, la lumière du jour pointe à peine et déjà le bruit sourd et grave des obus s'abattant sur la ville reprend. Un premier impact. Je sens le sol bouger, doucement. Un léger tremblement. Celui-là a dû tomber plus loin. »

Février 2012. La journaliste Edith Bouvier lance un appel au secours. Gravement blessée à la jambe dans les bombardements qui ont tué les reporters Marie Colvin et Rémi Ochlik au cœur de la ville assiégée de Homs, en Syrie, la jeune femme a besoin de soins de toute urgence. Avec plusieurs confrères, elle est recueillie par des insurgés syriens au sein d'un dispensaire de fortune du quartier de Baba Amr. Pris au piège, ils tentent le tout pour le tout pour s'échapper en pleine nuit.

Ce livre retrace un parcours hors du commun, dix jours entre la vie et la mort.

Création Studio Flammarion.

Edith Bouvier est journaliste, elle a 32 ans. Passionnée par le monde arabe, elle explore les points chauds de la planète.

Chambre avec vue sur la guerre

À William
Aux Syriens qui m'ont portée sur
leur dos, dans leurs bras ou qui,
par leurs mains posées sur mon
front, m'ont redonné la force d'y
croire et de me battre
À mes parents
À Julien

يدق مضرجة يد بكل باب الحمراء وللحرية
*Aux mains ensanglantées cèdent les portes de la
liberté.*

Ahmad Chawki

أنظر كيف تمشي المدينة على
الأطفال، أنظر كيف تطير بهجة أمام
العصفور السجين. ماذا فعلت
المدينة " المدكوكة " بالسكان كي
تبیت بلا شمس؟ أصد إلى مقعدك أيها
السائس، لتحملك خيولك إلى جحيمي.

*Regardez comment cette ville piétine les
enfants, regardez comment la joie s'envole
devant l'oiseau prisonnier. Qu'est ce qu'elle a
bien pu faire,
cette ville bondée d'habitants, pour se coucher
sans soleil ? Oh cocher, enjambez votre
charrette,
que vos chevaux vous mènent dans mon enfer.*

Ounsi el-Hajje

Prologue

Personne ne m'a mis un fusil sur la tempe pour me forcer à partir en Syrie. Personne ne m'a offert des valises de billets. C'est un choix réfléchi, mûri longuement. Rien de fou là-dedans, rien d'insensé. Quand je suis partie en Turquie en décembre dernier, j'étais terrorisée. Au bout de quelques minutes, dans le véhicule qui me rapprochait de la frontière syrienne, le passeur m'a serré le bras en me regardant fixement. « Tu peux faire marche arrière si tu préfères. Il n'y a pas de honte à avoir. » J'ai souri et malgré la boule qui me bouffait l'estomac, je suis restée. Parce que c'était ma place, je n'avais envie d'être nulle part ailleurs.

Écrire ce livre est une épreuve. Mais je sais que je dois en passer par là, comme je sais que je repartirai. Parce que c'est mon métier, la seule chose que je sache faire. Parler, raconter, témoigner pour ne jamais entendre dire *on ne savait pas*. Pour ne pas oublier ces femmes, ces enfants et ces hommes, jeunes, vieux, rebelles, courageux. Cette humanité méprisée et sacrifiée. Ces inconnus qui nous ont tendu la main, hébergés au péril de leurs vies, souri, expliqué leur histoire, d'où ils venaient et pourquoi ils luttait. Ces hommes et femmes, souvent pauvres, qui ne se battent pas pour l'argent et le pouvoir mais pour la liberté. Cet espoir indestructible, au milieu du chaos, en un

avenir meilleur. Cette certitude inébranlable dans la justesse de leur combat. Que rien ne pourra les arrêter, que là où ils tomberont, d'autres se lèveront à leur place.

Écrire ce livre est un besoin. Alors que je m'installe devant mon ordinateur, que je me concentre pour me remémorer tous les détails de cette aventure, certains visages, certaines couleurs s'estompent. Ma mémoire s'efface petit à petit. Certains événements se mélangent, se confondent. Je vois William à mes côtés, mais autour, une ombre noire se forme, les contours des personnes se dissipent. Déjà, Latifa¹ disparaît. Ses boucles brunes, ses robes longues et ses jolis yeux tristes. Alors, il me faut les raconter pour ne jamais les perdre. Mettre sur papier une bonne fois pour toutes ces dix jours et avancer. Depuis le retour en France, je n'ai pas fait de cauchemars, ni développé d'angoisses particulières, mais il me faut maintenant passer à autre chose. Laisser cette histoire derrière moi pour pouvoir repartir. Une fois guérie, préparer mon sac et prendre un avion. Écrire de nouveaux reportages, rencontrer de nouvelles personnes, apprendre à leur contact, reprendre ma vie.

Écrire ce livre est une douleur. C'est revoir, au fil des pages, le sourire de Rémi.

Rémi ne feignait pas d'ignorer le danger, au contraire. Il s'était déjà rendu sur de nombreux terrains de guerre, il en connaissait les risques. Mais il n'a pas hésité une seconde, parce qu'il savait, au fond de lui, que c'était là-bas, au milieu d'un quartier assiégé, sous les bombes syriennes, qu'étaient le cœur et le sens de son travail de photoreporter. C'est l'histoire des Syriens, hommes, femmes et enfants qui résistaient au prix de leur vie qu'il venait raconter. Il savait que sa place était là, nulle part ailleurs.

De là-bas, Rémi ne reviendra pas.

Et pour lui, pour ceux qu'il allait rencontrer, nous continuerons. Je continuerai.

1

Mercredi 22 février 2012, 8 h 20

La maison tremble. Le lustre de verre suspendu au plafond, juste au-dessus de nous, vacille dangereusement. Quelques débris de peinture et d'enduit du plafond nous tombent dessus. Les fenêtres de la cuisine explosent avec le souffle. Les roquettes de 122 mm, les fameuses Katioucha, tirées par l'armée syrienne, pleuvent sur nos têtes.

Heureusement pour nous, le centre de presse dans lequel nous avons été installés la veille est au rez-de-chaussée d'un petit immeuble de trois étages, censés nous protéger en amortissant le choc des bombes.

Quelques secondes de répit, une deuxième bombe tombe, plus près encore. Les activistes syriens qui sont avec nous mesurent immédiatement le danger. Tout le monde s'agite dans la maison.

Le troisième obus explose. Le militaire fidèle à Bachar, à l'autre bout du viseur, ajuste son tir. Les déflagrations se rapprochent. Il faut partir, vite.

Le temps de jeter toutes nos affaires dans nos sacs, nous nous précipitons vers la porte. Marie Colvin et Rémi Ochlik sont les premiers à sortir et à gagner la petite rue devant la

maison. Je perds quelques instants à tergiverser. Dois-je prendre ou laisser mon sac ? Envie de tout garder avec moi, au cas où la maison serait détruite, pour pouvoir bosser au plus vite. Mais il faudrait peut-être rester léger afin de pouvoir se déplacer plus rapidement que les bombes. Quelques secondes à peine de réflexion.

William Daniels, mon compagnon de voyage, et Javier Espinosa sont à quelques mètres de là, contre le mur. Javier est espagnol, c'est le correspondant régional du quotidien *El Mundo*. Il est arrivé avec nous la veille au soir. Quelques heures à peine pour se présenter, assez pour sentir son expérience du terrain.

De l'autre côté de la pièce, Paul Conroy est debout, derrière le frigo. Très grand et fin, les cheveux gris, il est photographe au *Sunday Times*, avec Marie Colvin. Marie, nous n'avons pas vraiment eu le temps de faire sa connaissance mais sa réputation de grand reporter de guerre l'a devancée. Elle est partout, tout le temps. Là où personne ne parvient à entrer, Marie trouve le moyen de pénétrer. C'est une bosseuse, une vraie. Et sa célèbre blessure à l'œil n'est pas pour rien dans la légende qui la précède. J'ai cru rêver quand, la veille au soir, je l'ai vue débouler avec son grand manteau noir Prada autour des épaules, loin du cliché de la baroudeuse en treillis. En un éclair, j'ai reconnu sa grande silhouette d'un chic absolu au milieu de ce salon qui empestait la cigarette froide et la transpiration. Je me suis retournée vers Rémi. Pas besoin de parler, c'était bien elle, Marie Colvin, qui venait d'entrer dans la pièce. Avec Paul, cela fait plusieurs jours déjà qu'ils sont ici. Quand Jean-Pierre Perrin, grand reporter à *Liberation*, est rentré au Liban, elle aurait dû l'accompagner mais l'annonce de l'arrivée de nouveaux journalistes a piqué sa fierté. Elle sera la dernière à quitter les lieux, quel qu'en soit le prix.

Une nouvelle détonation retentit. Le bruit est assourdissant. Les derniers carreaux de la vitre de la cuisine volent en éclats. Mes tympanes résonnent. Cette fois, la bombe est tombée tout près. Tout le monde se fige. Les murs tremblent à nouveau. Instinctivement, je me recroqueville.

Ali Othman et Saleh S., deux des activistes syriens, nous hurlent de retourner dans le salon, de nous cacher. Alors que nous nous dirigeons vers la porte, pour sortir de cet enfer, nous faisons demi-tour, la panique au corps.

Mais où se planquer dans ce salon désespérément vide ? Comment se protéger sans savoir d'où va venir le danger ? Paul est adossé à un mur, près d'un petit tas de matelas. William est dans un recoin, à quelques mètres de moi. Rester dans le salon avec les autres ou me faufiler dans la salle de bains attenante au salon, une toute petite pièce sans fenêtre, et qui semble un bon abri ? Sortir, rentrer, me coucher ? Je n'en sais rien.

J'hésite, je ne bouge pas. Et je reste au centre de la pièce, en face de la porte d'entrée. Au moment où Marie et Rémi remontent les marches pour pénétrer dans l'appartement, une nouvelle bombe explose.

Quelques millièmes de secondes. Tout vacille. Cette fois, la maison est touchée.

J'ouvre péniblement les yeux. Une fumée épaisse et âcre me pique le nez. Elle s'est répandue dans tout l'appartement. Je n'y vois rien. Je suis allongée sur le dos, sur ce qui me semble être une table basse. Une horrible douleur me cisaille la jambe gauche. J'essaie de me relever. La douleur est plus forte encore. Je touche ma cuisse. Un liquide poisseux me souille la main. J'arrive à relever la tête, puis, doucement, à me mettre sur les fesses. Ma cuisse enfle à vue d'œil, elle a triplé de volume. Le sang coule de mon pantalon. Je ne vois pas d'où s'échappe tout ce sang.

Dans la panique, mon premier réflexe est de bouger les pieds. Vérifier que, malgré la douleur, mes membres sont encore là.

Avec toute cette fumée, je ne vois personne. Seuls quelques bruits diffus me font deviner que je ne suis pas seule. J'essaie de me lever. Ma jambe gauche me fait trop mal, impossible de prendre appui dessus. Où est William ? Je l'appelle, désespérément. Aux nouvelles, mais aussi au secours. Où est-il ? Comment va-t-il ? Peut-il venir m'aider ?

L'instant d'avant, il n'était qu'à quelques mètres de moi, mais je ne le vois plus. Je hurle son nom. Il me répond. Il n'est pas loin. Il s'est faufilé au son de ma voix pour me rejoindre. Il ne semble pas blessé. Il me parle, me rassure, évalue mon état.

Petit à petit, le nuage de poussière se dissipe. Le salon est jonché de gravats, le lustre s'est fracassé en mille morceaux de verre. Les matelas rouges sont éventrés, déchiquetés. Des morceaux de mousse intérieure sont maintenant à découvert là où le tissu a été arraché. Toute la pièce semble recouverte d'une immense toile de gris, de dégradés de gris sombres. On ne distingue presque plus rien. Tout n'est que désolation, champ de ruines.

William passe son bras autour de ma taille et me tire vers le haut pour essayer de me mettre debout. Grâce à lui, je parviens à atteindre la porte d'entrée. Devant nous, sur les marches, Marie et Rémi sont allongés. Je m'appuie sur le mur, muette. William se jette sur eux.

Face contre terre, je ne vois que le beau profil de Rémi. Ses yeux fermés, il semble s'être seulement évanoui. William s'assied à côté de lui. Il lui parle, lui tapote la joue pour le faire réagir, le réveiller. De Marie, on ne voit que la chevelure blonde. Leurs corps semblent transformés en statues. Leurs paupières ne bougent pas. Leurs yeux désespérément fermés. Aucun souffle ne semble sortir de leurs bouches. Ils sont immobiles, rigides. Impossible d'y

croire. Ils vont forcément se réveiller. Ce n'est qu'une question de secondes, de minutes.

J'ai beau lutter, je sais. Au fond de moi, je sens qu'ils ne sont déjà plus là. Je veux continuer d'y croire et si je le pouvais, j'aiderais William. Mais dès la première seconde, je sais. Ils sont morts. Notre ami est mort. Cette reporter de légende, que l'on a crue invincible, est morte. Là, à quelques mètres à peine.

Un Syrien vient nous chercher. Il nous dit qu'il ne faut pas rester là, qu'on ne peut rien faire pour eux, que c'est trop tard. Une voiture de l'armée syrienne libre va arriver. En attendant, on doit rentrer, se mettre à l'abri dans la salle de bains. À contrecœur, William quitte les corps sans vie de Rémi et de Marie. Il me rejoint. On ne dit rien, nos regards suffisent. Notre peine est là, cachée au fond de nos rétines, pas encore libérée.

Il m'attrape par la taille et m'amène jusqu'à la minuscule pièce, bunker de fortune. Cinq mètres carrés aveugles recouverts du sol au plafond de carrelage bleu ciel. Ici, presque pas de poussière, le sol est propre, les carrés bleus brillent dans la pénombre. À l'entrée, les débris d'une ampoule gisent au sol. La petite pièce est déjà bondée. Tout le monde s'y est réfugié. Nous sommes tous debout, les uns contre les autres, collés au mur, le plus loin de l'entrée possible, à attendre. Attendre quoi ? Les secours ? Une autre explosion ?

Les bombardements ont cessé. Comme s'ils avaient eu ce qu'ils voulaient. Pour combien de temps ? Personne n'en sait rien. Les Syriens chuchotent. Les minutes s'égrènent et ma jambe se rappelle à mon bon souvenir. La souffrance a cela de bon qu'elle occulte en partie Rémi, Marie et leur corps momifiés. Paul est là. Javier non. Je ne l'ai pas vu depuis l'explosion. Je n'ose pas poser la question à William. Nous n'avons pas pu perdre encore l'un des nôtres.

Ces minutes me paraissent des heures. J'ai mal. Le sang a maintenant entièrement recouvert mes chaussettes. La veille, nous nous étions déchaussés en arrivant et nous avions laissé devant la porte nos chaussures, mes vraies premières baskets de reporter, noires avec des rayures jaunes, que j'avais moi-même peintes en noir pour plus de discrétion. Je les adorais, même si William avait dû découper un bout des semelles, car je les avais achetées trop petites pour mes grands pieds.

Au-delà de la douleur, je suis complètement terrifiée. Je me tiens à William, pour tenir debout et pour rester en vie. Je n'ose pas desserrer mon étreinte de crainte de m'effondrer, physiquement, moralement. De trouille, de cette peur qui vous vrille le ventre, vous retourne le cœur, vous broie le cerveau. Comment survivre à cet enfer, à ce que je viens de vivre, à ce que je viens de voir ? Et comment m'échapper de cette salle de bains ?

L'armée libre doit venir nous chercher, nous sortir de là. Mais pour aller où, pour faire quoi ? Je n'ose pas poser la moindre question de peur d'entendre les réponses ou par peur que personne ne les ait.

Je me concentre sur la seule chose qu'il me reste, William et son souffle de vie. Sa respiration, le battement de son cœur. Je cale mon inspiration sur la sienne, j'expire en même temps que lui. Et je recommence. Une fois, deux fois, dix fois, jusqu'à ne plus penser qu'à cela. Inspirer, expirer. Respirer.

Au bout de quelques minutes, n'en pouvant plus, je me résous à m'asseoir par terre malgré ma peur de ne pas réussir à me relever assez vite s'il faut quitter les lieux. Mais ce geste banal est devenu bien compliqué. Je fais doucement glisser ma jambe ensanglantée devant moi, sur le carrelage bleu. Petit à petit, je plie l'autre jambe, tout en

m'appuyant sur William pour garder mon équilibre jusqu'à me retrouver assise, dans ma mare de sang.

À peine posée et enfin un peu soulagée, j'entends le vacarme d'un klaxon à l'extérieur de la maison. C'est le signal du départ. William m'agrippe par le bras et m'aide une fois encore à me relever. Je ne dis rien. Je serre les dents mais William doit le sentir, ce mélange d'angoisse et de douleur qui transpire de tous mes pores. Il doit le sentir que je suis bien là, à l'abri, que je ne veux pas en sortir de cette douceur bleue et carrelée, de ce refuge à l'écart du monde, de la vie, de la guerre, de la mort.

Il me répète tout bas, au creux de l'oreille et c'est comme si je me parlais à moi-même : « Tiens bon. On va s'en sortir. Tiens bon, sois forte. Je te promets que je vais te sortir de là. »

Arrivée dans le salon, Saleh prend le relais de William. Il parle assez bien anglais. Il tient de l'autre main une petite sacoche noire en cuir de la taille d'un ordinateur portable. Il me prend par l'épaule et m'aide, claudicante, à avancer tant bien que mal jusqu'à la porte.

Je me retrouve à nouveau au même endroit, debout face aux corps de Rémi et Marie. Pour sortir, il me faut les enjamber. Mais je suis incapable de faire un assez grand pas pour les éviter. Je comprends qu'il va falloir leur marcher dessus, je m'y refuse. Avec fermeté, Saleh m'accompagne vers l'extérieur. Dans un débat intérieur lunaire, je me demande alors sur quelle partie de leurs corps il vaut mieux passer. Impossible de m'y résoudre, impossible d'avancer.

Saleh me pousse, nous n'avons pas le temps. Je me concentre sur cette lumière blafarde qui nous appelle et nous repousse en même temps. Le contraste est fort avec la pénombre de ce salon. Depuis l'explosion, mes yeux se sont habitués à cette pénombre. Au-delà de la porte, je ne distingue rien. La lumière m'éblouit et me fait perdre tous mes repères. Aucun bruit de rue, pas le moindre souffle de vie. À peine un vague vrombissement de voiture.

Je dois sortir mais je ne le veux pas. Je veux sortir mais je ne peux pas. Tout à l'extérieur me semble dangereux, l'air rempli de sable, le ciel menaçant, le sol qui se dérobe à chaque pas. Pourtant, sans m'en rendre compte, je suis déjà dans la rue.

Dehors, la lumière m'aveugle quelques instants, j'avais cru ne plus revoir le soleil. Mes yeux collés au sol, je parcours le trottoir du regard jusqu'à un énorme trou, l'impact de l'obus qui a tué Marie et Rémi. Plus que leurs corps sans vie, cette plaie dans le bitume est pour moi la preuve que l'impensable s'est produit.

C'est donc ce minable trou qui nous occupe depuis de longues minutes. Tout ce sang, tous ces cris, c'est lui.

Après quelques instants, je m'aperçois que Saleh me parle. La voiture est à quelques mètres et j'entends maintenant le chauffeur klaxonner. Tout le monde s'échauffe. J'émerge de mon brouillard. Saleh ne comprend pas pourquoi je n'avance pas, les yeux rivés à l'impact de l'obus. Au volant de la voiture, notre chauffeur s'énerve de devoir rester à découvert.

Derrière lui, Paul est immobile à l'arrière, un sourire irréel aux lèvres, d'un calme absolu. Saleh me fait faire le tour de cette longue voiture dont on devine à peine la couleur sous la poussière. Il ouvre la portière de la place passager, me presse à l'intérieur. Il retient son geste, se rend bien compte que je ne peux pas me jeter sur ce siège comme si de rien était. Ma jambe est en sang, boursouflée, un poids mort terriblement douloureux.

Face à mon visage désemparé, il pense plus sage de me laisser me débrouiller même si cela prend plus de temps que nous n'en avons. Je serre les dents et commence la contorsion. Mon pied, un bout de fesse, je me tiens à la portière pour ne pas peser sur la cuisse. Chaque mouvement m'arrache un cri que je ravale aussitôt.

Paul est bien là, derrière moi, je ne peux pas me retourner mais je sens sa main sur mon épaule. Mais pas la moindre trace ni des Syriens qui étaient avec nous, ni de Javier et William. Celui-ci doit être sur le point de nous rejoindre mais Javier, je ne l'ai pas aperçu depuis l'explosion. Est-il lui aussi allongé sous un tas de gravats ?

Le chauffeur s'impatiente. Il parle avec Saleh, semble vouloir démarrer. Mais nous ne pouvons pas partir sans les autres, sans William. Ça n'a pas l'air d'être l'avis du chauffeur qui enclenche une vitesse. Je sais que les Syriens ne nous laisseraient pas sur le carreau mais ils savent que l'armée de Bachar attend souvent les secours pour pilonner à nouveau et abattre ceux qui portent secours aux blessés, civils ou combattants, sans distinction. Chaque seconde compte mais je ne peux pas partir sans lui. Je hurle son nom. Cri tout à fait inutile dans ce chaos qui nous entoure. Je fixe notre entrée d'immeuble. Saleh fait signe au chauffeur. Nous devons partir. Tout de suite. Alors que Saleh tape sur le toit pour dire qu'il faut vraiment y aller, je vois enfin William surgir de la maison, son sac sur le dos. En quelques secondes, il est parvenu à récupérer quelques affaires de Rémi. Les dernières traces que nous avons de lui. Il s'engouffre dans la voiture.

Le chauffeur démarre en trombe.

Cinq jours auparavant, vendredi 17 février 2012

William et moi venons de débarquer à Beyrouth. C'est la fin d'après-midi et les routes sont chargées de poussière. À travers la vitre du taxi, entre deux insultes de notre chauffeur qui se plaît à traiter tous les autres automobilistes d'ânes, je me laisse enivrer par cette ville si particulière. Le soleil est bas, les couleurs explosent. Quelques jours plus tôt, je déambulais sous la neige d'Istanbul et aujourd'hui, je retrouve avec plaisir cette ville, ce bruit et cette fureur, que j'ai appris, avec les années, à aimer.

Beyrouth, c'est le passage incontournable des reporters de guerre de la région. On vient y noyer ses peurs dans l'un des nombreux bars de la ville, écouter Oum Kalthoum, s'oublier au milieu des chars et des vestiges des derniers conflits. Depuis 1975, le Liban a été traversé par de nombreuses guerres, des frontières invisibles ont été créées dans la ville. D'un quartier à l'autre, on change radicalement d'ambiance, de couleurs, de langue même. La vie est partout, bruyante, affamée comme si chaque instant était le dernier. Parfois, les communautés se mélangent et se fondent jusqu'à ne faire plus qu'un pays. Avec le temps, les habitants ont appris à se méfier des bâtiments officiels et

des ponts, cibles privilégiées lors des bombardements. Mais aussi à faire la fête. Une fête sans limites, une fête pour oublier. Au petit matin, on ira rejoindre la foule des noctambules venus acheter leur *manouché*, une sorte de pizza aux épices que l'on mange le long de la corniche, face à la mer.

Lors de l'un de mes premiers séjours, le père d'un ami m'a demandé si j'avais compris la politique au Liban. J'ai hoché la tête à l'horizontale, avec une moue désolée. Il a éclaté de rire puis m'a regardée avec sérieux. « C'est qu'on t'a bien expliqué. »

Nous traversons la ville, encore balafrée par les stigmates des guerres. Balcons éventrés, murs maculés d'impacts de balles, comme si les canons et les snipers avaient juste fait une pause. Comme si tout pouvait recommencer demain. En trois minutes et cinq coups de klaxons, nous descendons la rue de Ashrafié pour arriver face à l'énorme bâtiment flambant neuf du Virgin Megastore. Quartier moderne, Disneyland pour touristes américains et investisseurs saoudiens.

Le taxi nous dépose devant un bar moderne, dans le quartier Hamra, haut lieu de la bourgeoisie branchée. Les rues sont bruyantes, insolentes. En peu de temps, le quartier est devenu cosmopolite, un petit Manhattan, une exception au Liban. Étudiants, journalistes, artistes et intellectuels s'y côtoient, quelle que soit leur communauté. Il suffit d'être à la mode, Hamra est de toutes les tendances.

Sous la chaleur du soleil hivernal, la tension est latente. Personne n'évoque ce qui se passe dans le pays voisin, les dernières violences de Damas. Seul signe d'agitation : ce matin, un groupe d'anonymes a jeté du colorant rouge dans la rivière qui traverse Beyrouth. On ne peut qu'y voir la dénonciation des crimes commis contre la population civile en Syrie. Mais malgré le sang syrien qui coule tout près, la rue Hamra, « la rue rouge » en arabe, joue l'effrontée.

Je ne connais pas ce bar où Rémi nous a donné rendez-vous. Il est bondé et enfumé. Il n'est pas encore 19 heures et la première salle est pleine. Nous sommes en avance, Rémi n'est pas encore arrivé. William nous trouve une petite table un peu à l'écart. Je sors mon paquet de cigarettes. Plaisir de Française de pouvoir en griller une au milieu d'un bar plein à craquer. La population du bar est jeune, joyeuse, insouciant. Ça boit des bières ou des cocktails dans des verres raffinés, rit à gorge déployée. La légèreté n'est qu'apparente, l'hédonisme affiché, tous ont conscience que chaque jour peut être le dernier. Paradoxe d'une ville sans cesse bombardée et qui, comme un pied de nez aux avions ennemis, a pour spécialité d'installer ses bars sur ses toits.

En attendant Rémi, je m'attarde sur cette drôle de faune beyrouthine. Derrière nous, cinq hommes d'une trentaine d'années, en costume, s'accordent une pause autour d'une bière à la sortie du bureau. À notre droite, une table de jeunes couples, une vingtaine d'années pour les plus âgés jouent aux cartes. Les jeunes femmes à la mode européenne se régalaient d'énormes coupes de glace que plus aucune Française n'oserait manger en public. Les jeunes hommes aux voix graves et sonores, plaisantent en grignotant des pistaches.

Quelques minutes après notre arrivée, pile à l'heure, Rémi fait son entrée. Des cheveux coupés court et de sublimes yeux bleus, bleu azur... Ses yeux, on ne voyait que cela. Doux, calme, taiseux, Rémi n'est pas du genre facile à approcher. L'aventurier dans toute sa splendeur. Cela fait déjà plusieurs jours qu'il attend de repartir en Syrie. Il passe ses journées à l'hôtel, sans oser s'éloigner. « Le tour-opérateur » qui organise les passages clandestins en Syrie peut annoncer le départ à tout moment. C'est d'ailleurs souvent comme ça que cela se passe. On attend. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, reporter n'est

pas toujours une profession d'action. Savoir attendre est la base du métier.

*

J'ai appris la patience en Irak. J'étais partie faire mes armes, seule, sur le terrain, je me suis retrouvée à attendre.

Fin août 2009. L'armée américaine était censée se retirer des grandes villes du pays. J'étais venue faire un reportage sur la formation des soldats irakiens, observer cette transition de pouvoir. Débarquée en 2003 pour renverser le régime de Saddam Hussein, l'armée américaine s'était enlisée dans un conflit confessionnel entre les chiites, majoritaires, et les sunnites, le clan du président déchu. Les troupes armées étaient la cible régulière des attentats suicides.

Le restaurant, en face de l'entrée de la zone verte, la base des Américains, était éteint. L'État, en effet, ne fournissait que huit heures d'électricité par jour, et encore, pas tous les jours. Alors les boutiques qui n'avaient pas leur propre générateur restaient dans le noir, tout semblait fermé et les rues désertes. C'était seulement en fin de journée que les Irakiens sortaient de leur torpeur. L'heure des courses au marché pour les femmes, des promenades le long du Tigre pour les amoureux, et des discussions autour d'un thé sur les grandes places de la ville pour les hommes. Le calme avant la tempête.

Cet été-là, la tension était encore montée d'un cran, plusieurs centaines d'apprentis policiers et soldats avaient été tués. Rien de comparable avec les années de terreur en 2006 et 2007, quand les attentats étaient quotidiens et que les escadrons d'Al Qaida régnaient en maîtres sur les rues de Bagdad mais cette nouvelle vague de violence ravivait de mauvais souvenirs, pas si enfouis que ça. La population locale était inquiète, et certains politiciens

avaient émis des doutes sur la capacité des forces de sécurité irakiennes d'agir seules contre les attentats.

La température dépassait les 40 degrés et le long voile noir que je portais en permanence me collait à la peau. Mais ce n'était pas la seule chose qui m'exaspérait. C'était un reportage compliqué car les militaires américains et irakiens n'étaient pas faciles à approcher. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi tout prenait autant de temps à organiser. Alors qu'en fait, la réponse était tout autour de moi, dans ce calme et cette chaleur : j'avais sous-estimé les conséquences du ramadan, la période de jeûne des musulmans avait commencé depuis quelques jours, et la vie s'était presque quasiment arrêtée. Erreur de débutante. Ma recherche de témoignages introuvables s'en trouvait d'autant plus compliquée.

Je passais donc de longues heures face à des hommes moustachus en costume vert sombre, renvoyée d'un bureau à un autre. J'expliquais ma demande. J'insistais. Je revenais à la charge. Je réexpliquais. Et je recommençais devant le énième fonctionnaire sur lequel on me renvoyait pour se débarrasser de moi.

À chaque nouveau rendez-vous avec un officiel, je me disais que cette fois c'était la bonne. Que demain, *inch Allah*, je partirais en reportage.

Cette attente interminable me rendait dingue. Au début, je me tenais droite dans mon siège, sûre de ma position, avec cette envie d'en découdre, d'aller sur le terrain, de faire mon sujet. Au fil des heures, ballottée d'un bureau à l'autre, mon dos s'arrondissait, mon corps s'avachissait. Je perdais mon temps.

Je m'étais rêvée au cœur de l'action et me voilà oubliée au fond d'un ministère poussiéreux. Pas tout à fait l'idée que je m'étais faite de mon reportage, moi qui avait tellement hâte d'aller à la rencontre de tous ces gens dont j'allais raconter la vie, de toutes ces histoires à faire découvrir, de tous ces conflits à expliquer. Réduite à pianoter sur mon téléphone

portable, passer mes nerfs sur ce sudoku noir et blanc que j'avais découvert dans un recoin de la machine.

Avec les années et les reportages, j'ai finalement compris et accepté que j'allais passer la majorité de mon temps, non pas à m'introduire entre les lignes ennemies mais à attendre, encore et toujours. Attendre le bon passeur, celui qui vous mènera à bon port. Attendre le bon témoin, celui qui ne vous enfumera pas. Attendre de trouver le bon fixe, celui qui a les meilleurs contacts et pourra vous ouvrir le maximum de portes en reportage, et vous sortir d'un mauvais pas. Attendre une météo favorable, le couvre-feu ou plutôt sa fin. Attendre de pouvoir vérifier ses informations, de croiser ses sources. Attendre de maîtriser son sujet avant de se lancer à corps perdu dans des interviews.

Toute la journée enfermée dans une chambre d'hôtel à regarder en boucle des films, appeler le fixe, regarder encore et encore les cartes des régions dans lesquelles on doit aller, retourner à la fenêtre, rappeler le fixe, désespérer de partir un jour, regarder à nouveau un film qu'on a déjà vu cent fois.

Reportage après reportage, j'apprends. À attendre, mais aussi à partir vite, dès qu'une ouverture se crée. Faire son sac en quelques minutes, la liste des indispensables accrochée en permanence au-dessus de mon bureau. En écoutant mes confrères, j'apprends aussi à me faire confiance, à reconnaître un bon sujet. Les histoires apparemment anodines, pas forcément les plus vendeuses mais qui résonnent en moi, qui me touchent et qui donnent à voir un autre regard, un autre pan ignoré d'une histoire, d'un conflit, d'une région.

C'est cette pénible attente que subit Rémi depuis des jours déjà. Alors forcément, notre arrivée est une fête. William et Rémi se racontent leurs dernières aventures. Je

les observe en souriant. Ils ont tous les deux cette même douceur. Jusque-là, je n'avais fait que croiser Rémi, en reportage ou chez des amis communs. Ce soir-là, au fil des bières, nous nous racontons nos vies, nos envies, nos rêves, nos espoirs. J'ai l'impression que ses yeux, d'un bleu profond, très clair, plongent en moi pour en faire sortir le meilleur. Son calme m'impressionne. Son sourire aussi. Il dégage une force incroyable, une générosité farouche. Et cette petite pointe d'ironie, cette capacité à rire de lui, des petites intonations d'accent lorrain qu'il laisse échapper pour me faire rire. Il nous parle aussi de son amour débordant pour sa compagne, Émilie, sa volonté de toujours mieux faire, dans son métier comme dans sa vie.

Jusque tard dans la nuit, verre après verre, nous parlons des reportages, des photos que nous allons pouvoir faire. Sa détermination m'apaise, met en sourdine mes peurs, les incontournables angoisses qu'on fait tous mine de ne pas avoir.

*

Le lendemain, nous nous retrouvons en fin de matinée pour les derniers achats. Rémi a besoin de chaussettes, d'une housse pour son téléphone portable et de quelques autres bricoles. Nasri, un ami libanais, nous sert de guide. Rémi part tirer de l'argent au distributeur pour payer le passeur. Il revient en pestant : « Ils ne donnent pas de dollars, c'est quoi ce pays ? » Nasri explose de rire et lève la main en lui indiquant le nom de la banque : Banque islamique. Forcément, ils n'ont pas de dollars. Le départ de Rémi est prévu pour le lendemain à l'aube. Il nous serre dans ses bras et rentre à l'hôtel se préparer.

Il est parti le dimanche matin, nous quittons la ville le lendemain. Même destination : Homs, quartier de Baba Amr. Siège de la rébellion, pilonné sans cesse par l'armée

régulière. L'armée syrienne fidèle à Bachar al-Assad a encerclé la ville. Elle a installé onze barrages pour contrôler les entrées et sorties. Le quartier de Baba Amr est cerné par des chars et sous le feu constant de l'artillerie. La plupart des gens ont fui leurs habitations. Ceux qui restent se terrent dans les caves. Les conditions sanitaires et humanitaires sont désastreuses.

Homs paye cher son attachement farouche à la révolution syrienne et, depuis le 4 février, la répression se fait encore plus féroce. Troisième du pays par sa taille, la ville dans laquelle nous nous rendons est l'une des premières à avoir rejoint le mouvement de contestation né en mars 2011. C'est aujourd'hui l'un des fiefs de l'Armée syrienne libre, l'ASL.

Homs et ses environs sont traditionnellement des pourvoyeurs importants de soldats pour l'armée syrienne. Les grandes familles de la région fournissent les troupes du régime. Mais au fil de la révolution, la solidarité clanique des soldats a pris le pas sur la fidélité au pouvoir central, dont certains sont passés du côté des manifestants. De nombreux civils ont rejoint les rangs de l'armée libre.

Les tensions communautaires qui existent à Homs, attisées et instrumentalisées par le pouvoir, ont accentué la frustration des habitants à l'égard du régime. Depuis le coup d'État de Hafez al-Assad en 1970, de nombreux membres de la communauté alaouite, à laquelle sa famille appartient, ont emménagé à Homs, une ville en principe à majorité sunnite.

Le régime a toujours privilégié les alaouites, pour décrocher des emplois dans la fonction publique par exemple. Secteur public, défense, renseignements : tous les postes clefs de l'appareil d'État leur sont promis par la nouvelle asabiyya, le clan au pouvoir. Perçue comme une injustice par la population, cette différence de traitement a renforcé la détermination des manifestants.

En cas de division du pays, la communauté alaouite pourrait bien se replier sur la région de Lattaquié. En 1920, quand la France a divisé le territoire, elle avait créé déjà à l'époque l'État des Alaouites dans cette zone côtière.

*

Nous savons où nous mettons les pieds. Mais nous faisons comme si de rien n'était, comme si on n'entendait pas les bombes qui tonnaient. Nous plaisantons, nous jouons, pour conjurer le sort. Parce qu'il faut bien y aller. Parce que le conflit est peu couvert par la presse. Parce qu'il faut rendre compte de ce qui s'y passe. Parce que c'est notre métier.

Bien sûr que l'on a peur, que l'on a conscience des dangers, mais l'envie de comprendre, de voir la guerre au plus près, dans ce qu'elle a de plus horrible, est plus forte.

22 février 2012, 9 heures

La voiture s'enfonce à toute allure dans Baba Amr. Dans ces rues étroites, tout n'est que désolation, poussière et débris. Les vestiges de maisons en ruine se mêlent aux voitures brûlées. Les poteaux électriques jonchent le sol, les fils électriques s'enchevêtrent aux corps des animaux morts. Le conducteur peine à se faufiler entre les tas de parpaings tombés des immeubles et qui jonchent les chaussées. Ciel et bâtiments se confondent, tout est gris, recouvert de cette même épaisse couche de poussière ou de béton. J'ai l'impression de traverser le fantôme d'une ville désertée, abandonnée. Pas la moindre trace d'un être humain. Pas âme qui vive.

*

Lors de notre arrivée la veille, la nuit dissimulait tous les stigmates de la guerre et des bombardements.

Trois kilomètres de marche dans un tunnel d'évacuation d'eau d'à peine 1,60 mètre de hauteur sur 1 mètre de largeur. Deux heures insupportables, le dos voûté, les pieds dans l'eau et la boue, dans une chaleur étouffante. Les murs de pierre sont rêches, l'eau suinte à travers les murs, de la

mousse pousse par endroits. Chaque pas me coûtait, toujours à la limite de l'explosion, contrôlant une claustrophobie grandissante à mesure que nous nous enfoncions dans ces tubes sombres et poisseux. Les garçons ouvraient la marche, chargés comme des mules de tout notre matériel. Je les suivais, mutique, concentrée sur mes baskets neuves et ma respiration. Je ne pouvais pas craquer et faire demi-tour. Jamais de la vie. Mon honneur de fille était en jeu.

Alors, pour mettre de côté mes peurs, je pensais à tous ces tunnels que les populations assiégées mettent en service pour survivre, tels des bagnards. La ville assiégée se construit comme une « prison urbaine », dans laquelle les opposants sont enfermés dans leur maison, leur rue, leur quartier. Ils s'organisent pour briser ce blocus imposé. Et souvent, c'est sous terre que se forme cette résistance.

Comme à Gaza, où plusieurs centaines de tunnels ont transformé la terre en gruyère, ou à Sarajevo pendant le siège de la ville, l'enclave rebelle de Homs respire à travers cette veine. Elle tire quelques bouffées d'air frais entre deux bombardements, remplit ses poumons pour pouvoir tenir encore quelques jours. Jusqu'à quoi ? Jusqu'à ce que l'armée libre ne parvienne plus à repousser les forces du régime. Le siège dure depuis si longtemps, l'espoir s'amenuise en même temps que les réserves d'antibiotique et de farine. Ou jusqu'à ce qu'un nouveau boyau ne soit ouvert. Un souterrain de la dernière chance, inconnu des troupes de Bachar al-Assad, qui permettrait à la ville de ne pas étouffer.

À l'intérieur du tunnel, je comptais les secondes et me concentrais pour ne surtout penser à rien. Seulement à mon pied droit puis à mon pied gauche et à nouveau mon pied droit. Chaque arrêt sous un boyau de respiration nous permettait de nous redresser avant de devoir nous baisser un peu plus, le tunnel allant en se rétrécissant. Quelques exercices de gym pour retrouver la mobilité de son corps. Envie de me griller une clope, cela m'aurait calmée. Mais il n'y avait aucune aération, la fumée allait stagner et

compliquer encore la marche des suivants. En plus, on n'avait pas le temps, il fallait avancer. Aller jusqu'au bout.

Enfin la sortie, un nouveau boyau, une fine échelle en fer rouillé solidement fixée dans le mur. Vingt barreaux avant de retrouver le ciel étoilé et un froid glacial, pénétrant. Dans un silence absolu, nous avons marché jusqu'à un 4 x 4 qui nous attendait à quelques mètres de là, à côté d'un petit bosquet d'arbres et d'une maison délabrée, au milieu des champs. On pouvait ranger les lumières frontales que l'on avait enfilées sur nos têtes. Première vision de Baba Amr sous une lumière bleutée qui camouflait les ravages de la guerre. Au loin, on entendait résonner quelques départs d'obus.

À Homs, ce ne sont pas des murs qui sont dressés mais des postes de contrôle de l'armée, tout aussi efficaces que des barbelés. Assiégés, affamés, sans ressources intérieures – tout ce que contenait le quartier ayant été détruit ou épuisé –, les habitants ne peuvent compter que sur la solidarité de ceux qui se trouvent de l'autre côté du poste militaire. Tous les jours, des hommes font la navette en empruntant cette ancienne canalisation d'eau pour transporter, souvent sur leurs dos ou à l'aide de petites motos, nourriture et médicaments. Chaque jour, ils risquent leur vie, une arme à la main, pour que des familles ne meurent pas de faim. Par le tunnel passe aussi le ravitaillement en fuel, en armes et en cigarettes. Contrairement aux autres zones de guerre, à Homs, pas de marché noir, pas de prix prohibitifs et pas de spéculation sur les denrées rares. Tout est devenu rare. Les prix ont d'ailleurs quasiment disparu, la notion d'argent avec. Chacun donne ce qu'il peut, ce qu'il a, on vérifie que tout le monde a de quoi manger, de quoi dormir...

Tout le voyage est encadré par des soldats de l'armée libre. Ils nous ont pris en charge dès que nous avons passé la frontière libanaise, nous passant de mains en mains, avec les vivres, les armes et les médicaments qu'ils faisaient

transiter jusqu'au quartier assiégé. Quelques heures auparavant, à l'approche de la frontière syrienne, nous avons effectué les premiers gestes qui indiquent que nous sommes vraiment en zone hostile. Nous avons sorti nos portables, nous les avons éteints, et nous avons enlevé nos puces et nos batteries. Pour plus de sécurité, nous avons séparé chaque pièce, la batterie dans une poche, la puce dans une autre et le téléphone au fond du sac. Ces mesures de sécurité sont indispensables pour passer inaperçus. Pour ne pas être repérés et arrêtés par le régime syrien.

Les frontières syriennes sont poreuses. Lors de mon premier voyage, je suis rentrée en Syrie par la Turquie. Le pays accueille des centaines de milliers de réfugiés dans des camps installés à la frontière entre les deux pays. Des alignements de tentes blanches, marquées du Croissant-Rouge turc où s'entassent des familles désemparées, les enfants jouant dans les allées de terre. Les conditions de vie sont difficiles, pas d'école, peu de médecins, d'eau et de nourriture. La Turquie les considère comme des invités et ne leur accorde pas le statut de réfugiés. Ils sont enfermés là, sans possibilité de s'installer, de se reconstruire. Ils attendent la paix, de rentrer chez eux, de retrouver leur région, leur village, leur famille, leur maison ou ce qu'il en reste.

La province turque d'Hatay, qui jouxte la frontière, est considérée comme une base arrière pour l'Armée syrienne libre (ASL). Plus à l'est, la frontière avec l'Irak est l'une des premières destinataires des produits syriens dans le monde arabe. Plusieurs dizaines de camions transitaient par là, chargés de légumes, de fruits et d'équipements électroménagers. C'est par là que passent la plupart des armes maintenant.

Au sud, la frontière libanaise est essentielle aux habitants de Homs et de la région. Ils y fuient en masse depuis l'augmentation des bombardements sur les populations civiles. L'hôpital de Tripoli accueille de nombreux blessés

syriens mais est saturé et la situation dans la ville est tendue entre pro et anti-Bachar al-Assad. Plusieurs personnes ont déjà été tuées dans des affrontements.

*

Maintenant, la lumière blafarde du matin met à jour la réalité et dévoile un paysage de mort. À travers la vitre sale de la voiture, où que je pose mon regard, le chaos est partout.

La peur et la douleur déforment mon regard. J'ai l'impression que le ciel est bas, gris et vide. Il fait froid et pourtant je ne ressens rien. Moi si frileuse d'habitude, je suis comme anesthésiée. Je regarde, sans parvenir à détourner les yeux, ma jambe, énorme, enflée par la fracture. Avec cette question étrange et dérisoire : si mon jean avait été plus moulant, est-ce que cela aurait empêché ma jambe d'enfler ? Une réflexion qui me hante, qui peut-être m'empêche de penser à autre chose, à l'hémorragie, la mort, Rémi, Marie. Je n'arrive pas à détourner mes yeux du sang qui coule, par petits filets, sur mon pantalon et se répand sur le siège en velours gris de la voiture.

La voiture klaxonne, vire violemment à droite. Je m'accroche comme je peux. Nous nous engageons dans une ruelle encore plus étroite que les précédentes. Mon regard s'attarde sur une corde à linge qui pend à une fenêtre. Un simple fil attaché entre deux fenêtres, un pantalon noir et une chemise verte suspendus. Une famille vit-elle encore ici ? Cela semble impossible. Dans les rues, aucune présence, personne, pas une ombre.

Pendant ce temps, le chauffeur continue sa course-poursuite contre un ennemi invisible. Depuis la tour de l'horloge dans le centre-ville, des snipers observent la ville

et n'attendent qu'un signe de vie pour tirer. Il faut choisir soigneusement son tracé afin de les éviter, de rentrer indemne.

La voiture s'arrête brusquement au milieu d'une rue, devant un bâtiment moderne et à moitié défoncé. Deux étages délabrés en béton, tout en dégradés de gris. Le chauffeur klaxonne à nouveau trois fois.

Quelques secondes seulement plus tard, plusieurs hommes en blouse blanche sortent en courant. Deux petits hommes moustachus m'arrachent au siège de la voiture. À côté de la portière, un vieux brancard fatigué m'attend. À peine allongée, ils me poussent devant eux. À l'intérieur, accroché au mur, un drapeau du Croissant-Rouge arabe syrien. Nous sommes donc dans un hôpital, clandestin certes, mais un hôpital quand même.

On m'installe au fond, dans une petite pièce sans fenêtres aux murs blancs. En face de moi, trois enfants sont allongés. Leurs lits paraissent démesurés. Ils sont recroquevillés sur eux-mêmes, effrayés. Ils ne font aucun bruit, ne bougent presque pas. Ils sont frères et sœurs, victimes du bombardement de leur maison en même temps que nous. Leurs parents sont morts. Leurs regards sont perdus dans le vide.

Ce n'est pas la première fois que je croise des enfants victimes de la guerre. À chaque fois, j'ai constaté que même vingt ans plus tard, ils avaient encore les mêmes angoisses, les mêmes appréhensions et la même haine de leur ancien ennemi. Sans s'en rendre compte, ils ont bâti des murs dans leur esprit, pour se protéger.

Alors que je n'arrive pas à me détacher d'eux, des médecins arrachent mes vêtements. L'un d'eux déchire mon jean sur toute la longueur, puis le collant chaud que j'avais mis en dessous. Il s'attaque ensuite à mon blouson, encore couvert de poussières d'obus. J'ai un sursaut. « Pas mon blouson ! » C'est la première fois que j'investis dans un blouson qui retient la chaleur, fait sortir la transpiration,

avec pleins de poches. Une vraie veste de journaliste. Mais ma résistance ne fait pas le poids face à la détermination des médecins. J'abandonne ma veste à leurs ciseaux.

Partout autour de moi, des infirmières s'affairent, déchirent des vêtements qui font apparaître les blessures d'hommes et de femmes sur des civières.

Un homme, grand, les yeux bleus et un masque blanc sur le visage s'approche. Hassan transporte un appareil pour faire des radios, il prend deux clichés de ma jambe, sans prononcer un mot. Il revient quelques minutes plus tard, l'air contrarié, les sourcils froncés et donne les clichés au médecin qu'il appelle Ahmed. Ici pas de table lumineuse pour accrocher les radios, le docteur Ahmed s'éloigne un peu et lève les bras devant un long néon. Deux profondes fractures apparaissent sur le papier transparent.

Je hurle de peur et de douleur. William, qui est resté avec moi, n'arrête pas de me parler, essaie de me calmer. Surtout, ne pas se laisser gagner par l'abattement, ne pas abandonner. Il me répète qu'il va me sortir de là, que je ne m'inquiète pas. Je choisis de le croire. Mais j'ai du mal à refouler mes larmes.

Le sang s'écoule, le temps aussi, nous restons là, pendant de trop longues minutes. Comme ce qui se passe dans l'instant fulgurant d'un accident de voiture, ma vie défile tranquillement sous mes yeux. Je pense à tous les gens que j'ai croisés, ceux que j'ai aimés, ceux dont je n'ai pas de nouvelles depuis trop longtemps, ceux à qui je n'ai pas assez dit je t'aime. J'ai si mal et je suis si loin.

D'autres hommes en blouse blanche sont venus prêter main-forte à Ahmed. Son regard va de ses collègues à moi, dans d'incessants allers-retours. Le verdict tombe : « Impossible d'opérer ici. On n'a pas le matériel nécessaire. Votre blessure est trop grave, il faut vous évacuer au plus vite vers le Liban. »

Une piqûre de morphine apaise mon cerveau en ébullition, pendant qu'un médecin s'applique à suturer mes plaies.

Trois gros trous sur le côté gauche de ma jambe cassée. L'autre est intacte, si ce n'est d'importants contusions et hématomes.

De nouveaux blessés arrivent, il faut s'occuper d'eux. Ils ne peuvent rien faire de plus pour moi. Les médecins déplacent mon brancard dans la pièce à l'entrée. Paul est là. Assis sur un lit, son pantalon déchiré sur toute la longueur laisse apparaître un immense bandage sur la cuisse. Des blessures superficielles me disent les médecins. Paul semble si calme, si serein. Nous nous retrouvons tous les trois dans cette étrange pièce aux lourds rideaux violets. Un lustre disproportionné en verrerie, si oriental, occupe le centre de la pièce.

Premières secondes de calme depuis l'explosion, il y a une heure à peine. Et toujours aucune nouvelle de Javier. Il semble s'être volatilisé. Personne n'est capable de nous dire s'il l'a vu, vivant ou... mort.

Un petit homme brun et gras, vêtu d'un blouson en cuir noir trop grand pour lui, entre dans la pièce avec une caméra. Il commence à nous filmer. Paul se retourne vers le mur. Je cache mon visage. William s'énerve et le fout dehors. Nous savons l'importance de la vidéo pour les rebelles syriens, qui se sont substitués aux médias, absents de cette zone de guerre. Les vidéos témoignent pour le monde, mais servent aussi à sauvegarder la mémoire de tous ceux tombés en martyrs, les *shahid*. Mais l'intrusion est trop violente, trop tôt.

Où est Javier ? William multiplie les allers-retours entre Paul et moi. Alors que nous ne l'espérons plus, Javier entre en trombe dans la pièce. Il est essoufflé. Son arrivée est plus qu'un soulagement, c'est une bouffée d'espoir.

Quelques instants plus tard, une énorme explosion retentit juste à côté de l'immeuble. L'obus éclate à l'entrée de

l'hôpital. Le personnel protège comme il le peut les patients du nuage de poussière soulevé par la déflagration, calfeutrant les fenêtres avec des coussins pour éviter que les bouts de verres volent dans toute la pièce.

Pendant quelques instants, tout se fige dans un silence complet. Puis les médecins et les infirmières se relèvent et reprennent là où ils s'étaient arrêtés.

*

Persuadés que le bombardement du centre de presse n'est pas un hasard et qu'on en veut à notre vie, les médecins décident, une fois les premiers soins finis, de nous cacher dans une maison toute proche, la plus sûre du quartier. Notre planque est tenue secrète par le personnel médical.

Alors que nous sortons de ce que les Syriens appellent l'hôpital de campagne, une voiture arrive en klaxonnant. Tout le monde se précipite pour en extraire deux jeunes enfants ensanglantés. Une partie de leur maison a été détruite par une bombe. Ils ont besoin de soins au plus vite. Les médecins s'affairent mais se retrouvent démunis devant de trop graves blessures. « Il faut les emmener sans tarder à l'hôpital de Homs », crie un homme. « Comment franchir les contrôles des forces de sécurité ? » interroge un autre avec angoisse. Il décide de les embarquer dans sa propre voiture. « Ce ne sont que des enfants, il faut essayer de passer. De toute façon, ils vont mourir si nous ne pouvons pas passer. » Le véhicule s'éloigne à vive allure.

Le nombre de morts dans le quartier s'est encore alourdi, au rythme des bombardements. Plusieurs dizaines de personnes ont été tuées, beaucoup d'autres blessées.

Les obus et les roquettes continuent de tomber.

Une journée comme une autre à Baba Amr.

22 février 2012, 10 heures

En quelques minutes seulement, nous sommes dans notre nouveau refuge. Petit bout de maison planqué entre deux immeubles. Un petit muret à l'arrière est censé nous abriter des obus qui pleuvent. Frêle parapluie en plein orage.

La maison sert d'antichambre aux médecins de l'hôpital, qui y dorment et y mangent. Quatre murs nus et un sol recouvert de tapis à l'abri des cris, des blessés, du sang et de la mort. Minuscule havre de paix à quelques mètres de l'horreur de la guerre. Pas assez loin pour ne pas entendre le son des klaxons des voitures amenant de nouveaux blessés. À ce signal connu de tous, les médecins se précipitent dehors, espérant une fois seulement sauver une vie.

Une grande fenêtre calfeutrée, quelques matelas, un canapé et un petit poêle à pétrole au milieu de la pièce. Notre nouvelle maison est confortable et sombre. L'électricité est coupée depuis plusieurs jours. Toutes les entrées de lumière ont été soigneusement recouvertes de tissu.

Le premier jour, les heures filent. Les sentiments se succèdent, inlassablement, chaque minute différente. L'ascenseur des émotions. D'abord la douleur, physique, qui me vrille la jambe et le crâne, qui me parcourt de la tête aux pieds. Quand j'étais enfant, une vieille voisine acariâtre me disait toujours, quand je me faisais mal, qu'il fallait se pincer ailleurs, pour ne plus ressentir la douleur. Arguant du fait que l'on ne pouvait pas avoir mal à plusieurs endroits en même temps. Alors que la moindre parcelle de mon corps me brûle, que la douleur me traverse de part en part, je pense à elle. Je sais aujourd'hui qu'elle avait tort.

À la douleur succède la peur, toujours plus forte. L'angoisse qui monte en entendant les explosions toujours plus proches, en voyant le sang percer à travers mes bandages.

Puis la peur s'apaise, se faufile plus loin pour faire place à la joie, la chance d'être en vie, le bonheur de respirer, de fumer, de voir mes amis à mes côtés.

Et de les regarder, de les sentir si présents, je pense aux autres, à Rémi, qui, lui, ne reviendra pas, à son corps que nous avons laissé là-bas. L'infinie tristesse. Le caillou au fond du ventre en pensant à ceux qui les attendent. L'ont-ils déjà appris ? Les pleurent-ils déjà ?

Il n'est pas encore midi quand un jeune homme, les cheveux bruns, fait son entrée dans la pièce. Ses bras sont chargés d'un large plateau en étain sur lequel sont posés des petits verres hauts et transparents et une théière en métal.

Djalil a tout juste 21 ans mais ressemble encore à un enfant. Un sourire immense tout le temps collé au visage, il tire sur son pull et passe la main dans ses épais cheveux bruns. C'est devenu un tic, comme celui de remettre en place ses lunettes qui tombent sur le bout de son nez. Dès qu'on lui pose une question ou qu'il réfléchit, le geste est mécanique, d'abord les cheveux, puis les lunettes. Dès notre arrivée, les médecins nous l'ont attribué. De jour

comme de nuit, il va veiller sur nous. Avant la guerre, Djalil suivait des études de pharmacie. Il était en troisième année de la réputée faculté de médecine de Homs.

Homs, ville emblématique de la rébellion syrienne. Ville ouvrière, populaire, centre industriel et économique. Sa position géographique proche de la frontière libanaise explique en partie qu'elle soit devenue un des épiciontres de la révolte syrienne. Homs est aussi le siège de l'université Al-Baath, qui abrite plusieurs facultés, d'où une population jeune et cultivée, prompte à se rebeller contre le régime en place.

Ce n'est pas la première révolution. En février 1982, le père, Hafez al-Assad avait déjà maté, sans trembler, la tentative de soulèvement des Frères musulmans à Hama dans le nord-est du pays. Après quatre semaines de siège de la ville, près de vingt mille personnes auraient été tuées. L'idée même d'une opposition au régime est éradiquée.

À l'époque, Bachar al-Assad a 18 ans, il prépare son bac et semble encore loin des cercles du pouvoir. Le nez plongé dans ses livres, il n'a pas le profil de l'emploi. C'est son frère aîné, Bassel, qui doit hériter du trône. Le 21 janvier 1994, Bassel meurt dans un accident de voiture, Bachar al-Assad doit rentrer au plus vite de Londres, interrompre ses études en ophtalmologie et suivre une formation militaire accélérée.

Quand son père meurt en 2000, il est trop jeune pour prendre le pouvoir. Qu'importe, d'un claquement de doigts, la Constitution est modifiée et l'âge minimal du président abaissé à 34 ans, le sien. Il se veut proche des gens et promet de changer les règles. Le système est à bout de souffle, il le sait bien.

Son pays s'ouvre au printemps. Il le refuse. Toute concession est une faiblesse. Et toute réforme est une concession.

Bachar al-Assad ne voit pas monter la révolte. En mars 2011, il promet d'abolir l'état d'urgence instauré en

1963, d'autoriser le multipartisme, de libéraliser la presse. Des promesses qu'il n'avait déjà pas tenues en 2000, alors la population reste sceptique.

Face aux manifestations qui s'amplifient, il se réfugie dans les traces de son père et cède au culte de la personnalité. Alors qu'un journaliste l'interroge sur son opposition à l'Occident, il répond par une métaphore étrange, la différence entre un PC et un Mac, leurs systèmes incompatibles. Selon lui, il faudrait un décodeur entre la Syrie, représentée par Mac et l'Occident par PC.

Clin d'œil à Steve Jobs, le patron de la marque à la pomme, né aux États-Unis d'un père syrien, originaire de Homs, qui l'a abandonné quand il était petit.

*

Rien ne prédestinait Djalil à devenir un opposant au régime. Personne ne l'est dans sa famille et il n'a pas vraiment le profil d'un rebelle. Djalil a pourtant participé à toutes les manifestations contre Bachar, manifestations spontanées organisées via les réseaux sociaux. Le message est lancé sur Facebook, rendez-vous le vendredi à 13 heures après la mosquée.

Djalil se souvient de la première manifestation du pays. Le 13 mars 2011, à Deraa, une ville de plus de 150 000 habitants, située au sud du pays, des écoliers inscrivent sur les murs de leur école des slogans anti-régime inspirés de ceux de la révolution égyptienne du 25 janvier. Ils sont arrêtés, torturés, par les *mukhabarat*, les services de sécurité. La colère de leurs parents devient celle de la ville, des cortèges se forment, puis elle s'étend aux localités autour. La violence de la répression policière qui s'abat sur ces manifestations, les arrestations, les actes de tortures, les tirs à balles réelles dans la foule, enflamment le pays. Le vendredi 18 mars, l'appel à un « Vendredi de la dignité » est suivi à Damas, la capitale, mais aussi à Alep, Homs et

Hama. Jour après jour, vendredi après vendredi, les manifestations se propagent dans le pays.

Djalil défile avec ses camarades. Ils ont tous une vingtaine d'années et croient qu'un autre avenir est possible. Ils se regardent tous sans vraiment croire qu'ils osent défier le régime. Et pourtant, pendant de longues minutes, ils vont, de quartier en quartier, en chantant, dansant, aux cris de « *Ach-chaab youri isgât al-nigam* », « Le peuple syrien veut la chute du régime. »

L'assemblée est exclusivement masculine, les femmes manifestant à part, pour plus de sécurité notamment.

Au début, me raconte Djalil, ils pouvaient quasiment arpenter toute la ville, prenant l'armée de court. Puis très vite, les manifestations dégénèrent. Les quartiers sont cloisonnés, la place de l'Horloge bouclée, l'université est fermée. L'armée tire sur la foule désarmée. Djalil voit tomber ses camarades de fac, des jeunes hommes de son âge, une balle en pleine tête.

En janvier, les manifestations sont réduites à leur plus simple expression, quelques hommes qui sortent et hurlent leurs slogans avant de rentrer se cacher aussitôt. Alors que la plupart des habitants quittent la ville pour les campagnes environnantes, plus protégées, Djalil, avec quelques amis, décide de rester et de continuer la lutte. Il lui est impossible, après la sanglante répression, de penser que ce régime pourrait rester au pouvoir. Frêle étudiant en pharmacie, Djalil rejoint l'hôpital de campagne du quartier. Il sait que les blessés sont nombreux, les moyens inexistants et que toutes les bonnes volontés sont les bienvenues.

Depuis que nous sommes arrivés, Djalil ne nous quitte pas. En quelques heures, la vie s'organise. Les médecins m'ont installée dans un grand canapé jaune, juste en dessous de la fenêtre calfeutrée. De gros oreillers marron font office de dossier et un système de poids et de traction relativement artisanal maintient ma jambe tendue pour éviter que l'os cassé de mon fémur n'abîme mon artère

fémorale, entraînant ma paralysie. Au bout du canapé, en guise de poids, six gros sacs de sérum physiologiques sont accrochés à un système de bout de bois et une vieille ficelle.

Au-dessus de ma tête, à côté de la fenêtre, les médecins ont punaisé une feuille rédigée en arabe avec les prescriptions et les dosages. J'essaie vainement de la déchiffrer, de comprendre ce que l'on m'injecte plusieurs fois par jour. À chacune de ses visites, Djalil remonte ses lunettes et scrute la feuille au mur. Il lit et relit le papier, comme pour vérifier qu'il ne se trompe pas, qu'il effectue le bon dosage, qu'il me soigne correctement.

En face de moi, Paul, Javier et William sont installés sur des matelas. Pour le moment, nous avons interdiction de quitter le bâtiment. Alors William ronge son frein. Il veut aller aux nouvelles, sortir, se renseigner, prévenir nos proches.

Nous sommes obsédés par une chose – en plus de sortir d'ici –, comprendre ce qui nous est arrivé. Nous essayons de mettre en commun nos vagues souvenirs au moment de l'explosion pour avoir une vision plus globale de la scène. Le souffle de la déflagration semble avoir eu raison de notre mémoire. Le puzzle se reforme peu à peu, avec la plus grande difficulté.

*

Pendant la journée, nous sommes les seuls habitants de la maison. Quand le calme dure plus de quelques minutes, les médecins traversent la rue au pas de course pour vérifier notre état de santé. Et se reposer, dormir un peu, fermer les yeux au moins quelques minutes, se changer les idées aussi.

À longueur de journée, depuis plus d'un an, ils opèrent et essaient de sauver des hommes mais aussi des femmes et

des enfants. Tous victimes de l'armée syrienne. Depuis le 3 février dernier, le régime a durci la répression. Des chars ont été installés aux portes du quartier, pilonné en permanence. La population pauvre, qui n'a pas pu fuir le quartier, se retrouve prise au piège des bombes de Maher al-Assad, le frère cadet du président syrien. Dernier fils de l'ancien président Hafez al-Assad, il est à la tête de la garde républicaine en Syrie et traîne derrière lui une réputation de psychopathe sanguinaire.

Dans la famille Al-Assad, ce ne sont pas les mauvaises réputations qui manquent. Ou à l'inverse, les réputations déçues. Son épouse Asma par exemple. Celle que le magazine de mode *Vogue* avait surnommée « la Rose du désert », pour sa beauté et son glamour, promettait d'ouvrir la Syrie au monde. Mais au cours de la révolution et des massacres, la femme « au QI de tueuse » s'est révélée insensible au sort de la population syrienne. Elle est même sortie en mars dernier en arborant un tee-shirt sur lequel était inscrit « J'aime mon pays ». Au même moment, le quartier de Baba Amr tombait aux mains du régime et des milliers d'habitants fuyaient leurs maisons.

Mais rien n'est simple dans les familles de dictateur. Le général Assef Chawkat, la soixantaine, était l'époux de Bouchra, la sœur aînée de Bachar al-Assad. Il a été tué dans un attentat visant les bureaux de la Sécurité à Damas, le 18 juillet 2012. L'homme n'a jamais vraiment été accepté par le clan Assad. En 1999, en pleine lutte de succession du père, une dispute violente éclate avec Maher al-Assad. Blessé au ventre, Assef Chawkat a été soigné, discrètement, au Val-de-Grâce à Paris.

À son retour, il renoue avec Bachar al-Assad, devenu président et prend la tête des services de renseignements. Son nom est même cité dans l'assassinat du Premier ministre libanais Rafik Hariri. Toutefois, depuis septembre dernier, ses liens avec les pays occidentaux l'ont éloigné du pouvoir, il est rétrogradé vice-ministre de la Défense. Le clan lui reproche notamment ses liens avec la France. Il

aurait longtemps vendu des informations aux services de renseignements sur les djihadistes présents sur le sol syrien et en route pour l'Irak.

Reste la mère de Bachar, la discrète Anissa Makhoulf. Pourtant son pouvoir n'est pas à sous-estimer, plusieurs membres de sa famille en ont même profité. Le plus connu est Rami Makhoulf. Cousin de Bachar, il contrôlerait plus de 60 % de l'économie du pays, ce qui lui vaut le surnom de « roi de la Syrie ». Il possède notamment Syriatel, principal opérateur de téléphonie mobile syrien, facilitant le contrôle des communications par le régime.

C'est précisément les liens avec cette classe d'hommes d'affaires proches du régime qui constitue la touche personnelle de Bachar al-Assad par rapport à son père. C'est aussi ce qui marque son désintérêt progressif des principes du parti Baas, à savoir l'objectif socialiste et l'unité arabe. Seule perdue une conception autoritaire du rôle de l'État dans l'économie.

À son arrivée au pouvoir, il a hérité d'une mainmise totale sur le pays. En trois décennies, Hafez al-Assad a mis en place un appareil d'État extrêmement bien verrouillé. La répression politique de toute tentative d'opposition est totale, aucune voix discordante ne doit se faire entendre. La population vit sous la hantise des *mukhabarat*, les agents des services de renseignements, qui espionnent toutes les conversations, arrêtent et conservent au secret les prisonniers, les torturent de manière routinière.

Tout le pouvoir en Syrie est concentré dans la main du clan Assad et plus largement partagé par la communauté alaouite sur laquelle s'appuie fortement le régime. Mais le pays est un véritable kaléidoscope de confessions. Aujourd'hui, plus de 80 % de la population est musulmane. Parmi eux, les trois quarts sont sunnites, les autres sont chiites et plus précisément alaouites. Les alaouites ne se rendent pas à la mosquée pour prier, ne sont d'ailleurs pas obligés de prier, ne se privent pas d'alcool non plus, leurs

femmes ne portent pas le voile. En fait, les alaouites sont considérés comme une branche du chiisme, « alaoui » signifiant textuellement partisan d'Ali.

Depuis le début de la révolution, Bachar al-Assad joue avec le spectre de la guerre des religions et propage une atmosphère de peur et de menace. Il s'arroge le rôle de garant de la survie des chrétiens et des alaouites – communauté dont il fait partie. Les alaouites sont pris en otage : même si tous ne soutiennent pas Bachar al-Assad, les opposants leur reprochent de plus en plus ouvertement les atrocités commises en leur nom. À mesure que la répression se fait plus violente et sanglante, le risque grandit que la majorité sunnite ne se venge lorsqu'elle prendra le pouvoir. Une manipulation dangereuse et qui pourrait bien provoquer un incendie dans toute la région.

L'année dernière, le monde arabe avait déjà connu une poussée de tensions confessionnelles quand la famille régnante sunnite de Bahreïn avait étouffé le mouvement de contestation conduit par les chiites majoritaires avec l'appui de forces saoudiennes et émiraties. Aujourd'hui, le risque d'un embrasement est grand. Au sein de la guerre civile syrienne, plusieurs acteurs jouent des coudes. D'abord l'Iran, chiite, qui apporte tout son soutien au régime. En face, l'Arabie Saoudite et le Qatar, les deux chancelleries les plus résolues à contrer l'influence iranienne, soutiennent sans ambages les opposants syriens. D'autant que les Saoudiens ont un contentieux avec Bachar al-Assad qu'ils tiennent pour responsable de l'assassinat, en 2005, du Premier ministre libanais Rafik Hariri, dont ils étaient très proches. Le Qatar entretient des liens étroits avec les membres syriens des Frères musulmans, une composante importante de l'opposition contre le régime, dont la plupart ont fui le pays après le massacre de Hama en 1982. La direction de cette mouvance islamiste est installée à Istanbul, capitale de la Turquie voisine. De là, ils tentent de remobiliser leur réseau de sympathisants et de militants. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le Conseil national

syrien, un des organes de l'opposition politique est fréquemment accusé d'être le bras armé des Frères musulmans, sous l'influence des Turcs. Redoutés par l'opposition laïque ainsi que par un large pan de la communauté internationale, ils se présentent comme un mouvement politique modéré, défenseurs de la démocratie et refusent tout confessionnalisme. Pour prouver leur bonne foi, ils ont choisi un candidat chrétien pour les représenter au CNS. Dans la Syrie d'avant Assad, dans les années 1940-1950, ils avaient effectivement joué le jeu des élections législatives et remporté des sièges en s'associant à d'autres coalitions politiques.

*

Quand les accalmies le permettent, les médecins s'installent sur des coussins, dans la pénombre de notre chambre. Certains ne parlent pas, ils ne semblent même pas en avoir la force. Avec leurs blouses tachées de sang et leurs mines usées, ils font bien plus que leur âge. La fatigue et l'horreur quotidienne s'incrument sur leurs visages. Chaque mois dans cet hôpital, à voir défiler des blessés insoignables faute du minimum vital, compte pour des années à leurs yeux.

Après quelques questions de routine sur mon état, d'une même voix douce et calme, ils me racontent leur vie d'avant, leur maison, leur famille, leur métier.

Ali, l'anesthésiste, vient souvent s'asseoir à mes côtés. Il ébouriffe régulièrement ses cheveux, comme pour les nettoyer de toutes les horreurs qu'il a vues. Il me montre le fond d'écran de son téléphone, un visage de bébé dans les bras d'une jeune femme, son dernier enfant et son épouse. Il ne les a pas vus depuis plusieurs mois. Ils sont à la campagne, loin d'ici, loin des bombardements et des morts.

Après quelques instants de répit ou dès qu'un bruit de klaxon retentit, Ali repart d'un pas pressé récupérer de nouveaux blessés qu'il ne pourra sûrement pas sauver. Mais comme chaque heure de chaque jour, il fera de son mieux, encore et encore.

*

La journée avance au rythme des explosions, des cigarettes grillées à la chaîne et du thé chaud et sucré que nous apporte Djalil. Le breuvage, habituellement si sirupeux, l'est de moins en moins. Le sucre, comme tout le reste, manque.

Le jour semble décliner quand Djalil nous apporte du pain chaud avec un ersatz de Vache qui rit que William me force à ingurgiter. Depuis l'explosion, l'idée même d'avaler quelque chose me révolse. Djalil, comme un précieux présent, nous a aussi amené quelques biscuits, des dattes en sachet. La simple vue de cette pâte noire et brillante me replonge au Sud Soudan.

C'était en juin 2011, le pays s'apprêtait à célébrer son indépendance, mais la tension avec le voisin du Nord était palpable. Avec le photographe Corentin Fohlen et le cameraman Jérôme Clément-Wiltz, nous venions d'arriver pour faire des reportages sur la partition du pays. Sur place, rien n'était simple. Le Nord, dirigé par Omar el-Bechir, avait bloqué tout approvisionnement de pétrole et de nourriture. Le pays, un immense *no man's land* qui n'a connu que la guerre et la misère, était en plein chaos. La partition avait été décidée mais aucune monnaie n'avait été mise en place, personne ne savait où allait se trouver la capitale, la frontière était encore floue. Tous semblaient attendre une guerre inéluctable.

Dans les rues, les ânes tractant des charrettes vides côtoient les 4 x 4 flambant neufs des ONG. C'était la saison des pluies et le sol était recouvert d'une boue rouge et

collante. Quelques rares épiceries se disputaient une maigre clientèle venue se procurer le nécessaire vital, riz, petits biscuits quand le ravitaillement avait pu passer. Aucun produit frais, pas de viande, pas de produit laitier. La plupart du temps, les échoppes qui faisaient office de restaurant ne pouvaient pas servir par manque de nourriture. Les marchés étaient déserts. Impossible de trouver le moindre fruit ni un quelconque légume.

Dans la capitale, nous avons fait le plein d'une pâte de datte facilement transportable. C'était d'ailleurs notre seule et unique source d'énergie, ce sachet, trop sucré et écœurant, mais « plein de vitamines et bon pour la santé », se rassurait-on en tentant d'attraper une de ces boules noires, les doigts tout collants.

Je regarde le paquet que Paul me tend et je souris. En prendre une pincée par nostalgie, comme une madeleine de Proust. Un de mes plus mauvais souvenirs de reportages. Pourtant, comme à chaque fois, quelques mois plus tard, ces moments de galère se sont adoucis, effacés et remplacés par les bons moments, les rencontres incroyables, ces instants magiques où l'on oublie le reportage pour vivre l'instant. Cela restera quand même dans les annales de ma courte carrière de journaliste l'expérience la plus ratée. J'en suis revenue épuisée et amaigrie. Entre la quasi-impossibilité de se déplacer, le manque de nourriture et les effets secondaires des médicaments antipalu, Corentin et moi avons bien failli renoncer plusieurs fois. À tour de rôle, nous baissions les bras. D'autant que le pays ne suscite pas l'enthousiasme chez les rédacteurs en chef. Nous étions en pleine affaire DSK, alors les turpitudes guerrières d'un nouveau pays anglophone en Afrique...

Au milieu d'un des rares reportages que nous sommes arrivés, au prix d'efforts surhumains, à réaliser, nous avons rencontré Lukas William Attiel, journaliste de Radio Miraya, une radio privée sud-soudanaise en partenariat avec l'ONU.

L'ONU qui, sous l'égide de la fondation Hironnelle, avait déjà créé il y a quelques années Radio Okapi au Congo, pour tenter d'informer, loin des clivages et des tensions communautaires, en tirant les leçons du rôle déterminant de radios, notamment celle des Mille Collines qui par ses diatribes anti-Hutus a déclenché le génocide de toute une communauté au Rwanda en 1994.

Dans ce pays en construction, tout est à conquérir et parmi ces défis, l'indépendance de la presse. Ne pas relayer aveuglement les couleuvres du pouvoir, vérifier ses informations, construire un sujet, ne pas prendre parti pour une tribu aux dépens d'une autre... C'est une des exigences de Radio Miraya, fournir une information rigoureuse et impartiale aux personnes vivant dans une zone de guerre.

Des journalistes de Juba, la capitale, m'avaient conseillé d'aller voir Lukas. Selon eux, c'était un grand. Un très grand. Et c'est vrai que Lukas est grand. Long et fin. Il est d'une ethnie de chasseurs, une tribu encore nomade, près de Malakal. Nous avons rendez-vous dans un café de la ville, sous un énorme ventilateur qui tentait de faire oublier la chaleur écrasante. Tout de suite, cet homme m'a plu. Sympathique, honnête et drôle. Une véritable passion pour son métier, le journalisme et pour son média, la radio.

Le soir, devant sa maison, assis sur des chaises en plastique, il nous a raconté ses faits d'armes, comment il a fâché les plus hauts dignitaires locaux. Les petites péripéties dont nous nous plaignions depuis notre arrivée, lui travaillait avec tous les jours. Pas d'électricité aujourd'hui pour l'ordinateur, il se déplace ou attend patiemment. Le générateur électrique se lassera avant lui. Lukas me rappelle mon passage en radio locale. L'exigence de précision et de rigueur liées à la proximité de l'auditeur, la difficulté de se renouveler sans arrêt...

Il me rappelle aussi pourquoi je suis là, pourquoi je fais ce métier, l'importance de l'information. Cette information qui, dévoyée, peut être une arme redoutable.

*

Régulièrement, Djalil vient me faire une piqûre antidouleur, anti-infections, anti je-ne-sais-plus-quoi... Sans téléphone, sans horloge, ce sont ces instants, douloureux, qui rythmeront mes journées.

Dans la vie normale, je déteste les piqûres. Quand ma mère, infirmière, tente de me faire un vaccin, cela peut prendre des heures de négociations, de discussions. Petite, je hurlais à la mort à la vue de la moindre minuscule seringue. Aujourd'hui, plus question de pousser le moindre cri, le moindre soupir. Je serre les dents, je fais la forte quand Djalil s'approche avec sa longue aiguille. Je tourne la tête et je fixe nonchalamment la flamme vacillante de la lampe à pétrole, un haut verre et une poignée en fer. Mon regard se perd dans l'étude minutieuse de cette foutue lampe. J'essaie de faire abstraction de cette longue et froide aiguille qu'il va bientôt enfoncer dans mon bras déjà tout tacheté de petits bleus. Je prends un air détaché et serre la mâchoire encore plus fort.

*

La pièce est plongée dans une totale obscurité. Il ne doit pas être loin de minuit. Les bruits qui nous parviennent de l'extérieur se sont arrêtés. Les tirs se font plus espacés.

Depuis quelques heures, des Syriens de l'armée libre et quelques activistes du centre de presse s'étaient relayés dans notre chambre. Ils sont tous repartis maintenant. Pour nous laisser dormir, nous reposer.

Aucun de nous n'est pourtant capable de fermer un œil. Nous faisons tous comme si tout allait bien, comme si cette situation n'était qu'une question d'heures. Les médecins m'ont demandé de rester au repos quarante-huit heures. Après, nous pourrions repartir. Quitter cette maison, ce quartier assiégé, cette ville bombardée, ce pays qui ne vit

plus. Évidemment que nous pourrons sortir et repartir comme nous sommes venus. Comment en serait-il autrement ?

Jeudi 23 février 2012, 8 heures

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Nous avons tellement fumé que la pièce est nimbée d'un voile de nicotine. Dehors, la lumière du jour pointe à peine que déjà le bruit sourd et grave des obus s'abattant sur la ville reprend. Un premier impact. Je sens le sol bouger, doucement, un léger tremblement. Celui-là a dû tomber plus loin.

Les minutes s'écoulent avec pour seule occupation, l'écoute attentive de la guerre toute proche. L'arrêt momentané des bombardements est à double tranchant. Le soulagement et l'angoisse. L'angoisse de la reprise de ce bruit sourd et envahissant, et la peur de voir mes camarades quitter la pièce.

Dès que les canonnades s'arrêtent, William et Javier filent à ce que nous appelons un peu ironiquement et pour continuer à nous donner l'impression de faire notre métier, le « centre de presse ». Ils veulent prévenir Reporter sans frontières, parler avec les représentants de nos ambassades respectives, leur donner notre position.

Avec Paul, nous restons sur nos matelas, dépités.

À chaque bombardement, je sursaute. Plus l'explosion est forte, plus le sol tremble, plus notre fin me semble proche, plus je m'enfouis sous la couverture. Paul, de l'autre côté de la pièce, ne marque aucune angoisse, aucun stress face aux coups de canon. Mais comment fait-il ? Chaque explosion me tenaille le ventre et lui ne bouge pas, impassible et souriant sur son matelas pourri.

Paul vient de Liverpool et qui l'entend parler ne peut pas se tromper sur cet accent si particulier, rocailleux, gouaille ouvrière. Avant d'être photographe, cette grande brindille taillée à la serpe était officier dans l'armée anglaise. Une autre vie, pas si différente que celle de photographe de guerre. Le même terrain, mais de l'autre côté de la barrière. Avant de la couvrir, la guerre, lui l'a faite.

Paul m'apprend à écouter les bombardements pour les appréhender, anticiper, déchiffrer pour ne plus subir la surprise. On a moins peur, on combat mieux ce qu'on connaît. Il m'explique, en fonction du son, de l'intensité du tremblement des murs, du sol, d'où viennent les tirs, où se trouve le char, s'il se rapproche ou s'il s'éloigne, s'il vise une cible particulière ou s'il arrose un quartier.

Je découvre la langue de la guerre, que je ne parlais pas, que j'apprends à écouter, à comprendre, à traduire. Cette activité demande une grande concentration qui me fait oublier la douleur et la peur. Presque un jeu qui met à distance, pendant quelques minutes, mon angoisse de ne pas voir Javier et William revenir.

Au bout de deux petites heures, ils sont de retour. La liaison Internet est mauvaise, Skype, un logiciel qui permet de passer des appels téléphoniques via Internet, est presque inutilisable. Après de nombreux essais, William est tout de même parvenu à entrer en contact avec une amie de Reporter sans frontières. Elle est notre lien en France, celle qui déclenche l'alerte. Chaque jour, elle suit l'actualité des journalistes sur le terrain. Et c'est à elle qu'incombe la lourde tâche d'avertir les familles quand un événement

tragique se produit sur le terrain. Avant de partir, passage obligé par son bureau. Derniers conseils, recommandations de sécurité et, selon les destinations, on repart avec un casque et un gilet pare-balles. Ce matériel est souvent indispensable à la survie, mais absolument hors de prix pour un journaliste indépendant. Au retour, c'est dans son bureau aussi que l'on vient déverser ses peurs et calmer ses angoisses avant de rentrer à la maison, avant de pouvoir reprendre une vie normale. C'est la première personne à qui je pense, la seule qui saura comment réagir. Maintenant, elle va devoir prévenir nos parents, leur dire que nous sommes en vie mais que Rémi et Marie, eux, sont morts.

Pendant ce temps, mon cerveau tourne à plein régime avec pour principale obsession : retrouver le numéro de mon assurance santé que j'ai noté quelque part avant de partir. Mais où ? Où ai-je bien pu inscrire ce maudit numéro dont je pensais bien ne jamais avoir à me servir. Si un jour, nous arrivons à rentrer au Liban, il me faudra les contacter pour une prise en charge et une éventuelle évacuation sanitaire. Je croyais l'avoir noté dans le petit carnet rouge que j'ai emporté. J'ouvre mon sac et commence à l'éplucher, page après page. Mais rien. Le numéro de mon dentiste et de mon ophtalmo. Cela n'a rien à faire là et surtout, cela n'est d'aucun intérêt dans notre situation. Il faudrait que je puisse contacter ma famille pour qu'ils cherchent dans le précédent carnet sur mon bureau, à Paris. Alors que je n'ai en tête que ce fichu numéro, William et Javier, eux, sont concentrés sur l'organisation de notre fuite.

Le contact est pris avec la France. Nous avons transmis nos informations. En attendant qu'ils trouvent une voie pour nous, nous devons trouver comment sortir de là. Le meilleur moyen étant le tunnel, il ne nous reste plus qu'à trouver une façon d'y accéder. Attendre d'aller un peu mieux et choisir le bon moment. Une question d'heures.

Javier est assis sur son matelas, à griffonner son carnet de notes. Dès qu'il a un instant, il écrit, prend des notes, part à l'hôpital faire des photos. À 40 ans à peine, son CV est impressionnant, il a couvert les conflits aux quatre coins du globe et ne semble pas du tout impressionné par la situation.

Javier est un Ibérique discret. Il crée sa bulle, s'isole, même au milieu du désordre le plus total. Il avait voyagé avec Rémi et nous nous étions retrouvés tous les quatre à l'entrée du tunnel qui nous mène à Homs. Nous nous étions croisés quelques semaines plus tôt, en décembre, lors de mon premier voyage en Syrie.

C'était il y a seulement deux mois. À l'époque, le conflit était très peu médiatisé. L'armée libre avait été créée quelques mois plus tôt dans le nord du pays et je voulais comprendre cette révolution naissante, raconter cette mutation, ce passage d'un mouvement pacifique à un mouvement armé, ce basculement dans la rébellion organisée.

Ma destination : Djebel al-Zawiya, zone rebelle au nord du pays. Là, l'armée libre détenait le contrôle complet de la zone. La poche de résistance existait depuis plusieurs semaines et cela me semblait l'endroit idéal pour comprendre le fonctionnement de la rébellion.

Il a fallu tout préparer depuis Paris, entrer en contact avec des Syriens impliqués dans la résistance, montrer patte blanche pour qu'ils acceptent de m'organiser le voyage. Et pour être organisé, cela l'a été. Un homme m'attendait à l'aéroport d'Istanbul. J'ai rencontré plusieurs opposants syriens réfugiés en Turquie. Des hommes d'influence, futurs candidats à la présidence, dans de grands appartements avec vue sur le Bosphore, sur les hauteurs de la ville. Un des membres du réseau travaillant dans une agence de voyages m'a réservé le billet d'avion pour la région d'Hatay, au sud du pays, et l'hôtel à l'arrivée. Là, un autre homme m'attendait avec un petit panneau.

Après plusieurs jours d'attente et de ballades dans la ville,
le passeur est venu me chercher.

6

Décembre 2011, premier voyage en Syrie

Les premiers kilomètres sont confortables. Installée dans un minibus, je fais connaissance avec mes nouveaux compagnons de voyages. Ils se présentent comme des Tunisiens, membres d'une ONG locale. Mais leur anglais parfait et surtout les intonations en arabe, bien loin de celles des Tunisiens, me font vite comprendre que leur identité est une couverture. Mes camarades de voyage sont en fait des rebelles libyens. L'un d'entre eux est même un des chefs des Brigades de Tripoli, célèbre pour son rôle dans la bataille pour le contrôle de la capitale libyenne.

Leurs grands sacs à dos, prétendument remplis d'appareils photos et de vêtements, cachent du matériel de communication, jumelles, téléphones satellites et talkie-walkie. Le régime a en effet la sale habitude de couper quand bon lui semble toutes les lignes du pays, privant ainsi la population et les opposants de tout moyen de communication.

Dans la voiture qui nous emmène en Syrie, tous baissent les yeux, récitent des versets du Coran avant de perdre leur regard vers les collines en face de nous. Le chauffeur les montre du doigt : « De l'autre côté, là, derrière les miradors,

c'est la Syrie. » Le silence se fait pesant dans le camion. Le risque pour les journalistes étrangers est gros, et accompagnés de rebelles libyens... Depuis plusieurs mois, la France apporte son soutien aux révolutionnaires, même si cela ne suffit pas à arrêter la violence du régime. Malgré tout, mon sort n'est rien à côté de ce que risquent les Libyens. Du pain bénit pour le régime, puisque cela lui permettrait de valider la thèse selon laquelle la rébellion est soutenue par des terroristes et des bandes armées, décrédibilisant la lutte des opposants syriens.

De l'autre côté de la frontière, l'accueil des hommes de l'armée libre est chaleureux. Tous se précipitent pour serrer la main des combattants libyens. Une réunion s'improvise dans le salon d'un des membres de l'ALS.

Moi, on m'emmène dans la pièce des femmes, dans une maison quelques rues plus loin. À l'intérieur d'une chambre d'à peine 15 m², une dizaine d'enfants courent dans tous les sens, hurlent et se battent. Les femmes, impassibles, semblent ne pas entendre les cris. Elles me regardent, me sourient, mais nos échanges s'arrêtent là, aucune d'elles ne parle anglais.

On est bientôt en hiver et la pluie tombe fort. Les gouttes battent sur le toit de tôle de la pièce, le ciel est tellement sombre qu'on ne voit plus au bout du jardin. Pendant toute la journée, je demande inlassablement quand le traducteur va arriver, quand est-ce que je vais pouvoir commencer à travailler. Les femmes, impuissantes, m'apportent de grandes théières de thé, trop sucré. Chaque fois qu'un homme passe, je le harcèle. Mais tous me répondent invariablement la même chose : il pleut, je dois rester dedans pour ne pas me mouiller. Comment leur faire comprendre que je ne suis pas en sucre, que je suis étanche, que je peux sortir, comme eux, marcher sous la pluie et suivre les groupes d'hommes qui luttent contre l'armée syrienne ?

Toute la journée, pensant me faire plaisir, les hommes viennent me raconter les dernières actions de l'armée libre. Dans le village d'à côté, ils ont attaqué un véhicule de l'armée syrienne et volé les armes des soldats. Maigre butin de guerre, mais surtout, opération pour miner le moral des troupes fidèles au président Assad. Ils ont reçu des nouvelles de plusieurs soldats qui souhaitent désertre les forces du régime et demandent la protection des rebelles.

Difficile de leur faire comprendre que je ne peux pas écrire mon reportage en me contentant de leurs paroles, que cela ne se fait pas, que je dois être sur place, voir pour pouvoir raconter. Les journalistes passés par là ne sont pas nombreux, les rebelles veulent bien faire, mais ne réalisent pas la réalité de notre travail. Et puis, beaucoup veulent me protéger. Ils n'ont pas l'habitude de voir des femmes seules sur un terrain de guerre. Même si le conflit bouleverse les convenances, il reste un fond sunnite traditionnel qui impose qu'on ne mélange pas les hommes et les femmes. Ils sont réticents, mais aussi paternels. Beaucoup n'ont pas vu leur femme, mère, ou enfant, depuis de longs mois, et projettent un peu sur moi l'attention qu'ils aimeraient porter aux femmes de leur famille.

Au bout de longues heures, un Syrien se présente dans la pièce, accompagné d'un homme armé et d'un autre en civil. J'ai droit à un rapide interrogatoire. Qui je suis ? Pour qui je travaille ? Qu'est-ce que je viens chercher ici ? Mes réponses semblent le satisfaire. Pourtant, je suis loin d'être convaincue par son traducteur, il n'a pas l'air de vraiment comprendre tout ce que j'explique. Je me demande bien ce qu'il doit inventer.

À ses côtés, l'homme, blouson en cuir et pantalon militaire beige, opine de la tête, avec l'air d'analyser toutes mes paroles. Je ne l'apprendrai que plus tard, mais cet homme est Youssef Yahya, le chef de l'armée libre locale. Originaire de Homs, il a 35 ans. Il a quitté son poste dans les services secrets à Damas pour rejoindre l'opposition en août dernier.

Depuis, il a pris du galon. La révolution syrienne est généreuse avec ses cadres. Il est devenu capitaine et coordonne les actions des différents groupes de l'armée libre à Djebel al-Zawiya.

Un poste stratégique et qui a bien failli coûter la vie à sa famille. Depuis, sa femme et ses cinq enfants se terrent. Ils sont parvenus à rejoindre la zone libre début décembre mais continuent de se cacher et de sursauter au moindre bruit suspect. Impossible pour eux d'aller jouer dans la rue, avec d'autres enfants. Sa petite fille, âgée d'à peine six ans, s'installe sur les genoux de sa mère, elle a de longs cheveux châtons et enfonce son pouce dans sa bouche en attrapant son collier comme pour s'apaiser. Toutes deux sourient, d'un sourire franc et doux mais plein de lassitude et de tristesse.

Difficile de savoir précisément combien de combattants ont perdu la vie dans cette lutte. Chaque jour ou presque, les forces syriennes tentent de pénétrer la zone. Chaque jour ou presque, de nouvelles familles pleurent leurs morts. En face, le pouvoir ne reconnaît la mort que d'un tout petit nombre de soldats du régime. Un chiffre remis en cause par les combattants libres.

Le lendemain de la rencontre avec le capitaine Yahya, un homme se présente à ma porte en début de matinée. La trentaine, un blouson de cuir trop grand pour lui et un bas de jogging noir brillant. Abderahmed est chargé d'être mon traducteur, chauffeur et guide dans les villes de Djebel al-Zawiya.

Au fil des jours, il est surtout devenu mon ami. Jusqu'à peu, il travaillait comme ingénieur à l'aéroport d'Alep et portait de chic costumes. Pendant de longues années, il a constaté les manigances et les magouilles des amis du clan Assad. Alors, quand la révolte a commencé, il a décidé de prendre les armes. Celles de l'information. Il a troqué sa tenue chic pour un jogging confortable et est devenu l'un des activistes citoyens de la zone. Il diffuse les vidéos des massacres sur Internet, répare les ordinateurs des autres

blogueurs et apprend aux soldats de l'armée libre à utiliser les talkies-walkies que les passeurs leur apportent de Turquie.

Je suis la première journaliste dont il s'occupe. Sa volonté de bien faire est touchante et souligne la frustration des Syriens quant à l'aide internationale qui ne vient toujours pas. Le premier jour, je lui demande de me faire rencontrer des familles de martyrs. Il garde son calme, mais je vois bien qu'il souffre de voir ses voisins, des innocents, massacrés, toutes ces familles endeuillées, ces épouses vêtues de noir et ces enfants qui ne reverront jamais leurs pères.

Je sens bien qu'il met beaucoup d'espoir dans mes reportages. Moi, j'en connais les limites. Si je sais que mon travail, comme celui de tous les reporters et photographes qui sont sur le terrain, permettra peut-être de faire connaître à certains une situation indigne, je sais aussi que la plupart détourneront le regard. Et l'indignation ne fait pas l'action politique. Mais peut-être y contribuera-t-elle ?

Je ne peux m'empêcher d'avoir le ventre noué quand j'entends toutes leurs histoires, leurs enfants tués alors qu'ils passaient près d'une manifestation en sortant de l'école. Les hommes abattus alors qu'ils portaient le corps d'un mort au cimetière. Les blessés découpés et éviscérés à la fin d'une manifestation pour effrayer les opposants. Je sais qu'en principe, la règle du métier voudrait que j'interroge les forces de sécurité syriennes pour vérifier ces récits. Mais je ne peux pas. Les journalistes étrangers n'ont pas leur place dans le pays. Nous sommes presque tous contraints d'y pénétrer illégalement. Ce qui explique le manque d'informations, les vidéos amateurs, tournées avec un téléphone portable, comme seules sources.

*

Au bout de quelques jours, je décide de partir à Idlib d'Alep, à l'ouest. Après avoir arpenté une zone libre, je veux voir un endroit contrôlé par l'armée régulière syrienne.

La ville n'est qu'à une cinquantaine de kilomètres mais le chemin prend plusieurs heures. Il faut serpenter entre les routes, éviter les barrages de l'armée, s'arrêter, demander aux Syriens que l'on croise des informations sur la présence ennemie, repartir, attendre encore. Bilal, mon nouveau chauffeur, connaît bien la zone. Il n'a même pas 20 ans mais aide à sa manière l'armée libre en transportant des médicaments, des vivres alimentaires ou des journalistes. À mesure que l'on s'approche d'Idlib, la présence des chars de l'armée acquise au régime se fait plus visible. Ces derniers jours, de nouvelles troupes sont venues renforcer les contingents déjà présents. L'armée du président Bachar al-Assad contrôle Idlib d'une main de fer et entend bien le montrer. Impossible d'entrer sans franchir de nombreux points de contrôle. La veille, l'armée a tiré sur la foule qui manifestait. Hommes, femmes, enfants, sans distinction.

Pendant plusieurs heures, mon chauffeur roule dans la ville à la recherche des personnes que je dois rencontrer. Depuis que les communications téléphoniques ont été coupées, tout est beaucoup plus compliqué à organiser. Impossible de prévoir le moindre rendez-vous. Il faut arpenter les rues pour trouver ceux que nous cherchons. Et cela peut prendre beaucoup de temps.

Des hommes ouvrent la portière et discutent quelques minutes avec le chauffeur. La conversation est brève, nous sommes à la recherche des membres de l'armée libre locale. Ceux-ci se cachent, l'armée les recherche activement. Jeu de chat et de souris où l'on risque la mort à chaque instant.

Nous sommes garés devant une minuscule épicerie lorsque Bilal se fige, le visage contracté, les mains accrochées, serrées sur le volant. En face de nous, un gros 4 x 4 gris métallisé arrive en trombe, suivi d'un épais nuage de poussière. À chaque fenêtre, des hommes barbus aux

lunettes de soleil foncées brandissent leur fusil. En un quart de seconde, toute vie a disparu de la rue. Une femme ferme précipitamment ses volets. Les enfants qui jouaient au ballon se sont volatilisés. Un souffle de mort parcourt la ville.

Je suis glacée, sans comprendre ce qui se passe. Je regarde Bilal pour l'interroger. Il fronce les sourcils en me faisant signe de me taire. D'instinct, je baisse les yeux et concentre mon regard sur la boîte de mouchoirs à mes pieds. Je détaille les petites fleurs multicolores sur le papier cartonné, l'inscription en arabe sur le côté, le coin gauche un peu abîmé.

La voiture est passée depuis longtemps quand Bilal m'explique, en chuchotant, les yeux aux aguets, comme s'ils pouvaient encore nous entendre malgré les fenêtres fermées et les longues minutes qui se sont écoulées. « Ce sont des *chabihas*. C'est eux. Ces animaux qui tuent sans réfléchir. Certains disent même qu'ils boivent le sang de leurs victimes. Je n'y crois pas, mais cela fait parti de la légende qui entoure ces miliciens du régime. »

Le plus souvent membres du clan alaouite, Bilal m'explique que leur nom vient du mot arabe *chabh*, fantôme, surnom donné par les Syriens aux longues Mercedes, vitres fumées, que conduisent ces hommes chargés des renseignements. Les *chabihas* ont commencé à prospérer dans les années 1990, sous la protection des autorités. Ils se sont organisés en mafias le long de la côte syrienne et faisaient de la contrebande entre la Syrie et le Liban. Mais pour plaire au peuple, mécontent des exactions de ces nervis, Bachar al-Assad a dissous ces bandes armées dès son arrivée au pouvoir en 2000.

Le terme a ensuite été attribué aux civils recrutés par le régime, dès le début de la révolution, pour organiser la répression. Ils intervenaient en civil et attaquaient la population, notamment à Damas et Homs. À Alep, la plupart des *chabihas* avaient été recrutés parmi les sunnites et

pourraient bien lâcher le régime si l'argent venait à manquer. Fin juin, un site d'information de l'opposition syrienne a révélé que ces *chabih*as étaient financés directement par le régime. Ou plutôt sous couvert de la fondation caritative du cousin du chef de l'État, l'homme d'affaires Rami Makhlouf. L'association Al-Boustan, plutôt que de construire des hôpitaux ou des écoles, recrute des mercenaires sur toute la région côtière du pays, berceau des Assad. Leur mission est claire : menacer, insulter, bastonner, violer, assassiner, torturer, voler, brûler... Bref, réduire toute velléité d'opposition à néant.

Une mission bien encadrée puisque les contrats sont limités à cinq ans et le salaire se situe entre 186 et 310 euros par mois, en fonction des compétences au crime de chacun. Et des aptitudes à la violence, ils en ont. Les massacres de Houla, Al-Koubair, Treimsa auraient été accomplis par des équipes de *chabih*as. L'ONU n'a pas été autorisée à se rendre immédiatement sur place. Sur le terrain, les témoins évoquent « des corps de civils brûlés ou lacérés à coups de couteaux. Des corps calcinés d'enfants, de femmes et de jeunes filles gisaient à même le sol ». La version du régime qui accuse des groupuscules terroristes sunnites d'être les auteurs de ces massacres paraît peu vraisemblable puisque le secteur de Houla est une zone sunnite, base de l'armée Libre. Et si l'armée syrienne était vraiment exempte de toute responsabilité dans ces drames, elle aurait sûrement capturé quelques-uns de ces « criminels terroristes ».

Ces régions de la Syrie sont celles où les risques de divisions confessionnelles seraient les plus importants, en raison de l'imbrication des populations sunnites et alaouites. Cette situation conduit à d'importants déplacements de population qui fuient les violences d'un village à l'autre. Cette politique de la terreur rappelle des situations déjà connues dans certaines régions du Liban, pendant la guerre civile. À l'époque, les violences communautaires avaient abouti à un quasi « nettoyage confessionnel ».

*

Nous avons beaucoup de mal à trouver les membres de l'armée libre locale, Bilal m'achète à manger pour me faire patienter. Il me goinfre de baklavas, collants et très sucrés. Ça tombe bien, j'ai faim. Le stress augmente l'appétit. L'absence d'action aussi. L'abondance de nourriture, alors que la pénurie commence à gagner Djebel al-Zawiya décuple ma gourmandise.

Je ne peux pas sortir de la voiture. J'ai beau m'être « déguisée » en Syrienne, porter une longue robe noire et un long voile noir à petits diamants, malgré moi je ne ressemble pas à une Syrienne. Je ne sais pas marcher, manger comme une Syrienne. En quelques détails, je serais découverte. Ici, derrière chaque individu peut se cacher un informateur du régime. Si on me trouve, je ne sais pas ce qui se passera. Pour moi, mais surtout pour les hommes qui m'aident et m'accompagnent.

Le danger est partout, tout le temps. Je ne peux pas fumer, puisqu'une femme syrienne ne fume pas en public. Pourtant, cela me calmerait bien. Je passe mon temps à tirer sur mon voile, à essayer de le remettre droit, mais je n'ai pas le bon port de tête, je bouge trop dans tous les sens. J'essaie de garder les mains posées sur mes genoux, les jambes croisées. Mon sac est à mes pieds, mon manteau plié en boule par terre. J'observe les gens qui marchent dans la rue, font leurs courses ou partent travailler. Les signes d'une vie presque normale. Mais le feu couve et la colère des habitants ressort à la faveur de l'obscurité du soir. Des manifestations éclair sont organisées, quelques minutes à crier sa volonté d'en découdre avec le régime puis tout le monde disparaît, rentre chez lui. Comme si de rien était.

Un homme monte à l'arrière du véhicule. Grand, sec, le regard dur et puissant. Hassan est un cheikh, un homme respecté dans la ville. Il sera notre guide dans les ruelles

d'Idlib, dans des maisons vieilles et délabrées, à la rencontre de cet autre monde que Bachar essaie de dissimuler dans le sang. À l'approche de chaque check point, un murmure s'élève. Les deux hommes, les yeux fixés sur l'horizon, répètent plusieurs fois les mêmes versets du Coran, pour nous protéger. On s'arrête devant une ancienne mosquée, à l'intérieur, un drapeau de la Syrie libre. Les uns après les autres, les hommes de l'armée libre arrivent. Un dernier coup d'œil derrière eux pour vérifier qu'ils n'ont pas été suivis et ils s'assoient, les uns à côté des autres.

Ils seraient près de mille dans la région d'Idlib, une centaine d'officiers et neuf cents soldats. Mais peu d'armes. Et surtout une vigilance accrue des services de l'armée. Le ton monte rapidement dès qu'on aborde la question des armes. Derrière cette colère, tous dissimulent leurs peurs. Et leur déception que la communauté internationale les laisse mourir à petit feu, sans réagir. Alors à quoi bon encore m'expliquer les racines de leur lutte ? De toute façon, cela ne changera rien, leur voix ne compte pas, leurs morts non plus. Personne ne voit le sang des innocents qui coule à flots sur la Syrie. Mais très vite, une lueur d'espoir apparaît. De toute façon, ils ne reviendront pas en arrière, ils sont prêts à tout. Au début des années 1970, quand le père de Bachar, l'ancien président Hafez al-Assad était venu à Idlib, il avait été reçu par des jets de chaussures. Mais cette fois, les troupes du régime semblent beaucoup plus fortes que toutes les bonnes volontés de ces soldats libres.

La nuit tombe, les hommes partent pour accompagner la manifestation éclair de la soirée. Sur le chemin du retour, je croise deux tanks qui pénètrent dans la ville. Dans quelques minutes, ils seront dissimulés sous une bâche, à un check point.

*

De retour à Djebel al-Zawiya, je retrouve Roberto Fraile, mon nouveau compagnon de route. Cameraman free lance pour la télé espagnole, il est arrivé quelques jours plus tôt. Il a déjà couvert de nombreuses zones de guerre. Quand je perds ma motivation, quand je fatigue, sa volonté me regonfle. Dans les moments de tension, nous décompressons ensemble. Il me raconte sa vie. Sa femme journaliste, ses enfants, les banalités du quotidien qui font tellement de bien dans ces moments-là, qui remettent les évidences au premier plan, qui permettent de relativiser.

Même si nous ne travaillons pas pour les mêmes médias, pas pour le même pays, nous sommes complémentaires. Au bout de quelques jours, devant l'afflux d'informations contradictoires, je perds parfois le fil de l'enquête. Roberto est là pour me remettre sur le chemin et nos analyses parfois divergentes de la situation permettent de mieux comprendre, d'avoir une vision plus large de cette guerre.

Un soir, on nous emmène dans une maison isolée du village. La lune presque pleine éclaire nos pas dans la ruelle. À l'entrée, plusieurs dizaines de paires de chaussures pleines de boue et des sandales semblent nous souhaiter la bienvenue. Dans le salon, quatre hommes fument des cigarettes, en silence. Nous sommes là pour rencontrer Abou Ahmed. Au premier abord, le jeune homme, l'air sage et innocent, ne semble pas dangereux. En fait, c'est lui l'atout des soldats libres de la zone, « leur touche personnelle » dans cette guerre, comme ils disent en plaisantant. Ingénieur en physique à Damas, Abou Ahmed a décidé de mettre ses talents de petit chimiste au service de la révolution. Il fabrique des bombes.

Pour aider une opposition encore trop peu armée, il utilise des produits du quotidien, des ingrédients faciles à se procurer comme des fertilisants agricoles enrichis en nitrate ou certaines poudres d'acétone utilisées par les femmes. Le modèle d'Abou Ahmed : les Irakiens et leurs objets explosifs non identifiés cachés sur le bord des routes qui font tant de

mal à l'armée américaine. De grosses boîtes en métal bourrées d'explosifs sont cachées sur tous les axes menant à Djebel al-Zawiya. En cas d'offensive ennemie, il n'y a plus qu'à enclencher le détonateur.

Le soir même, l'alerte retentit. Les hommes placés en vigie sur la route d'Albara ont vu des soldats du régime approcher, ils craignent une attaque. Tous les combattants sont sur le pied de guerre. Les femmes sortent les munitions qu'elles avaient cachées derrière leurs armoires. Les combattants libres rejoignent le sommet d'une colline, phares éteints et souffle coupé. L'occasion est trop belle et je supplie qu'on m'emmène. Après de longues minutes de négociations, ils cèdent et m'embarquent avec eux. Les cœurs s'emballent.

L'escouade s'installe derrière un muret et tire quelques rafales sur la position ennemie, à plusieurs centaines de mètres de là. Mustapha, la barbe fournie et un keffieh noir sur la tête, conduit les troupes. Comme beaucoup d'autres, il a pris les armes quand il a vu des femmes et des enfants massacrés par les forces du régime. L'opération est brève. En face, l'armée riposte. Les chars se rapprochent, puis tirent. Pendant plusieurs heures, les hommes se cachent derrière un ridicule muret de pierres, leurs simples fusils ne peuvent rien contre les obus.

Les frontières turque et irakienne sont poreuses, c'est par là que le « bataillon des martyrs » de Djebel al-Zawiya parvient à acheter des armes. Des groupes sunnites leur vendent des lance-roquettes d'occasion et des munitions. Le problème, c'est que, faute de pouvoir les essayer avant de les acheter, les armes se révèlent souvent enrayées, voire inutilisables. Et les prix ont explosé ces derniers mois. Le plus souvent, ce sont les soldats de Bachar al-Assad eux-mêmes qui fournissent aux combattants de quoi lutter. Les salaires dans l'armée ne sont plus payés aussi régulièrement qu'avant et il est devenu facile d'acheter des

armes à des soldats conscients de l'irrationalité des violences du régime, même à ceux qui n'osent pas désertier.

Au lever du soleil, les combats reprennent, un peu plus loin, dans la ville d'Ibdita. Les tirs me réveillent, très tôt. Difficile pour le « bataillon des martyrs » de Djebel al-Zawiya de s'organiser. Les téléphones portables sont coupés depuis plus d'une semaine et trop peu disposent d'un talkie-walkie.

Pendant plusieurs heures, les insurgés tiennent leurs positions et visent les chars de l'armée positionnés devant une école. Cachés à l'abri, dans une maison en hauteur, les rebelles plaisantent. Toute la journée, ils se jouent des bombes qui passent au-dessus de nos têtes. Ils se confient aussi, dans l'urgence de la bataille, les émotions sont plus franches. Abou Hakim m'a toujours intrigué. Grand, les sourcils noirs et épais, il a le visage fermé, le sourire détaché, presque lointain. Il a le charisme d'un chef, de ceux qui mènent les troupes au combat. Quand il parle, de sa voix forte et grave, tous l'écoutent, quasi religieusement. Appuyé contre un tronc d'arbre, il me tend un petit gâteau au chocolat dans un sachet brillant. Je plaisante sur ce goûter d'enfants au milieu d'un champ de bataille. Le mot est lâché, enfant. Le regard d'Abou Hakim se fixe dans les miens quand il me raconte l'histoire de ses enfants. Un garçon et une fille de 4 ans et 9 ans, qu'il a vu se faire violer puis massacrer sous ses yeux par les *chabihas*, les milices du régime. Retenu par d'autres soldats, il n'a rien pu faire et a assisté à ce spectacle horrible, impuissant. Depuis, certains le disent suicidaire. Lui explique simplement avoir vu le pire de l'être humain et être prêt à tout pour concevoir un avenir meilleur aux autres enfants syriens.

*

À la fin de la journée, Roberto et moi décidons de rentrer en Turquie. Marre de la guerre, marre du cliquetis des fusils que l'on arme, marre des déflagrations d'obus qui résonnent encore dans ma tête... Marre surtout d'entendre cette même question, répétée inexorablement, « quand est-ce que votre pays va venir nous aider ? » Et de ne pas savoir comment y répondre. Nous ne prenons pas parti, ce n'est pas le boulot. Mais comment rester insensible, détaché. Surtout quand tous ceux que je rencontre me forcent à adopter une position, à choisir un camp.

Avant de partir, Ahmed remplit mon sac de cadeaux. Il a pensé à tout. L'huile d'olive si parfumée de la région, un genre de confiture de cerise préparée par sa femme, du *zaatar*, ce mélange d'épices traditionnel du Moyen-Orient et dont je raffole, et des cigarettes, des paquets souples, emballés dans un sac plastique.

Le chauffeur prend la route du retour, mais les choses se compliquent. L'armée syrienne n'a pas seulement attaqué la localité d'Ibdita, elle a aussi renforcé son étau sur la zone. Impossible de sortir discrètement, de trouver un chemin détourné et d'éviter les contrôles militaires. Ils sont partout, ils surveillent tout. Le chauffeur s'arrête plusieurs fois dans des maisons pour demander conseils. À la fin, ne trouvant pas le moindre trou de souris pour s'échapper, il nous conduit dans la maison d'un de ses amis. Pause thé et cigarettes pour réfléchir. Au bout de quelques minutes, une dizaine d'hommes pénètrent dans le salon où nous sommes installés. Je ne les connais pas, ils ne se présentent pas, mais à leur façon de tenir un fusil, je les devine combattants dans l'armée libre. La discussion est animée mais tous s'accordent sur la seule solution possible, forcer les barrages. Avant que l'on ait eu le temps de réaliser, ils grimpent dans deux voitures et démarrent en faisant crisser les pneus. Nous courons rejoindre notre véhicule et nous les suivons. Sans nous connaître, ces hommes ont accepté de nous aider, de risquer leur vie.

La nuit est tombée, le froid me glace les veines. Nouvel arrêt quelques kilomètres plus loin. On nous installe devant un feu de brindilles, face à la maison délabrée d'une famille pauvre et on nous demande d'attendre, en silence. De ne pas bouger avant le retour des soldats rebelles.

Ces dix dernières années, l'économie du pays s'est littéralement effondrée. Et avec elle, les promesses de progrès et de développement inscrites dans l'idéologie originelle du parti Baas, le parti du clan Assad. La pauvreté ne cesse de s'étendre dans le pays, notamment dans le nord-est du pays, mais aussi dans la région de Deraa, plus au Sud.

Malgré les efforts en matière d'éducation, étendue à l'ensemble des classes d'âge, peu de Syriens ont encore accès à un cursus complet. Une fois sur le marché de l'emploi, une grande partie des jeunes diplômés ne parvient pas à trouver un emploi. Selon certaines estimations officielles, le taux de chômage avoisinerait les 20 % de la population active.

On est donc loin des engagements de Bachar al-Assad en 2005 d'une nouvelle ère de prospérité économique. Des efforts ont certes été faits, mais ils n'ont profité qu'à une partie de la société syrienne. Une nouvelle classe moyenne est ainsi apparue, avec un important pouvoir d'achat.

En face, ceux qui n'ont pu prendre le train de la modernisation en subissent le contrecoup. C'est la fin du pacte social et la mise en place d'un système à deux vitesses, dans l'économie, dans l'éducation, dans la santé.

Je croise les doigts et moi qui ne suis pas du tout croyante, je me surprends à murmurer quelques invocations religieuses pour appeler n'importe quelles divinités à se pencher sur le sort de ces hommes. Le froid et la peur me glacent les os, le feu est trop petit pour me réchauffer. Au

loin, des tirs retentissent. Impossible de savoir d'où ils viennent et surtout si c'est bon signe.

Quand ils reviennent, les rebelles nous expliquent que la voie est libre. Sans donner plus de détails. Ils serrent la main de Roberto, ils me saluent et repartent, comme si de rien n'était. Dans la voiture du passeur, nous parcourons quelques kilomètres dans la montagne, mais de nouveaux barrages militaires nous contraignent à nous cacher dans des maisons pour échapper aux tirs. Nous entrons en courant, sans taper à la porte, sans demander et on s'assied dans le noir, l'oreille aux aguets. L'homme de la maison ne demande rien non plus, nous offre d'abord l'hospitalité et le café avant de nous interroger, quand même, sur les raisons de notre présence dans son salon. Quand la voie est dégagée, quand les tirs de fusils se calment, nous reprenons la route.

Dans une maison en haut d'une colline, nous retrouvons mes amis libyens qui tentent, eux aussi, de sortir de Syrie. Je suis heureuse de les retrouver. Nous n'atteindrons le sol turc que plusieurs heures plus tard, vers 2 heures du matin.

*

À l'arrivée près d'Hatay, en Turquie, je retrouve un des jeunes qui m'a aidé à préparer le voyage. Il vit avec trois autres jeunes Syriens dans un appartement de la ville. Quatre hommes, d'à peine 20 ans. Tous ont quitté la Syrie en laissant là-bas leur famille, leurs amis. Trois d'entre eux étaient très actifs sur Internet, leur nom figurait sur la liste des personnes à abattre par les forces de sécurité, ils ont dû fuir. Mohamed, les cheveux châtain clair et de beaux yeux bleus, a été transporté en Syrie avec une blessure au pied. Il boite encore beaucoup, mais a préféré sortir de l'hôpital car il ne supportait plus l'enfermement et l'inaction.

L'appartement est grand et en mauvais état. Des chaussures jonchent le sol, la vaisselle sale déborde de l'évier de la cuisine, les vêtements pendent dans tous les sens dans la salle de bains. Première expérience de vie en dehors de la famille.

Avec des médecins, ils ont organisé un réseau de distribution de médicaments à destination des Syriens, de l'autre côté de la frontière. Dans le salon, derrière le canapé, plusieurs dizaines de sacs à dos militaires verts attendent. Ils sont remplis de kits médicaux de premier secours, des seringues, des antidouleurs, des pansements... De quoi faire les premiers soins, tenir quelques heures, le temps de rejoindre un dispensaire ou un pays voisin, la Turquie ou le Liban.

Dans un autre appartement, de l'autre côté de la ville, le stock. Les quatre garçons partent décharger des caisses de médicaments qu'ils entassent dans une autre pièce. Ils n'ont pas trop l'air de savoir précisément ce qu'ils manipulent, mais ils savent que cela peut sauver des vies aux leurs, que cela peut aider la rébellion à tenir contre la violence du régime.

Régulièrement, un passeur vient chercher les sacs de médicaments pour les emmener en Syrie. Ils seront ensuite distribués entre les différentes équipes de combattants.

C'est leur manière d'aider la révolte syrienne. La contrebande de médicaments, mais aussi la diffusion des images sur Internet. Ils passent leur nuit sur Skype, à discuter avec leur famille ou des membres du réseau aux quatre coins du pays.

Tous promettent de repartir bientôt, dès qu'ils le pourront. Rentrer aider les siens, se battre aux côtés de l'armée libre. Je ne peux m'empêcher d'espérer qu'ils restent ici, en lieu sûr. Le conflit s'est trop durci, ils ne s'attendent pas à ça. Et leur action est indispensable aux combattants syriens : apporter des médicaments et de la nourriture.

Dernier regard sur eux avant de partir. Je promets de revenir dès que je le pourrai. Mais seront-ils encore là dans quelques semaines ? Ou auront-ils pris les armes ? Ils me paraissent si jeunes. Pourtant la guerre a fait d'eux des hommes. Trop tôt.

Jeudi 23 février 2012, 14 heures

Le silence devient pesant.

Nous sommes tous les quatre fatigués. Bientôt quarante-huit heures que nous sommes là. Aucun de nous n'a véritablement fermé l'œil. Si William et Javier peuvent accéder à l'extérieur, Paul et moi sommes condamnés à rester cloués à nos matelas.

Entre deux visites, les paroles se font plus rares. Peur de laisser échapper une pensée négative, de contaminer les autres. Alors nous nous taisons.

Seul Djalil vient régulièrement rompre le silence. Répondant à ma curiosité sur ce qui se passe à l'extérieur de notre petite maison, il me montre les nombreuses photos qu'il a faites avec son téléphone portable. Une voiture brûlée, un char, un cadavre, une maison détruite. Le monde extérieur, à travers le portable de Djalil, est un champ de ruines, un univers hostile duquel la vie semble bannie.

*

C'est le début de l'après-midi quand un petit homme fait son irruption dans notre chambre, une caméra noire avec un

écran incliné à la main. Ce n'est pas du matériel de professionnel, mais l'appareil a l'air de bonne qualité. Les Syriens de l'étranger envoient régulièrement des caméras et des téléphones satellites. Derrière lui, deux jeunes hommes l'encadrent. Ce ne sont pas des médecins mais des activistes. Dans un anglais approximatif, ils nous expliquent qu'ils sont en contact avec France 24, la chaîne d'information en continu diffusée à l'étranger, et qu'il nous faut faire une vidéo. Ils ont besoin de prouver que nous n'avons pas été enlevés par les rebelles syriens, comme les rumeurs lancées par le régime le prétendent, que nous sommes en vie et que nous avons besoin d'aide.

Nous ne sommes pas longs à nous décider même si nous émettons un gros doute quant à leur véritable contact avec la chaîne française. Cette vidéo est pour nous un moyen de prévenir nos familles, de les rassurer, de rétablir la vérité sur notre situation et sur l'aide que nous apporte l'armée libre syrienne. Nous ne pensons pas que cette vidéo puisse avoir un gros impact mais au vu du peu de moyen en notre possession, c'est mieux que rien et en tout cas, cela ne peut pas nous faire de mal.

Paul ouvre le bal. Il explique que nous sommes bien traités, que les rebelles nous aident beaucoup et que nous subissons, comme les populations locales, les violences du régime. Voyant mon tour arriver, je m'enfonce un peu plus dans mon canapé. Le discours de Paul est si fluide qu'il suffit, mais le jeune homme à la caméra se tourne vers moi. Je n'ai pas le temps ni la force de me redresser que je dois trouver les mots pour expliquer le mieux possible notre situation. Je balbutie, ne comprends pas pourquoi William me tend son téléphone. Je mets quelques secondes à percuter que cela sert à dater la vidéo pour éviter qu'elle puisse être utilisée contre nous ou contre nos hôtes.

Nous sommes le jeudi 23 février, il est 15 heures. Je m'appelle Edith Bouvier. Je suis journaliste au Figaro. J'ai une double fracture à la jambe dans le sens horizontal et vertical

causé par le bombardement du centre de presse dans lequel Marie Colvin et Rémi Ochlik ont trouvé la mort...

Je semble avoir totalement oublié mon français et les mots sortent dans un désordre absolu. Je ne pense qu'à une chose : sourire pour ma maman, au cas où elle tomberait sur cet enregistrement. Comme Paul, je demande un arrêt des bombardements et la mise en place d'un corridor humanitaire pour nous évacuer. Pas une seconde pendant l'enregistrement de cette vidéo, nous ne pensons que nos demandes puissent être satisfaites mais, alors que la France demande cela depuis des mois, peut-être pourrons-nous être la goutte d'eau qui permettra l'évacuation de tous les blessés, toutes les familles qui s'entassaient dans des abris de fortune en attendant le prochain bombardement.

*

Depuis le début de la révolution, de nombreux Syriens se sont improvisés « journalistes citoyens ». Chaque jour, ils enregistrent la réalité de la vie en Syrie et diffuse ces horreurs sur Internet. Sans eux, les trop nombreuses victimes du régime seraient mortes dans l'ignorance ou l'indifférence.

Le soir de notre arrivée, dans le centre de presse de Baba Amr, ils étaient trois, le nez collé à l'ordinateur. Trois à importer les vidéos depuis leurs petites caméras ou leurs téléphones portables sur leurs ordinateurs. Trois à visionner toute la journée des images de massacres, à les poster sur Internet via le réseau social Facebook. Trois à risquer leur vie, jour après jour, pour raconter l'indicible. Tout de suite, ils étaient venus discuter, savoir ce que l'on a prévu de faire comme reportages. Ils nous avaient expliqué ce qu'ils avaient fait avec les journalistes précédents. Comment travailler dans ce quartier assiégé.

Abou Salim était vendeur de parfums. Mais ça, c'était jusqu'à la révolution, avant que toute cette violence ne s'abatte sur le pays. Jusqu'au 15 mars 2011, date de déclenchement des premières manifestations, il voyageait régulièrement dans le monde arabe. Il utilisait Internet comme tout le monde, pour faire des recherches ou envoyer un message. Presque du jour au lendemain, il a dû apprendre les méthodes de cryptage des données, comment sécuriser une connexion. Ainsi, le serveur Internet du centre de presse était dissimulé dans une autre maison grâce à un astucieux stratagème.

À ses côtés, un autre activiste, Ali Othman. Il a toujours son téléphone portable dans une main, une petite caméra dans l'autre. Toute la journée, il parcourt le quartier à la recherche des traces de violences. Tout le monde connaît sa silhouette. Dès qu'il arrive, tous lui montrent leurs cicatrices et l'emmènent saluer pour la dernière fois le corps de ceux qui viennent d'être tués par le régime. Brun et le regard doux, Ali Othman est surnommé El-Jed, le grand-père. Une fine barbe pousse sur ses joues et vieillit le jeune homme. De toute façon, ici, tout le monde semble bien plus vieux que son âge. Sa voix grave et posée accompagne la plupart des reportages diffusés en France comme à l'étranger : il y témoigne des violences commises par le régime, des civils assassinés par les soldats et des destructions subies par son quartier.

À d'innombrables reprises, il accompagne les reporters pour leur montrer la réalité de la vie à Baba Amr. Quand il ne joue pas les guides, Ali Othman filme et photographie les exactions du pouvoir, risquant sa vie pour chaque image. En Syrie, il est interdit d'informer. Petit à petit, les activistes syriens apprennent à se battre. Contre les chars du régime, mais aussi contre les systèmes de surveillance mis en place par les autorités, avec le soutien d'Occidentaux. Une société américaine notamment a vendu du matériel pour espionner une grande partie de la population et mettre hors d'état de

nuire de potentiels opposants. Une fois arrêtés, ils étaient torturés afin de divulguer leurs mots de passe pour accéder à leurs comptes Facebook et Gmail et dénoncer ainsi leurs amis et proches.

Pour contrer cette situation, un groupe de hackers, baptisé Telecomix, a mis en place des canaux de communication sécurisés et a permis à de nombreux citoyens blogueurs de diffuser leurs vidéos sans mettre en danger leur sécurité.

Dès le mois d'août 2011, ces « hacktivistes » se sont penchés sur la situation en Syrie et les difficultés pour les opposants de publier des informations sur les violences. Ce n'était pas une première, quelques mois plus tôt, ils étaient déjà intervenus pour envoyer des modems Internet aux Égyptiens, privés d'Internet par le régime.

Telecomix a donc pénétré le réseau syrien. Là, ils ont découvert, avec surprise, une quinzaine de ces machines utilisées pour surveiller tous les utilisateurs d'Internet sur le territoire.

Okhin est l'un des membres de Telecomix à l'origine de ce projet. Pendant plusieurs nuits, ils ont longuement étudié les méthodes de surveillance syriennes. « C'est une tradition. En 1999, quand le régime a introduit Internet dans le pays, il avait déjà prévu de contrôler ce nouvel outil. À l'époque, Hafez al-Assad dirigeait le pays et Bachar était à la tête de la SCS (Syrian Computer Society), une société discrète et pour cause, elle était chargée de gérer le réseau au niveau national. » C'est donc une longue tradition d'espionnage.

En expliquant ça, il passe et repasse la main dans ses cheveux longs et bruns. Son geste ponctue presque chacune de ses phrases. Le débit est rapide, l'homme passionné. Il poursuit. « Les technologies employées portent le nom de Deep Packet Inspection, c'est-à-dire que c'est de l'inspection en profondeur des données du Net. Pour faire simple, en temps normal, lorsqu'on envoie un courriel, des

dizaines de machines se relaient pour l'acheminer directement de l'une à l'autre. Alors que les techniques de DPI permettent de lire le contenu des conversations, les modifier, les envoyer à quelqu'un d'autre... »

En Syrie, la société française Qosmos est accusée par deux ONG de défense des droits de l'homme d'avoir fourni du matériel de surveillance électronique à Damas pour organiser la répression. Réaction de l'intéressée : elle affirme « n'avoir absolument rien à se reprocher ». Sur son site Internet, Qosmos explique fournir « une technologie d'Intelligence Réseau qui identifie et analyse en temps réel les données qui transitent sur les réseaux ». La société promet s'être retirée du marché syrien en novembre 2011. Selon le site WikiLeaks, révélant de nombreux documents internes des sociétés en question, la surveillance des réseaux de communication est « une nouvelle industrie secrète recouvrant vingt-cinq pays. Au cours des dix dernières années, les systèmes de surveillance massive et indiscriminée se sont massivement répandus. On est loin des écoutes téléphoniques et des heures de filature. Internet permet de tout savoir, tout voir, tout contrôler en restant derrière son bureau ». Les États policiers sont nombreux et les logiciels de surveillance sont testés grandeur nature et régulièrement améliorés. La Tunisie de Ben Ali, l'Égypte de Mubarak... mais aussi la Birmanie où le groupe français Alcatel est chargé de surveiller le système local.

Officiellement, en Europe, la vente à l'étranger de systèmes de surveillance des lignes téléphoniques ou d'Internet n'est possible que si cela ne va pas à l'encontre des droits humains et de la liberté d'expression. Comment peut-on parvenir à censurer Internet sans toucher à la liberté de communication ? Les entreprises qui se spécialisent sur ce type de marchés savent exploiter la loi pour ne pas en encourir les foudres de la justice.

Alors que la guerre ne se joue plus seulement sur le terrain mais derrière les ordinateurs pour communiquer,

informer et mobiliser, les logiciels de ce genre ne sont toujours pas considérés à strictement parler comme des armes. Et leurs créateurs se frottent les mains.

Une fois que les « hacktivistes » de Telecomix ont mesuré la situation, il leur restait à avertir le plus grand nombre de Syriens des risques de leurs connexions. Okhin reprend : « Il fallait leur apprendre à contourner la censure, mais sans se faire repérer. Le choix a été rapide, le site Facebook et la plupart des adresses mails ne sont pas sécurisés. Le danger est immense pour les nombreux Syriens qui les utilisent en permanence quand ils organisent des manifestations ou diffusent des images. Il est clair que toute l'activité Facebook des révolutionnaires est sous surveillance du régime. »

Un message a donc été envoyé à tous les utilisateurs du Net syrien, les pro comme les anti-Assad. Avant la révolution, ils étaient peu nombreux, à peine 15 % de la population syrienne. « Au début, l'accueil des Syriens a été suspicieux. Mais très vite, ils ont compris qui on était et ce qu'on voulait. C'est là qu'on s'est relevé les manches et qu'on a commencé à bosser, tous ensemble », se souvient Okhin. Devant lui, un tout petit ordinateur noir, des autocollants de toutes sortes camouflent la marque. Les touches sont usées, les doigts s'agitent très vite sur le clavier. Une fois que les Syriens leur ont témoigné de l'intérêt, les activistes de Telecomix leur ont donné quelques méthodes pour « se cacher » sur le réseau via des logiciels appropriés.

« On joue au chat et à la souris avec le gouvernement syrien. Dès qu'ils essaient de bloquer Internet, il faut qu'on se dépêche de trouver une parade pour que les images des activistes-citoyens puissent toujours circuler », raconte Okhin. En clair, mettre en place dans les ordinateurs des rebelles les logiciels TOR et VPN, deux systèmes permettant d'accéder à Internet de façon anonyme et cachée.

Au-delà des questions techniques, l'opération comprenait toute une partie de conseil et d'accompagnement. « On

donne des idées simples afin d'éviter la surveillance du régime : naviguer en https, vérifier l'identité des certificats de sécurité... En quelques minutes, tout le monde peut y arriver. »

Pendant presque un mois, les « hacktivistes », aidés de quelques Syriens ont travaillé pour concevoir un site clair et précis, contenant toutes les consignes de sécurité, les extensions de plusieurs logiciels et même une messagerie instantanée sécurisée. Une véritable forteresse, invisible, en principe, du régime syrien. Début septembre 2011, la plateforme de discussion était utilisable.

En quelques clics, les internautes syriens se retrouvent projetés sur un forum de chat, entièrement sécurisé. Ils peuvent échanger, d'une ville à l'autre, sans risquer de dévoiler d'informations sur leur identité. Depuis lors, ce réseau sécurisé ne cesse de s'étendre en Syrie. Ils ont même mis en place une plateforme de diffusion des vidéos afin de court-circuiter les censeurs sur le site de diffusion YouTube.

Mais sur le terrain, de nombreux Syriens n'ont pas eu accès à cette formation. Tous les activistes de Baba Amr communiquaient par Skype et ne connaissaient pas la plupart de ces principes de protection sur Internet. Ils ne savaient que le minimum, c'est-à-dire, ne pas se faire repérer par sa connexion Internet. De nombreuses mesures de vigilance étaient également prises pour la sécurité de tous. « Ce n'est pas mon métier, je ne sais pas comment fonctionne le réseau Internet. Moi, tout ce que je sais faire, c'est montrer au monde les violences que l'on subit jour après jour », m'a expliqué Saleh S. à Baba Amr.

Au départ, le vocabulaire complètement abscons de ces spécialistes du Web m'a dérouté. La plupart des mots m'étaient étrangers et même la traduction qu'ils m'en faisaient restait floue. Mais très vite, on se laisse gagner par leur engouement et l'importance de ces questions sur la révolution syrienne.

Si le régime syrien remporte la guerre sur le terrain, ce sont les rebelles qui dominent la bataille virtuelle. Depuis le début de l'insurrection, ils travaillent à se protéger et à déjouer les barrières imposées par le gouvernement. Ils doivent se cacher derrière plusieurs pare-feu et maîtriser les codes de la sécurisation des données en ligne pour échapper à la surveillance. Petit à petit, le nombre d'internautes grandit, tous se mobilisent pour diffuser les images de leurs frères, cousins ou amis tués par le régime. « Pour qu'ils ne soient pas oubliés, pour qu'ils meurent en martyrs de la révolution », répètent-ils tous, comme pour se redonner espoir.

Ils sont désormais soutenus officiellement, par les Américains et les Français notamment, qui leur apportent du matériel de communication. Des téléphones satellites, talkies-walkies et modems Internet devenus aujourd'hui vitaux pour diffuser les réalités du terrain.

*

L'un était vendeur de parfums, l'autre étudiant. Ils ont choisi de lutter, à leur façon, avec leur arme, l'information.

Alors que l'accès aux journalistes étrangers est toujours aussi compliqué, leur rôle est crucial dans la diffusion de l'information. Sans eux, la Syrie tombe aux oubliettes. Malgré les bombardements, ces journalistes citoyens sont les yeux et la bouche des Syriens. Grâce à eux, on entend encore leurs voix qui crient.

Jeudi 23 février, 20 heures

Ali Othman entre dans le salon. À sa mine défaite, nous comprenons qu'il y a un problème. Ali Othman est l'un des activistes syriens qui vient souvent nous rendre visite. Il sait que nous attendons des nouvelles, que nous avons passé la journée à questionner chaque individu qui osait pénétrer dans notre pièce. Nous sommes à la limite du harcèlement pour récupérer la moindre bribe d'information. Mais jusqu'à là, rien ne filtre.

Chaque fois qu'un homme entre dans la pièce, nous l'écoutons attentivement. J'aimerais tellement comprendre ce qui se passe à l'extérieur de ces murs. Je n'arrive pas à visualiser les lieux des combats, l'armée syrienne, les rebelles organisant les prochaines missions pour approvisionner le quartier en nourriture. J'essaie de mettre des images sur les récits des rebelles. L'attaque d'un char, chaque morceau de trottoir gagné sur l'ennemi, la moindre prise de guerre, les limites d'un quartier repoussé. Et l'interminable liste de morts, tel cousin, tel voisin, telle famille, tel groupuscule d'un autre quartier anéanti par l'ennemi.

En décembre, pendant mon reportage dans le nord du pays, j'avais passé beaucoup de temps à écouter les membres de l'armée libre organiser les futures opérations

de sabotage contre l'armée loyale au régime. Pas de ça ici. L'heure est à la défense, à la protection du quartier contre les incursions ennemies.

L'armée du régime tente presque chaque jour de pénétrer la défense des combattants de l'ASL. Les bombardements se font plus pressants, plus précis aussi. Les chars se rapprochent. En face, les rebelles sont quasiment démunis. Ils se cachent dans des maisons pour contrôler les avancées ennemies et tirent, avec leurs vieilles pétoires, sur tout ce qui s'approche. La guerre est là, jour après jour.

J'aimerais prendre des notes, mais le risque est trop grand. Des traces écrites pourraient mettre en danger nos protecteurs. Si jamais dans notre fuite, nous devons être arrêtés par les autorités de Damas, il ne faudrait pas qu'elles puissent trouver sur nous la moindre information concernant nos anges gardiens. L'idée même de les mettre en danger alors qu'ils nous protègent nous obsède. Tout sera donc livré à la bonne volonté de ma mémoire. Il me faut garder le maximum de détails en tête, malgré la fatigue, la peur, la douleur.

*

Quand Ali Othman fait son entrée, le silence se fait instantanément. Il s'est passé quelque chose. Quelque chose qui va tout compliquer. Le tunnel par lequel nous pensions partir, comme nous étions venus, a été repéré par l'armée et bombardé. Le chemin est devenu impraticable. Seule la sortie serait touchée mais cela est suffisant pour nous empêcher de passer, bloquer toute issue possible. C'est le seul passage pour l'approvisionnement des médicaments, de l'eau et de la nourriture. Le seul endroit par lequel les familles peuvent fuir, les blessés être évacués.

Pas besoin d'en savoir plus pour comprendre que la situation devient critique. Nous qui voulions croire que nous n'étions pas bloqués ici, sous les bombes, que nous étions juste de passage, nous nous retrouvons dans la même situation que les populations : piégés, à la merci des attaques de l'armée et des fracas d'obus.

*

La pièce est sombre. Les Syriens sont partis. Nous avons cessé de parler. Chacun fait mine de dormir avec cette nouvelle donnée qui tourne en boucle : nous sommes bloqués dans cette minuscule pièce et la sortie semble plus incertaine que jamais.

Seule une petite lampe à pétrole près de la porte d'entrée éclaire un coin de notre chambre. Installée sur une pile de papiers, parfois sa flamme vacille. J'arrête alors de respirer, de peur que mon souffle ne l'éteigne. En principe, je n'ai pas peur du noir, mais ici, tout devient effrayant. Perdre cette dernière lumière, ce serait comme perdre mon dernier espoir. Terrifiant.

Vendredi 24 février, 13 heures

À chaque fois qu'ils passent le seuil de la porte, l'inquiétude me tenaille. William et Javier partent à nouveau pour le centre de presse, glaner quelques informations, essayer d'avoir quelqu'un en ligne, un officiel français, un ami bien informé. Y voir plus clair alors que tout autour de nous s'obscurcit.

Je ne peux m'empêcher de me demander s'ils vont revenir. S'ils ne vont pas y rester. Écrasés sous un bloc de béton. Anéantis. Et moi dans mon lit de fortune, clouée là, j'apprendrais la nouvelle. Comment survivre sans eux ? Cette angoisse lancinante, je la garde pour moi, en boule, au fond de mon ventre et je leur souris. Eux aussi masquent leur appréhension et me rendent mon sourire, sortent de la pièce sans me dire au revoir, comme s'ils allaient chercher des clopes au coin dans la rue, avec la certitude de nous retrouver dans quelques minutes. Mais de certitudes, nous n'en avons plus.

*

Seuls Djalil et son ami Salam nous maintiennent en lien avec une vie presque normale. Djalil ne savait pas parler

anglais à notre arrivée, à peine balbutiait-il quelques mots. À notre contact et avec une incroyable facilité, il progresse chaque jour un peu plus. Bien plus vite que nous en arabe en tout cas. Les échanges, au début relativement basiques, manger, fumer, se soigner, deviennent plus profonds. Nos sujets de discussion, assez restreints dans les premières heures, s'élargissent peu à peu.

Pour me faciliter la vie, Djalil a installé un petit tabouret à côté de mon canapé et y dépose régulièrement des cigarettes. Au passage, il en prend une, qu'il fume avec délice, lentement.

Nos journées s'égrènent au rythme des volutes de fumée. Allumer une clope avec le mégot de la précédente. Inlassablement, patiemment, l'une après l'autre. L'approvisionnement ne faiblit pas. C'est même la seule chose qui ne manque pas.

Avant la révolution, les Syriens fumaient beaucoup moins. Maintenant, c'est devenu une occupation à plein-temps. Ils sont nombreux à en avoir besoin pour se calmer, réfléchir, mais surtout pour supporter la faim. La journée commence et finit une cigarette à la main. Cela fait maintenant partie de la vie, cette vie d'après. Plus les bombes tombent et plus les cendriers se remplissent. Comme si c'était la dernière chose à laquelle on pouvait se raccrocher. La dernière des certitudes, le seul minuscule plaisir arraché à la dureté du quotidien

Pendant mon premier voyage en Syrie, les soldats de l'armée libre avec qui je passais mes journées se disputaient pour m'offrir chacun leur tour une cigarette. À peine mon mégot écrasé, une nouvelle clope m'était tendue, et cela aurait été vécu comme un outrage si j'avais osé la refuser. Où que nous posions les pieds, des mégots jonchaient le sol. Dès que nous entrions dans une maison, en même temps que les chaleureuses phrases de bienvenue, un cendrier était apporté aux invités. Récipient aussitôt rempli de filtres et de cendres. Trop de dangers les entourent pour que les

conséquences de ces fumées sur leurs poumons et les risques sur leur santé ne les inquiètent vraiment.

Quand Djalil n'est pas là, son ami Salam veille sur nous. Salam est encore plus jeune que Djalil. Mais c'est seulement quand ils sont ensemble que je me rends compte de leur jeune âge. Ils n'arrêtent pas de se chamailler, comme les gamins à peine sortis de l'adolescence qu'ils sont, qu'ils devraient être. Des adolescents mal dégrossis qui ne devraient avoir comme préoccupation que le dernier téléphone portable à la mode ou la prochaine sortie avec leurs camarades de classe.

Au lieu de ça, la lueur d'insouciance et d'arrogance propre aux adolescents s'est éteinte. Dans leur regard, pas de joie, peu d'espoir, juste une volonté farouche et résignée. Ils l'ont compris, quoi qu'il se passe, quelles que soient les horreurs quotidiennes, la vie continue, encore et encore, malgré tout. Et ce souffle de vie, ils comptent bien en profiter jusqu'au bout, quelle qu'en soit la durée. Chaque minute de chaque seconde.

Petit bonhomme rond et roux, Salam porte jour après jour le même jogging rouge. Il partage son temps entre l'hôpital, à quelques mètres de là, et nous.

La nuit, il s'allonge dans un coin de notre chambre et s'endort immédiatement. Ses ronflements, d'abord doux et graves, prennent toute leur puissance et couvrent la plupart des bruits nocturnes. Pour un peu, ils masqueraient le bruit des bombardements. Comment un si petit bonhomme peut-il faire autant de bruit ? Recouvrir le fracas des obus, pour quelques minutes, nous en rêvons. Et par le son d'un homme endormi de surcroît. L'innocence et la quiétude du dormeur sous les bombes.

Ce bruit qui m'est habituellement insupportable, dans cette chambre, je le trouve chaud, apaisant. Les ronflements de Salam me bercent. Ils me rappellent qu'il y a des lieux,

loin d'ici, où les gens dorment tranquillement, sans se soucier de savoir s'ils se réveilleront ou non, si le toit en ruine de leur maison dégringolera sur leurs têtes ou non, si les milices du régime débarqueront pour les égorger ou non.

Pendant que Salam dort, Djalil prend le relais. Il s'assoit au centre de la pièce, devant le poêle à pétrole, et reste pendant des heures sans rien dire. Souvent, il regarde des vidéos de manifestations ou de massacres. Les mêmes vidéos que la veille ou les jours précédents. Inlassablement.

La nuit, quand tout le monde dort, on discute, je me confie. Il me raconte sa Syrie, dans un mélange d'anglais et d'arabe. Quand je craque, Djalil me demande simplement ce qui se passe. Comme si la situation, la guerre, les horreurs n'étaient pas des raisons suffisantes.

Depuis des mois, depuis que la révolution a fait place à une véritable guerre civile dans les rues syriennes, les habitants se sont habitués à la mort. Elle est présente chaque heure de chaque jour, en tous lieux. Chaque matin, les bombes tombent. Chaque jour, des mères pleurent leurs enfants. Chaque soir, des familles enterrent leurs morts.

Je lui dévoile mes rêves, mes peurs. Je lui prends la main, je sais que ce geste n'est pas vraiment bien vu dans un pays musulman, mais j'ai besoin de sentir un contact humain, besoin de me sentir vivante. Parfois, on ne se comprend pas du tout, on fait semblant et puis au final, on sourit bêtement. Quand la parole n'est plus possible, Djalil sort son téléphone portable et me montre des photos de sa vie d'avant et puis du quartier aujourd'hui. La maison détruite quelques heures plus tôt, les enfants blessés que les médecins sont en train d'essayer de sauver.

Parfois, la flamme de la lumière vacille. Pourvu qu'on ne tombe pas en panne de carburant ! Je ne tiendrai jamais

dans le noir. Sans un mot, Djalil, assis à côté de moi semble sentir mon angoisse et sort chercher de quoi la rallumer.

Souvent, le silence retombe sur nous. On entend seulement le klaxon des voitures qui arrivent à l'hôpital, en urgence, chargées de blessés. Et les bombardements. Toujours.

Vendredi 24 février 2012,
11 heures

« Quand on veut une chose, tout l'univers conspire à nous permettre de réaliser notre rêve. » Je me souviens avoir déjà entendu cette phrase, ou plutôt l'avoir lu dans un roman. Mais lequel ?

Pendant quelques minutes, j'observe avec insistance l'homme qui vient de la prononcer, comme si je pouvais lire en lui la réponse. Il l'a dit dans un anglais approximatif, mais sans hésiter, sans chercher ses mots, comme s'il lisait une feuille invisible devant lui. Il est assis en tailleur devant le poêle à pétrole, au centre de la pièce. Il a le regard calme, une barbe fournie, en bataille, le sourire large.

Abou Ahmed est arrivé sans prévenir, sans qu'on s'y attende. C'est un cousin de Waal, un de nos amis syriens. Un grand keffieh rouge attaché sur sa tête cache ses cheveux bruns et frisés. Tout en lui a l'air décalé. Il porte un long imperméable militaire beige, informe et usé. Dessous, il cache une vieille pétoire. Le fusil d'un aïeul, retrouvé dans le grenier par son père. « Elle ne me quitte jamais, même pas pour dormir. C'est devenu ma plus proche amie, depuis que Bachar fait tonner ses canons sur sa population. » Il enlève

son manteau pour nous la montrer. Assis à même le sol, il caresse du bout des doigts la crosse en bois.

Abou Ahmed n'est pas soldat. C'est en simple étudiant qu'il a intégré les rangs de la rébellion. À 28 ans, il vient de terminer ses études de littérature et se préparait à enseigner. C'est pendant ses études qu'il a découvert Paulo Coelho, la lecture de ces romans a bouleversé sa perception du monde. C'est donc dans la prose de l'écrivain brésilien qu'il trouve toutes ces grandes maximes qu'il nous sert avec emphase. Je n'aurais jamais cru entendre déclamer du Coelho en Syrie.

« Ma vie n'a jamais été la guerre et les armes. Je préfère toujours la poésie, mais mes vers ne feront pas tomber Al-Assad et n'empêcheront pas les chars de nous viser. Il a fallu agir, c'est ce que nous faisons tous chaque jour quand nous tentons de repousser l'ennemi. »

Le simple fait d'être ici est un acte de rébellion et le jeune homme le sait bien. Car Abou Ahmed ne se contente pas de combattre, maigre fusil contre des chars d'assaut, il redonne espoir aux habitants de Baba Amr, comme à nous aujourd'hui.

Chaque jour, il apporte des chocolats et des bonbons aux enfants réfugiés dans les caves du quartier. Il sort de sa poche quelques chewing-gums et les distribue un à un. En plus de la nourriture et des sucreries, il apporte avec lui ce supplément d'âme qui fonde l'humanité : le jeu et le rire. Ces attributs qui nous distinguent des animaux. Quand il leur amène à manger, il s'amuse avec les enfants, les chatouille, joue à cache-cache, leur redonne, pour quelques minutes, leurs rires insouciantes. Les visages s'éclairent, des sourires s'esquissent, la mission d'Abou Ahmed est accomplie.

On reconnaît de loin sa silhouette, sa longue veste. Il s'assoit au milieu de nous et parle doucement, longuement.

Chacune de ses visites finit par le même rituel où les demandes fusent. Rien d'extravagant, juste de quoi manger et tenir physiquement un jour de plus. Cigarettes, thé, sucre, pain frais... Abou Ahmed ne prend aucune note, il semble inscrire la liste dans un coin de son cerveau.

Quand il revient quelques heures plus tard, les poches de son grand imper sont pleines. Il en sort la commande de chacun, même la marque des cigarettes correspond aux exigences. Une prouesse incroyable quand on sait que l'on ne trouve plus rien à Homs, que les magasins sont vides et que tout manque. Alors, où dénêche-t-il tous ces trésors ? Abou Ahmed met un doigt devant sa bouche et mime le silence. Il a les mains fines, les ongles lisses et propres. Des mains toujours pleines de surprises. Personne ne saura quels stratagèmes il déploie. C'est notre Papa Noël.

À chaque fois, le même jeu de mots : « Vous voulez des cigarettes Winston ? Comme Winston Mandela ? » Et il part d'un grand rire, bruyant et communicatif. Il tape sa main sur son genou. Sa tête part en arrière, son keffieh ne bouge pas, insensible aux tremblements de son corps. La blague n'est pas vraiment drôle, pourtant on l'attend chaque jour avec impatience comme une bouffée d'air frais. S'il ne l'avait pas faite, je crois que je lui aurais demandé.

De même, il demande régulièrement à Paul ce que signifie *Liver* en anglais. Face à nos yeux écarquillés, il nous explique : « Il s'appelle Paul et habite Liverpool, alors que veut dire *Liver* ? » Ici, chaque nom a une signification. Abou Ahmed, c'est le père d'Ahmed. Et Abou Ahmed aime comprendre. Chaque discussion est pour lui l'occasion de nous interroger sur notre vie et de nous raconter la sienne.

Après avoir vidé ses poches, il s'assied et nous raconte son village. Tout près de Homs, une ferme, quelques animaux, un lopin de terre à cultiver... Abou Ahmed a tout quitté pour venir combattre les forces du régime. Dans son village d'origine, une femme l'attend, une petite fille aussi. Il reviendra un jour, mais pas avant que le président Bachar al-Assad soit tombé et avec lui tous les caciques du régime.

« Dès le début de la révolution, on a pris les armes, on a monté des groupes de résistants. Aujourd'hui, on est de moins en moins nombreux, mais on tiendra, on se battra jusqu'au dernier. On n'a plus d'autre choix. C'est vivre en essayant d'être libre ou mourir. » Et le jeune homme de citer le siècle des Lumières en France et quelques grands penseurs de la démocratie.

Certains jours, il s'éternise. Comme s'il n'avait plus la force de repartir. Plusieurs heures à l'écouter réciter des poèmes d'auteurs arabes ou étrangers. Et même des extraits de romans. « Il n'y a qu'une façon d'apprendre, c'est par l'action. »

Quand les tirs se rapprochent, l'homme repart combattre, sa kalach à l'épaule. J'admire sa capacité à passer du monde de la guerre à celui des jeux. On dirait qu'il puise sa force dans ses grandes envolées lyriques et les chocolats qu'il distribue. Il reviendra demain et les jours suivants, toujours les poches pleines de paquets de cigarettes et de bonbons.

Vendredi 27 février, 17 heures

Trois jours déjà que nous sommes reclus dans cette maison de Baba Amr. Le temps s'étire au rythme des bombes qui n'arrêtent pas de tomber. Les minutes s'allongent, inexorablement. J'essaie de ne pas demander l'heure qu'il est. Plus je demande, moins le temps passe.

Petit à petit, nous avons appris à lire l'heure dans les bombes qui tombent, à reconnaître les premières, effrénées, à 6 h 30, à écouter avec délice le silence et les oiseaux qui chantent derrière la fenêtre pendant la pause déjeuner des militaires syriens et à constater la cadence moins soutenue le soir jusqu'à ce que le calme se fasse durant quelques heures, la nuit.

William est parti il y a quelques heures au centre de presse afin, encore une fois, de tenter d'organiser notre sortie, de contacter les autorités françaises, de donner des nouvelles à nos amis. Les tirs semblent s'être calmés. Est-ce juste une impression ? J'entends encore le bourdonnement des impacts dans ma tête. Je compte les secondes avant la prochaine détonation. 30, 31, 32... Toujours rien. Plusieurs minutes passent. Aucun bruit. Le calme se maintient. Je

tends l'oreille, je me hasarde à respirer un peu plus librement.

Et le drone qui tourne au-dessus de nos têtes ? Ce redoutable agent mécanique de renseignements qui aide l'armée syrienne à cibler et tuer les opposants. Ce tout petit avion aux longues ailes blanches. On dirait un jouet pour enfant, avion télécommandé qui fait des loopings. Mais de jouet, il n'en a que l'apparence.

Depuis plusieurs mois, les Syriens ont pris l'habitude de ce son, ce bourdonnement permanent, moustique géant ou tondeuse à gazon. Grâce à ces appareils volants et sans pilote, le régime peut surveiller les moindres faits et gestes de la population. En permanence. Selon certains analystes, ces drones seraient de fabrication iranienne. Quelques images d'amateurs ont ainsi capturé, notamment, le passage au nord de Damas d'un drone de modèle « Pahpad », d'origine iranienne.

À force d'entendre ce vrombissement sourd, j'ai l'impression de le voir. Comme une ombre malfaisante au-dessus de nos têtes, il nous surveille jour et nuit. Cette mouche fait planer le doute permanent de l'attaque, du danger, de la mort. Il a pour tâche principale l'observation mais il peut aussi porter un missile, viser et cibler des opposants, les secours qui portent assistance à des blessés, un hôpital ou des familles.

Mais à ce moment précis, j'ai beau tendre l'oreille, je ne l'entends plus. Lui aussi semble s'être éloigné. William ne devrait pas tarder, profitant de l'accalmie pour revenir.

*

Il débarque justement dans la chambre. Quelque chose a changé. Il ne prend pas le temps de s'asseoir et nous raconte.

Devant l'hôpital, à son retour du centre de presse, il a croisé un convoi de véhicules du Croissant-Rouge syrien.

William a immédiatement pensé au cortège que l'ambassade de France à Damas avait promis qu'elle nous enverrait lors d'un de ses échanges. Après plusieurs mois de fermeture obligée des représentations diplomatiques étrangères, nous avons appris que l'ambassadeur de France, Éric Chevallier, est revenu de Paris hier pour nous aider. Sauf que ce n'est pas la Croix-Rouge internationale, mais le Croissant-Rouge syrien, une de ses antennes locales, qui est là. Moins fiable, plus proche du régime. Une lueur d'espoir renaît malgré tout.

Le chef de la mission, un homme rondouillard, les cheveux gominés et plaqués en arrière, a suivi William jusqu'à la pièce où nous sommes cachés.

Derrière lui, une dizaine hommes s'invitent dans la discussion. Des membres du Croissant-Rouge syrien, reconnaissables à leur blouson rouge, mais aussi des combattants de l'armée libre et des badauds. Ils nous regardent tous avec curiosité, comme des animaux exotiques en cage. Les uns après les autres, ils viennent nous serrer la main, quelques mots de réconfort, une prière sur le front et ils retournent écouter le chef. Je ne vois plus que leurs dos. Au centre du cercle, le patron du Croissant-Rouge. Ses paroles sont claires. « Si vous montez en voiture avec nous, vous devez discuter avec les autorités à Damas. Vous devez expliquer les raisons de votre entrée illégale sur le territoire syrien. »

William ressort rapidement et utilise la radio d'un de leurs véhicules pour discuter avec Mariam, la responsable du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), empêchée de se rendre dans le quartier par les forces de sécurité. Selon elle, deux véhicules du CICR nous attendraient à quelques centaines de mètres, devant l'hôpital de Homs, hôpital contrôlé par le régime, de l'autre côté du check point de l'armée, prêts à nous transporter en sécurité jusqu'à Damas et l'ambassade de France. Que faire ? Pourquoi ces ambulances du CICR ne sont-elles pas autorisées à pénétrer

dans Baba Amr si les intentions du gouvernement sont bonnes ? Qui croire ?

Ici, les rumeurs vont bon train sur le Croissant-Rouge syrien. Impossible de savoir si elles sont fondées. Toutes décrivent des scènes atroces, des civils torturés. Toutes font le lien entre l'association et le gouvernement. Quand j'étais en reportage dans le nord du pays, en décembre dernier, plusieurs combattants de l'armée libre m'avaient expliqué qu'en cas de blessure, aller se faire soigner dans un centre du Croissant-Rouge syrien équivalait à se jeter dans la gueule du loup, un suicide. La plupart de ceux qui l'ont fait seraient morts. Est-ce qu'il faut vraiment y aller ? Je regarde William, Paul et Javier. Eux aussi pèsent le pour et le contre.

Mais impossible de réfléchir dans ces conditions, trop de monde, trop de bruit. William prend les choses en main et demande poliment mais fermement aux Syriens de sortir de la pièce. Nous avons besoin de discuter entre nous. Qu'est-ce qui nous prouve que les véhicules du CICR sont bien là ? Qu'est-ce qui nous assure que l'on pourra bien monter dedans ? Qu'est-ce qui nous certifie que l'on ne risque pas de tomber dans un piège sitôt sortis de la maison ?

Nous sommes partagés. Paul et moi avons besoin d'être opérés rapidement, mais à quel prix ? Javier et William ne sont pas blessés. Ils pourraient être torturés par les services secrets syriens pour obtenir des informations sur l'armée libre. Le risque est trop grand.

L'enjeu est énorme : leur vie, la nôtre. Rester et risquer notre vie sous les bombardements incessants. Nous vider de notre sang. Risquer chaque jour un peu plus l'infection, la septicémie. Ou partir et risquer la torture, les griffes des hommes fidèles à Bachar, les milices pro-régime, les *chabihas*.

Je suis désespérée, attachée à mon canapé. Je les sais tous préoccupés par mon état de santé et j'ai peur que cette donnée ne brouille notre objectivité, nous fasse prendre la mauvaise décision. Pourquoi aucun représentant de l'ambassade de France à Damas ou un membre du CICR

n'est-il présent dans le convoi, comme prévu ? Pour autant, comment refuser cette opportunité de sortir ? C'est notre première véritable occasion. Avons-nous vraiment les moyens de la laisser filer ? Et puis, ce serait un terrible affront aux diplomates qui négocient depuis plusieurs jours pour nous offrir cette possibilité. Personne ne sait vraiment quoi dire, quoi faire, quel est le bon choix. Y en a-t-il un d'ailleurs ?

La tension monte, pas entre nous, mais à l'intérieur de chacun de nous. J'ai un mauvais pressentiment, pas envie de monter dans ces ambulances. Mais on ne se base pas sur une intuition pour prendre une telle décision.

Nous décidons alors d'être fermes et de ne pas sortir sans garanties. On ne peut pas exiger la présence d'un diplomate français, mais au moins celle d'un représentant du CICR. Si Damas veut vraiment nous laisser une chance de partir, ils doivent laisser entrer un véhicule de l'ONG suisse.

*

Les membres du Croissant-Rouge syrien reviennent. Toujours accompagnés de quelques curieux. Djalil et Salam sont avec eux. Ils viennent s'asseoir à côté de moi. William annonce notre décision de monter dans les ambulances, mais avec un membre du CICR. Le petit homme rondouillard le regarde longuement puis ajoute : « Prenez garde, si vous montez avec nous, le convoi pourrait être attaqué par l'armée libre. »

Phrase énigmatique qui nous semble de mauvais présage. Cela ressemble à un piège, le doute sur ses bonnes intentions monte d'un cran.

Au milieu du vacarme et des discussions, mes pensées m'emmènent à Gilles Jacquier. Le 11 janvier, l'annonce de la mort de ce journaliste français avait été accueillie avec un grand effroi. Les circonstances de sa disparition paraissent encore troubles. Une seule chose paraît sûre, il était parti de

Damas à Homs avec un groupe de journalistes européens, encadrés par l'armée syrienne. Quand les bombardements ont commencé, les soldats du régime ne les ont pas protégés. Pire, ils les ont emmenés dans la maison visée par les tirs. Certains thèses évoquent une bavure de l'ALS. Plusieurs journalistes présents sur place contestent cette possibilité. Le résultat est là, il est mort en tentant de sortir de ce piège, sous les yeux de ses amis, de sa femme.

J'étais en rendez-vous avec un rédacteur en chef pour parler de mon projet de reportages en Syrie quand la nouvelle est tombée. Il s'est retourné vers moi : « Tu pars quand même ? » Que dire ? Il fallait bien que je reparte. Je ne me suis même pas posé la question, c'est mon métier, ce que je sais faire.

Cette année, beaucoup de confrères et quelques amis sont morts en reportage. Pourquoi repart-on ? Quelles en sont les raisons, les ressorts ? Rien de prétentieux du genre « je ne ferai pas les mêmes erreurs ». Plutôt, paradoxalement, une féroce envie de vivre, vivre malgré tout. Continuer pour ne pas tout lâcher. Continuer parce que sinon, on fait quoi ?

Lucas Dolega en janvier 2010, Gilles Jacquier, Rémi et Marie aujourd'hui... Ce n'étaient pas des têtes brûlées. Ils respectaient les règles, prenaient leurs précautions. Alors, comment on évite le risque ? Comment être sûr que tout va marcher ? Impossible, on gère seulement les risques. On tente de préserver sa famille. On s'arrange avec la vérité : lors de mes premiers reportages en Irak, je disais plutôt que j'allais dans le sud de la Turquie. On met en place des petits rituels. Quand je pars en reportage, où que je sois, je me débrouille toujours pour envoyer un SMS, même extrêmement succinct, chaque jour à ma mère.

Depuis l'explosion, c'est la première fois que je déroge à la règle.

L'histoire de Gilles Jacquier me trotte dans la tête. Le scénario pourrait étrangement correspondre au nôtre. Notre

convoi, bien cigl  Croissant-Rouge syrien peut, à n'importe quel moment, subir une attaque de l'armée libre, en représailles d'une quelconque attaque du régime. On pourrait aussi être victime d'un attentat mis en scène par les forces du régime et dont les rebelles seraient accusés. Mon cerveau fonctionne à toute vitesse. J'échafaude des plans dans tous les sens, des scénarios tous plus fous les uns que les autres. Tous plus funestes aussi.

*

Nouvelle réunion de discussion. Chacun répète la dernière phrase du rondouillard comme une sentence. Une sentence de mort. William multiplie les allers-retours entre nous et dehors, pour utiliser la radio d'une des ambulances et discuter avec la responsable du CICR, lui exposer nos craintes, tenter de négocier sa présence, indispensable pour nous. Partir sans garantie d'une autorité de protection serait complètement inconsidéré. La jeune femme à l'autre bout du combiné comprend nos réticences et nous dit être en négociation au plus haut niveau pour avoir l'autorisation d'entrer dans Baba Amr.

Le chef du Croissant-Rouge s'impatiente. Il semble nerveux. Il regarde sa montre plusieurs fois, tourne autour du véhicule dans lequel se trouve William. Tout à coup, sans que l'on s'y attende, il ordonne à toute son équipe de regagner leurs véhicules et de lever le camp. La nuit est tombée sur le quartier. Tout le monde s'agite, les moteurs tournent, les phares des véhicules sont allumés... Quand William raccroche, le chef du Croissant-Rouge syrien lui promet de revenir au plus vite, avec sa collègue du CICR. « Il faut qu'on amène ses blessés à l'hôpital de Homs, ensuite nous revenons, *inch Allah* ! » Il remonte dans la voiture de tête et le convoi démarre, disparaissant bientôt au bout de la rue.

*

Une fois de plus, nous nous retrouvons dans le noir de Baba Amr avec le secret espoir que, comme promis, les ambulances reviennent nous chercher.

En fait, plutôt que les secours, ce sont les bombes qui reviennent. Avec insistance et précision. Ils savent exactement notre position, comme si les équipes du Croissant-Rouge leur avaient donné des indications. À chaque déflagration, je tréssaille.

Ce premier espoir déçu, la discussion reprend dans la chambre, tiraillée de doutes. Aurait-on dû monter dans ces ambulances ? Faire confiance à cet homme qui nous donnait toutes les raisons de reculer ? Aura-t-on une autre chance ? Je me demande ce qu'il adviendra de ma jambe. Pourrai-je remarcher un jour ? Aurons-nous le temps de partir avant que l'armée n'attaque le quartier, l'assaut final que l'on dit imminent ?

En attendant un éventuel retour des ambulances, nous faisons le tri dans nos sacs. Il faut nettoyer nos téléphones, nos carnets, et même nos comptes Skype de tout contact éventuel que nous pourrions mettre en danger. J'arrache les pages de mon carnet, j'efface les numéros, les noms, même en France...

Nous faisons le tour de nos contacts syriens, gribouillant la plupart d'entre eux sur les pages que je ne peux pas arracher. Nous les masquons en modifiant les indicatifs téléphoniques et en ajoutant de faux correspondants : taxis Beyrouth, bar Ombro à Istanbul, etc. Que faire du carnet de Marie ? Nous aurions aimé le ramener à sa famille, mais il est trop dangereux, il contient trop d'informations. Si jamais il tombe dans de mauvaises mains, cela pourrait coûter la vie à trop d'hommes et femmes. Tout doit disparaître.

Il fait nuit noire maintenant. Ils ne reviendront plus.

12

Nuit du 24 au 25 février

La pièce est plongée dans l'obscurité. Elle ne m'a jamais paru aussi petite que cette nuit. Il doit être 2 ou 3 heures du matin. Les murs vibrent à nouveau, comme toutes les trois minutes. Une première explosion sourde, lointaine, le tir et une seconde explosion qui fait tout trembler autour de nous. L'impact de l'obus.

Depuis le départ des ambulances et contrairement aux nuits précédentes, les tirs n'ont pas cessé. Le lourd rideau a du mal à couvrir le cliquetis des vitres qui bougent et manquent de céder à chaque explosion. Reclus dans notre silence, la déception se mêle au soulagement d'avoir échappé à quelque chose.

Pendant des heures, nous nous sommes repassés en boucle les discussions de la veille. Plus nous en parlons, plus je suis sûre de notre décision - ou plutôt notre non-décision -, même si nous ne savons pas où elle va nous mener.

Les tirs se font plus précis. C'est notre maison qui est visée, cela ne fait maintenant plus aucun doute. Plusieurs bombes ont déjà touché le muret à l'arrière de la maison et les déflagrations semblent nous encercler. Sensation tenace

d'un scénario qui se répète et où je finis allongée sur une table basse, la jambe fracassée. Piégés, enfermés comme des souris en cage. Attendant l'ultime explosion, celle qui dévastera la pièce.

Nous l'avons compris dès que les ambulances sont reparties. Trop de monde est entré dans notre planque, qui n'a plus de secret que le nom. Les impacts, toujours plus puissants, chaque fois plus près, nous obligent au silence. Comme si nous ne pouvions pas parler et retenir notre souffle à chaque explosion. Et nous savons que les questionnements sur l'identité des visiteurs et leur capacité à nous dénoncer sont totalement stériles.

Au fil des heures, la douce clarté des premières lueurs du jour baigne la pièce d'une atmosphère pleine d'espoir. Nous ne savons pas de quoi ce jour sera fait mais déjà, nous avons survécu à cette nuit. Pour fêter cette grande victoire, nous attaquons le dernier paquet de biscuits qu'il nous reste. Depuis quelques jours, le ravitaillement se fait plus maigre, la nourriture plus rare. Le bombardement du tunnel a coupé le quartier de sa seule respiration avec l'extérieur, de son principal canal d'approvisionnement.

*

Le pire, c'est cette incertitude rampante. Ne pas savoir ce que l'on va devenir, si demain sera le jour de notre évasion, si même nous reverrons la lumière.

À l'aube, Djalil nous annonce que le ballon d'eau qui se trouvait sur le toit de notre maison a été détruit par les bombardements de la nuit. C'est cet énorme récipient en métal qui nous alimentait mais surtout fournissait les maisons alentour ainsi que le dispensaire en face. Il ne nous reste plus qu'une bouteille d'eau à moitié vide et un sachet de dattes. L'attente sera désormais chaque minute, chaque heure, chaque jour un peu plus difficile.

Nous attendons sans trop y croire le cessez-le-feu qui doit arriver vers midi et permettre aux ambulances du CICR de venir nous chercher. Mais après la nuit que nous venons de passer, je crois que nous serions montés dans n'importe quels véhicules, y compris ceux du Croissant-Rouge.

*

Le temps s'égrène au fil de nombreuses visites. Les activistes du centre de presse, les médecins. Chacun essaie de nous rassurer, de nous dire que nous allons bientôt pouvoir sortir, qu'ils trouveront une solution, *inch Allah*, qu'ils nous protégeront les armes à la main et qu'il faudra leur passer sur le corps pour que l'armée du régime arrive jusqu'à nous.

Malgré les risques et les restrictions, Djalil nous apporte ce soir-là un grand plat de pâtes qu'il nous sert cérémonieusement dans de petits bols en plastiques, tous différents les uns des autres.

Devant nos yeux ébahis, Djalil nous raconte que c'est une famille qui vit près d'ici qui a cuisiné ce plat pour nous. Ce geste est d'une immense générosité dans un quartier où l'on manque de tout, où l'on compte le moindre grain de riz.

Sans nous connaître, sans même nous avoir vus, ils nous offrent le plus précieux, ce qui leur manque. À travers ce plat, nous nous sentons appartenir à une population, partager une communauté de destin. Nous sommes journalistes, étrangers, occidentaux, mais je ne me suis jamais sentie aussi proche de ces gens assiégés, qui se battent pour leur survie, leur liberté, et maintenant pour nous.

La situation chaotique dans laquelle est plongé le pays, au lieu de séparer les gens, de les enfermer dans leur peur, les ouvre encore plus aux autres. L'entraide est une priorité, un mode de vie, une évidence. Au milieu des drames, de la

mort et du chaos, je n'ai jamais vu une humanité si forte et si belle. Quand des familles fuient le quartier, elles laissent les portes de leur maison ouvertes pour que les hommes de l'armée libre puissent venir s'y réfugier. Elles laissent le maximum de choses pour qu'ils puissent s'y approvisionner. Comme si les habitants ne faisaient plus qu'un pour lutter contre le régime.

Mais Baba Amr ne lutte pas seul. Tout autour, les quartiers de Homs se mobilisent pour apporter leur aide et fournir aux habitants de quoi survivre.

Les quartiers sunnites, comme Khaldiye (quartier populaire du nord), Kussur (quartier pauvre du nord), Qarabis (quartier aisé du centre-ouest), Juret al-Shayah (quartier pauvre du centre-nord), la Ghouta (quartier aisé du centre-ouest) et Homs al-Adima, le vieux Homs, (quartier divisé entre la partie chrétienne et l'autre musulmane) sont solidaires. Les insurgés peuvent venir s'y reposer et régulièrement des sacs de pain ou de riz sont acheminés d'un coin à un autre, en fonction des besoins.

Un soir, Ali, un des médecins, m'a expliqué le rôle des camps palestiniens installés en périphérie de Homs. « Ils ont l'habitude de lutter, alors ils nous aident. Ils nous font parvenir de la nourriture et quelques armes. »

Les chrétiens, aussi, fourniraient de la nourriture et des médicaments aux insurgés. Plusieurs personnes m'ont raconté que cette minorité, bien vue par les autorités, passait facilement les barrages de contrôles sans que le chargement des véhicules soit contrôlé. Aicha, l'infirmière, m'a répété à chacune de ses visites que musulmans et chrétiens sont liés. Elle me montrait ses mains nouées, ses doigts enlacés pour symboliser l'entraide de tous contre le pouvoir.

Jusqu'aux premières heures de la révolution, plus de 30 000 personnes habitaient à Baba Amr. Maintenant, il ne

reste plus que des ombres. Et encore. Ce sont souvent les plus pauvres, ceux qui n'ont nulle part où aller. Ou les plus rebelles au régime. Le contraste entre le vide de la ville et le vacarme des explosions est saisissant. Ce côté irréel me rappelle les films de cow-boy, quand le héros arrive dans une ville abandonnée, on n'entend que le bruit des sabots de son cheval sur le sol. Un volet claque avec le vent, un chien errant passe en courant. Plus rien n'existe, plus aucun bruit de vie ne résonne. Sentiment d'apocalypse que seule la guerre procure.

Le conflit a détruit les immeubles mais surtout les barrières dressées habituellement entre nous, journalistes occidentaux et eux, combattants syriens. Même celle de la religion. Tous ceux qui passent nous voir posent une main protectrice sur mon front. Le temps d'une prière, une bénédiction. Nous sommes adoptés. Notre passé et celui de la ville disparaissent sous les gravats pour n'exister qu'au présent.

Depuis le début de la révolution, plus de 2 000 personnes auraient été tuées à Homs. Beaucoup nous racontent avoir été arrêtés ou emprisonnés, uniquement parce qu'ils habitaient Baba Amr. Et pourtant dans leurs yeux, on lit la fierté. Fierté d'avoir surmonté le mur de peurs imposé par le régime, fierté de cette rébellion, d'être des *thuwars*, des révolutionnaires.

« Avant, Baba Amr était considéré comme le repère des trafiquants et escrocs. Mais avec la révolution, la ville s'est unifiée. Le régime a commis l'erreur d'attaquer le quartier bourgeois de Isha'ate, tuant plusieurs membres de grandes familles. On est tous ensemble maintenant, main dans la main, jusqu'à ce que le régime tombe. » Djalil en est convaincu, bourgeois et pauvres sont désormais frères de révolution. « On a tous appris à combattre, à déjouer la surveillance des services de sécurité. Chacun à notre échelle, chacun à notre façon, on participe à cette révolution. »

Ali ajoute « nous entrons dans une nouvelle ère. La Syrie va enfin se débarrasser de ces despotes, de la violence et de la corruption. Cela fait si longtemps que l'on a cru que cela faisait partie de nous mais c'est juste le pouvoir qui nous asservissait ».

Après les révolutions en Tunisie, puis en Égypte et en Lybie, la Syrie s'est embrasée à partir de mars 2011. Le monde arabe réclamait la fin des régimes autoritaires depuis longtemps. Dans tous ces pays, la jeunesse aspire à la liberté et à la démocratie. La révolution en Syrie s'inscrit donc dans le même mouvement des révolutions arabes. Seule nuance, la nature du régime diffère complètement. En Tunisie et en Égypte, le chef du pays contrôle tout, notamment l'armée, la bureaucratie ainsi qu'une partie de la bourgeoisie. Mais toutes ces composantes disposent de leur propre autonomie. C'est pour cela que dans ces deux pays, l'armée a pu se dissocier du pouvoir et conduire à la chute du régime.

En Syrie, la relation entre l'armée et le pouvoir est infiniment plus forte et encadrée. L'État s'organise autour d'un tout petit nombre, familles et membres du clan alaouite.

*

Un soir, alors que les bombes pleuvent, Djalil s'endort paisiblement. Au bout de quelques minutes, il ronfle bruyamment. À ses côtés, un homme sourit. « Les bombes nous bercent, elles nous manqueront presque quand tout ça s'arrêtera. » Il éclate de rire. « Vous entendez, c'est comme cela qu'il nous appelle à le croire, à le suivre et à lui faire confiance. C'est cela le bruit de la démocratie ? Nous, on ne connaît pas, on vit sous le joug des Assad depuis si longtemps. »

L'humour est une arme efficace pour garder le moral alors que le conflit s'enlise. Tous les détails de la guerre sont traduits en blagues. Dans tout le pays, la ville de Homs est connue pour l'humour de ses habitants.

« Ils trouvent toujours le moyen de rire de tout. C'est les rois du jeu de mots. » L'homme qui parle est paysan. Ou plutôt était. Depuis plusieurs années, il est venu tenter sa chance à Homs. Tenter d'intégrer une des usines de la ville. Au loin, même la nuit, on distingue les fumées des cheminées grises. C'est la fabrique de voitures de la compagnie iranienne Iran Khodro. Juste à côté, les raffineries, bombardées dès le début de l'insurrection pour ne pas pouvoir être utilisées par les habitants, ne fonctionnent plus.

Comme lui, des milliers d'hommes, tous au chômage, ont pris le chemin de la rébellion dès que les habitants de Deraa ont allumé la mèche. « Depuis toujours, Homs et le quartier de Baba Amr ont été victimes de privations. Bachar construit de grands et beaux immeubles pour sa famille alaouite. Et nous, il fait quoi pour nous ? C'est parce qu'on est sunnite qu'on est traités comme des chiens ? » s'emporte notre visiteur.

Principale revendication des Syriens, cette égalité sociale qui n'existe pas dans le pays. Une infime partie de la population, membre du clan alaouite comme la famille Assad, c'est-à-dire membre d'une branche du chiisme, s'arroge tous les postes administratifs. Et cela dure depuis plusieurs dizaines d'années, en fait depuis l'arrivée du clan Assad au pouvoir en 1970.

« On a beau s'inscrire aux concours, les préparer sérieusement, on n'a aucune chance dès le départ. Parce qu'on ne fait pas partie de la bonne communauté, qu'on n'est pas membre du parti Baas, le parti des Assad. » Autour de lui, tous hochent la tête d'un air entendu. Comme si les dés étaient pipés, comme si tout était joué d'avance pour eux.

Avant que l'on arrive, avant que ne s'abatte sur Baba Amr ce déluge de bombes, les gens manifestaient. Hommes, vieux ou jeunes et même les enfants. Ils sortaient de la mosquée à quelques rues d'ici et lançaient le *takbir, Allahu Akbar*, Dieu est grand, tous ensemble. Cette courte phrase est l'une des plus utilisées par les musulmans. Elle permet d'exprimer une grande joie ou un cri de guerre.

Armés de drapeaux et de banderoles, ils marchaient et criaient des slogans pour une Syrie libre. Peut-être même qu'ils passaient dans cette rue. Sur le côté, les femmes les encourageaient du regard, parfois même donnaient de la voix elles aussi. Ces dernières semaines, les manifestations s'étaient raccourcies. À une heure dite, tous les habitants du quartier se retrouvaient dans la rue, hurlaient leur haine du régime pendant quelques secondes puis rentraient se cacher et éviter les tirs de l'armée devenus systématique.

Où trouvaient-ils la force d'aller marcher dans les rues quand ils savent que la mort les attend, tout près, tapie, dans l'œil du viseur du sniper positionné de façon à couvrir toute la manifestation ? Chaque jour, ils descendaient et hurlaient leur haine du régime, leur tristesse de voir leur pays se déchirer, leurs espoirs pour demain. Comment faisaient-ils pour continuer de se battre quand les blessés tombaient à quelques mètres d'eux ?

Longtemps, les Syriens ont vécu dans la crainte du pouvoir, du policier, du voisin. Ce mur de la peur s'est écroulé à mesure que la liste des personnes tuées s'allongeait.

Aujourd'hui, la situation est trop dangereuse. Alors que la ville s'effondre dans l'indifférence générale, les hommes continuent de manifester, mais dans leur cœur. À l'abri des bombes et du sang.

*

Du toit de notre maison, Djalil me raconte que l'on devine à l'est l'université de Homs et au loin le centre-ville. Des immeubles en construction, peut-être même des magasins, de la vie. J'aimerais monter pour voir cela, voir la lumière du jour qui tombe sur le quartier. Mais de toute façon, le toit est infréquentable, trop dangereux, trop visible des snipers de l'armée. C'est le seul moyen, avec les bombes, de toucher le quartier inaccessible pour eux.

J'imagine ces hommes, dissimulés, à l'abri des regards, attendant qu'une cible entre dans leur angle de tir. Tous ceux qui passent à leur portée sont des proies potentielles, hommes, femmes ou enfants, armés ou pas. Le sniper ne fait plus de différence. Sa présence rend certains carrefours ou rues totalement inaccessibles. On le distingue au loin, impossible de s'approcher. L'armée régulière tient ses positions grâce à ces hommes de l'ombre et progresse, petit à petit, en faisant avancer ses chars. Quartiers après quartiers, elle tente de récupérer les territoires acquis à l'opposition. Elle encercle les rebelles, les assiège et petit à petit les affaiblit, jusqu'à détruire tout sur son passage.

Après la bataille de Homs, les combats se sont intensifiés dans le Nord, autour de la ville d'Alep. Les combats, quotidiens, ont révélé les mêmes techniques. Les troupes du régime s'installent dans les zones dites loyalistes pour attaquer les quartiers de l'opposition. Les combats se font le plus souvent à distance. Des rues entières sont rayées de la carte.

Comme dans le nord du pays ou dans certaines banlieues de Damas, l'armée libre a pris le contrôle de Baba Amr. Elle tente d'insuffler l'espoir, même vague, d'un changement de régime. Un État dans l'État. Une zone libre qui se craquelle un peu plus chaque jour. « On ne demande pas grand-chose, juste d'être libres de parler, de penser et de voter ! »

Alors chaque jour, ils partent défendre ce minuscule bout de territoire, quelques trottoirs et rues défoncés, symbole de leur liberté.

Dimanche 26 février 2012

Le patron du centre de presse, Abou Hakim entre dans la pièce. Un grand sourire aux lèvres. Lui qui a généralement les sourcils froncés, le visage tendu, figé dans ses pensées, a l'air, ce matin, presque détendu. Quelques questions de politesse pour savoir comment nous allons, puis il s'assied en tailleur en face du poêle à pétrole et allume une gauloise. Il reste silencieux quelques minutes, le sourire en coin et les yeux brillants de l'enfant qui prépare quelque chose.

Tout d'un coup, un énième obus s'abat tout près de la maison. Je n'ai même pas eu le temps de reprendre mon souffle que Abou Hakim s'esclaffe : « A voté ! » et part d'un immense éclat de rire. « Bachar al-Assad découvre la démocratie, il fait comme il peut. Et comme ils n'ont pas pu installer de bureau de vote dans le quartier, il nous envoie ces obus. » Et le rire d'Abou Hakim se propage en un grand fou rire collectif. Le premier depuis longtemps.

La capacité des Syriens à rire de tout, même du plus tragique, m'impressionne. Depuis plusieurs mois, ils se lèvent et s'endorment au son des tirs, sous une déferlante d'obus et, malgré cela, ils trouvent encore la force de tout tourner en dérision.

Aujourd'hui, plus de 14 millions de Syriens sont appelés à se prononcer sur le texte qui instaure le « pluralisme politique » en supprimant l'article 8 sur la prééminence du parti Baas, mais qui maintient de larges prérogatives pour le président. À sa création par Michel Aflak et Salah Bitar Aldin dans les années 1940, le baassisme pose les bases idéologiques du nationalisme et du socialisme arabe. Il a été vite récupéré par la famille Assad qui a oublié les principes de gauche pour servir son propre clan.

L'opposition demande depuis les années 1980 la possibilité à d'autres partis d'exister sur la scène politique. Ce référendum a été dénoncé, à la fois par l'opposition et par la communauté internationale, qui l'ont qualifié de mascarade. « C'est tellement cynique. Faire croire au monde que c'est un bon démocrate, qu'il nous a entendus. Alors que les troupes et les chars du régime continuent à tirer sur la population civile. On ne sait même pas pour quoi il faudrait qu'on vote. Le choix est épineux, avec lui ou avec lui. » Il part en arrière dans un grand rire sonore et reprend. « C'est une énorme mascarade. Ils font comme si tout allait bien, comme si on allait voter ses réformes pourries. »

À chaque fois qu'un homme entre, je l'interroge sur ce référendum. Mais personne ne semble vraiment savoir sur quoi on lui demande de se prononcer. Cela ressemble plus à un geste du pouvoir, pour faire semblant de faire des efforts, pour faire plaisir à la communauté internationale. Pour jouer à la démocratie.

En fait, les Syriens sont appelés à se prononcer sur un texte censé atténuer le pouvoir du parti Baas. Au début du mouvement de contestation, la suppression de cette clause était l'une des revendications essentielles des opposants qui réclament maintenant le départ pur et simple de Bachar al-Assad.

Rien par contre sur une remise en cause des pouvoirs du président, rien sur une ouverture à l'opposition, sur la liberté d'expression, revendications essentielles du mouvement.

Presque comme une réponse, l'Europe a décidé de nouvelles sanctions contre la Syrie. Des mesures économiques supposées mettre à mal le régime et le forcer à plier.

Mais sur le terrain, c'est la population, qui, lentement, meurt de faim. Chaque jour, les réserves de nourriture s'amenuisent. Nous nous faisons tout petits, nous ne demandons rien. La pile de petits gâteaux à côté de mon lit a fondu. Des sachets de sablés ou petits cakes beaucoup trop sucrés et chimiques que nous ne voulions pas toucher il y a quelques jours encore. Par faim mais aussi pour s'occuper l'esprit, chasser les angoisses de la nuit, penser à autre chose qu'aux bombes qui continuent de pleuvoir. Plus de pain, plus de pâtes et plus d'eau. Nous ne savons pas pour combien de temps encore nous resterons ici. Jusque-là, l'armée libre parvenait à faire entrer dans Baba Amr de quoi nourrir tout le monde.

Aujourd'hui, l'urgence est ailleurs. Les forces du régime pourraient faire leur entrée d'une minute à l'autre. Les hommes montent la garde, personne ne s'inquiète de son prochain repas. Chaque minute nous rapproche de cette fin qui semble maintenant inéluctable. Tous s'y préparent, à leur manière. Certains prient, d'autres se battent avec l'énergie du désespoir.

En face, dans l'hôpital, la situation est critique. Plus que le manque de nourriture, les médecins voient avec appréhension arriver la fin de leur stock de médicaments. Ils n'ont déjà pas grand-chose, mais ce sera encore plus dur quand ils ne pourront même plus administrer un minimum d'antidouleur pour atténuer la peine d'un enfant dont la main a été arrachée. Comment se dire médecin quand on n'a plus de quoi soigner ? Ce sentiment d'inutilité, d'impuissance, les fait enrager de colère.

Et moi, bloquée sur mon lit à attendre. Moi et ma jambe morte à empêcher mes amis d'avoir une chance de s'enfuir et d'éviter le bain de sang qui s'annonce. J'en suis bien consciente, l'armée de Bachar al-Assad pourrait intervenir à

tout moment. Ses chars sont postés à l'entrée du quartier. Alors qu'attendent-ils ?

Ils ont attendu jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce qu'un maximum de soldats de l'armée libre soit venu en renfort pour aider les habitants de Baba Amr. Et ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils ont écrasé le quartier, qu'ils ont piétiné l'espoir de tous ces combattants.

Dimanche 26 février 2012,
21 heures

La nuit est tombée depuis plusieurs heures. Déjà cinq jours que nous sommes là.

La pièce est silencieuse. Nous sommes exténués, physiquement, moralement. Fatigués des espoirs déçus, fatigués d'attendre.

On fume à ne plus pouvoir s'arrêter. En écrasant ma énième Winston de la journée, j'entends mon père râler, comme il le fait à chaque fois que j'ai le malheur d'allumer une cigarette devant lui. En bon ancien fumeur, il est plus antitabac qu'un cancérologue. S'ensuit invariablement une longue scène que je connais par cœur entre mon père et ma mère qui, elle, s'est remise à fumer tout récemment après des années de pseudo-abstinence.

Ma mère. Depuis que je suis toute petite, elle a toujours su ce que j'allais faire de ma vie, avant moi-même. Comme un pressentiment, elle savait que je serais journaliste, que je voyagerais dans des contrées hostiles.

Quand Christian Chesnot et Georges Malbrunot, puis Florence Aubenas ont été pris en otage en 2004 et 2005 en Irak, ma mère a vécu ces jours de détention dans une

profonde angoisse, inquiète de leur sort comme s'ils étaient des proches, des intimes, sa propre famille. Quand je me suis spécialisée sur le monde arabe, elle m'a laissée faire. Malgré ses peurs. Elle tentait bien parfois de m'intéresser à des contrées plus calmes – la Suisse ou l'Autriche par exemple. « C'est bien aussi le Benelux ou l'Islande », me disait-elle quand je parlais de Gaza ou d'Afghanistan. Face à mon sourire ironique, elle s'inclinait.

Mon père quand à lui, use des armes qu'il maîtrise le mieux : le pragmatisme et le savoir. Avant chacun de mes départs, je dois lui déposer mon itinéraire, comme un pilote déposerait son plan de vol à la tour de contrôle ou des manifestants leur trajet en préfecture. Mon père s'enferme alors dans son bureau et se penche sur Google Map, imprime une carte et suit mes déplacements jour après jour. Il mène aussi une enquête assez poussée sur chaque lieu où je dois me rendre, jusqu'à les connaître presque mieux que moi. Nombre de chrétiens en Syrie, zones conflictuelles au Soudan, nombre d'attentats en Irak ou noms des otages en Somalie... Au fil de mes reportages, il est devenu un véritable expert et ne se gêne pas pour me coller en public sur telle ou telle région du globe et ses particularités géopolitiques.

Mon frère, lui, est mon exact contraire. Aussi carré que je suis bordélique, aussi pointilleux sur les horaires que je suis immanquablement en retard. Tellement différents que nous en sommes devenus inséparables. Confident inébranlable et sûr, mon frère est présent à chacun de mes départs et à chacun de mes retours. Sa confiance me touche, m'aide à avancer. Je pense à lui, à eux, leurs peurs, leurs espoirs. À la famille de Rémi aussi.

*

Ali Othman et deux autres hommes pénètrent dans la pièce, brisant notre torpeur. Ils sont agités, pressés. En quelques phrases, ils nous font le point sur la situation.

Un départ s'organise ce soir. Tous les blessés du quartier vont être évacués par le tunnel à nouveau accessible. Et nous ferons partie du convoi. L'armée libre craint une nouvelle attaque d'envergure. Le quartier pourrait tomber dans les jours qui viennent. L'évacuation ne peut plus attendre.

Il faut se préparer, vite. Vent de panique. Tout le monde se lève, s'affaire autour des sacs. Je ne sens plus la douleur et me contorsionne pour enfiler mes pulls. La nuit est glaciale dehors et nous ne savons pas combien de temps durera le voyage. Djalil part me chercher une robe et un voile pour me dissimuler quand nous sortirons du tunnel. Il faut aussi des chaussures pour Paul qui a laissé les siennes au centre de presse, le matin de l'explosion.

On se prépare, on essaie de penser à tout. William glisse dans mon sac une barre chocolatée qu'il nous gardait en cas de coup dur. Javier rassemble ses carnets de notes, ses feuilles, ses crayons et prend mon manteau. William range dans deux sacs ses affaires, les miennes et celles de Rémi. On dirait des gosses qui partent en colonies de vacances. L'appréhension, l'inconnu, l'excitation du moment attendu, le stress... Tout se mélange.

Une fois les sacs faits, William part à la recherche d'une planche qui peut me servir de brancard. Depuis plusieurs jours, il essaie de démonter la porte d'une armoire du couloir au cas où. À chaque fois que les médecins repartent au dispensaire, il profite d'un moment de calme pour aller s'occuper de la porte. Quelques tours de vis, avec les doigts, quand il le peut. William pense à tout, même au fait qu'ils pourraient ne pas trouver de civière au moment de partir. Alors il s'organise. Mais quelques vis résistent encore. William s'acharne. Djalil revient avec une robe. Une grande

tunique marron, en tissu fin, avec des perles roses cousues sur toute la longueur.

Les médecins passent vérifier mon état. À leur mine et à leur conciliabule, je vois qu'ils sont inquiets. Ils parlent d'embolie pulmonaire, d'hémorragie, de crise cardiaque... Si je comprends bien ce qu'ils me disent, je risque de ne pas survivre à ce déplacement.

J'essaie de ne pas entendre, de paraître forte, détachée, sûre de moi et de la solidité de mon corps. En fait, je meurs de trouille. Rester ici ou risquer le tout pour le tout ? Je ne suis pas joueuse, mais je n'en peux plus d'être ici.

Je serre la main de Djalil pour me rassurer. Il est triste de nous voir si proche du départ. Nous masquons l'émotion par de larges sourires. Il vérifie une dernière fois les prescriptions, me fait une piqûre contre la douleur. Le médecin surveille du coin de l'œil et me prend la tension. Tout à l'air d'aller, presque en pleine forme.

Vers 22 heures, un groupe de soldats de l'armée libre arrive avec une civière. Sans ménagement, ils me soulèvent du lit et me posent dessus. Comme je suis toujours en pulls et en culotte, William m'enroule dans une couverture et m'attache avec du scotch d'écolier. C'est la seule chose qu'il a pu trouver pour me maintenir à ma civière et m'assurer un minimum de stabilité. Il fait des tours et des tours autour de moi et garde un peu de scotch pour plus tard, pour le tunnel.

J'ai l'impression de ne faire plus qu'un avec la civière, je ne peux pas soulever mes jambes, ni mon corps, solidement attachés. Seuls mes bras, laissés libres, me permettent quelques mouvements. J'ai remis mes pulls pour ne pas avoir froid dehors. Je tire sur les manches encore pleines de poussière depuis l'explosion. Quelques petits débris sont collés. J'essaie de les enlever, en vain. J'attrape un paquet de cigarettes au passage. C'est la seule chose que je peux faire, fumer.

Paul et Javier sont déjà sortis. Il ne reste plus que William et moi. Nous attendons les Syriens qui vont me porter. Dernier coup d'œil à cette chambre, aimée et détestée. Sentiments à nouveau paradoxaux de la délivrance, du départ, enfin, et angoisse de se retrouver dehors, sans abris, sans refuge, à la portée des tirs ennemis. Je m'imprègne de cette pièce, regarde une dernière fois chaque détail, chaque craquelure, le cendrier rond en verre dans lequel nous avons essayé d'écraser nos angoisses. Nous allons enfin sortir de cette satanée maison. Seul Djalil n'est pas là. Il a disparu, volatilisé, juste après nous avoir dit au revoir.

Les deux Syriens arrivent. William met sur son dos son énorme sac, prend son autre sac en bandoulière d'un côté et le mien de l'autre. Nous sommes prêts. En sortant, je jette un œil dans les autres pièces, la salle où dorment les médecins, le couloir blanc où du linge sèche sur des fils. Quelques mètres encore et nous sommes dehors. Le froid de la nuit tombée me saisit le visage. Je respire à nouveau cet air frais comme si c'était la première fois. Le ciel sombre d'une nuit sans lune laisse apparaître une magnifique voie lactée.

Dehors, plusieurs voitures sont garées, leurs moteurs tournent. Des civils, blessés ou non sont installés à l'intérieur. Les médecins aident les moins valides, l'armée libre organise le chargement. Tout le monde s'agite dans un étrange silence. C'est la première fois que je vois autant de monde dans la rue.

Les Syriens m'installent à l'arrière d'un pick-up couvert. À côté de moi, un homme brun, barbu est allongé dans une couverture. Il a l'air très mal en point. Pendant une seconde, il tourne ses yeux vers moi. Nos visages pourraient presque se toucher et dans son regard sombre, je lis une douleur indescriptible. La seconde suivante, il a déjà refermé les

yeux. Il ne parle pas, pousse seulement de petits râles de douleur. J'ai l'impression qu'il va rendre l'âme d'un instant à l'autre. William et Javier viennent s'assurer que je suis bien installée. Nous ne voyageons pas dans la même voiture et cette perspective m'angoisse. William le sait et vient me répéter à l'oreille la promesse qu'il m'a faite : « On va s'en sortir, on va s'en sortir. » Alors qu'il regagne son véhicule, je garde au fond du crâne ses dernières phrases.

Derrière moi, au fond de ma voiture, un homme en costume et un jeune garçon d'une quinzaine d'années font office de garde-malade. Je n'aperçois que l'immense sourire du plus jeune, qu'il balance au-dessus de moi. La voiture démarre enfin. Aux premiers chaos, il me tient les bras serrés contre ma poitrine pour m'empêcher de trop bouger. Cette pression m'apaise. De temps en temps, avec beaucoup de douceur, il pose sa main sur mon front.

Le trajet me paraît une éternité. Le ronronnement du moteur me berce. De temps en temps, j'aperçois une fusée éclairante dans le ciel. La vision, enfin, de l'extérieur, du ciel, des ruelles, des premiers champs, de quelques arbres, me laisse entrevoir notre liberté presque retrouvée. Mais ce doux sentiment se heurte aux bruits des tirs qui retentissent. J'ai du mal à identifier leur provenance et leur distance mais ils ne semblent pas si loin de nous et s'intensifient. Sans notion du temps, je me prends même à rêver que nous allons arriver directement au village voisin, en dehors de la zone encerclée, sans passer par cet affreux tunnel. La perspective de retourner dans le tunnel me panique, les avertissements des médecins sur les risques que je prends aussi. À quoi reconnaît-on les premiers signes d'une embolie ?

*

Brutalement, la voiture s'arrête. Nous sommes arrivés au tunnel. William me rejoint alors que l'on me dépose à l'entrée d'un bâtiment, juste à côté du trou du tunnel. Il rajoute quelques vingtaines de tours de scotch autour de moi. Impossible de bouger la moindre parcelle de mon corps.

Paul est parti avec la première vague. Les blessés et les soldats ont déjà commencé à descendre dans le tunnel. Une plaque de béton, une échelle métallique de cinq mètres. C'est bientôt notre tour. Nous sommes les derniers.

L'espace d'un instant, j'ai peur qu'on nous annonce ne pas pouvoir nous faire passer, que le tunnel est plein. En fait, je ne sais pas ce que je crains le plus, rester ou y aller. La descente sans mes jambes, saucissonnée à une planche avec du scotch transparent, me semble impossible.

Après un dernier regard, William disparaît dans le trou. Seule sur la plaque de béton, j'essaie de toucher une dernière fois le sol du bout de mes doigts. Manière de conjurer le sort, d'être sûre de le revoir. Mais le toucher quand même. Sait-on jamais.

Un homme accroche une corde au haut de ma civière. Puis, doucement, il fait basculer la civière vers le trou. Mon corps accroché se redresse. Le bas est maintenant dans le trou. J'essaie de ne pas regarder, de ne pas voir le fond de la cavité. Une fois totalement à la verticale, la descente commence, les hommes testent en direct la solidité du scotch. La tentation est grande de sortir les bras et de m'agripper à l'échelle, mais j'ai peur de déstabiliser l'équipage. Alors je ferme les yeux, je respire, et surtout, je ne bouge pas. Je sens sur mon visage l'humidité des pierres, l'odeur du fer rouillé de l'échelle mêlée aux remugles de cave qui émanent du tunnel et que je reconnais.

Après quelques secondes dans le noir, je sens que l'on attrape le bas de la civière. J'ouvre enfin les yeux. William

est en face de moi. Première étape passée. Allongée par terre, je reconnais les parois hautes et grise du tunnel. Bien plus hautes que dans mon souvenir. En même temps, allongée par terre, tout vous paraît plus haut. J'entends le bruit des pas de ceux qui sont partis avant nous. Des bruits de motos aussi. Sans lampe, les hommes s'éclairent avec leurs téléphones portables, diffusant une lumière bleutée.

Un petit groupe d'hommes vient à notre rencontre. Deux d'entre eux m'agrippent. Ma civière pèse une tonne. J'avance, la tête en avant. Je ne vois que les hommes encore derrière nous, leur nombre diminue rapidement, tous nous doublent petit à petit. On se retrouve vite seuls.

La longue avancée commence. Le groupe marche si lentement que je ne vois pas comment un jour nous pourrions arriver de l'autre côté. Je me concentre sur ma respiration. Les mots embolie et hémorragie me trottent dans la tête. J'essaie de repousser mes peurs, de sourire, d'y croire encore un peu. William reste à proximité de moi. Il éclaire les pas de mes porteurs. Mon attelage est si lourd que les hommes sont obligés de se relayer souvent, et ont besoin de se reposer avant de repartir.

Un jeune homme nous rejoint. Il attrape ma civière au niveau de mes pieds et passe son temps à me sourire. Commence alors une drôle de conversation de regards. Nous nous sourions. Il souffle sur mon visage pour me faire de l'air. J'oriente la lumière qu'un des Syriens m'a donnée vers le plafond pour faciliter leur avancée. Nous nous sourions à nouveau. Malgré ses 16 ans, il ressemble à un enfant. Il me dit être membre de l'armée libre, qu'il combat avec eux. Il me tend un petit chapelet de prière que j'égraine calmement pour m'occuper et m'apaiser.

Le premier tronçon n'en finit pas. La chaleur devient étouffante. Nous parvenons enfin au premier boyau. Chaque portion du tunnel est entrecoupée de boyaux d'aération, plus haut de plafond, on y respire mieux. Quelques minutes de repos.

Nous avons pris du retard. Le reste du convoi est maintenant loin devant. Javier et Paul sont avec eux. On ne distingue plus leur bruit. On repart, lentement, de plus en plus lentement. Des familles et des blessés nous doublent. Une femme passe. Je ne vois que ses yeux, son regard terrifié. Derrière elle, ses quatre enfants la suivent. Ils ont l'air épuisés. Ils n'ont pas dû manger depuis plusieurs jours et sont terrassés par la chaleur moite qui règne dans ce tunnel.

Deux motos transportent des vieux messieurs qui ne peuvent plus marcher. Accrochés en amazone à l'arrière, ils tiennent sur leurs genoux de gros sacs qui doivent contenir toute leur vie. À chaque passage, les pédales des bécanes me frôlent. Je sens la chaleur des gaz d'échappement sur mon visage. L'odeur d'essence aussi.

*

Les heures passent. Le tunnel commence à s'élargir. Les porteurs se relaient de plus en plus souvent, épuisés. William vient nous annoncer que nous sommes presque arrivés, encore deux cents mètres environ.

Un homme vient vers nous. Il a l'air inquiet et discute avec les Syriens qui nous entourent. Je comprends quelques bribes de leurs conversations, l'homme répète le mot danger. Mais quand je les interroge, ils font mine de ne pas m'entendre et changent de sujet. Ils ne veulent pas m'inquiéter, ce qui provoque évidemment l'effet inverse.

Tout à coup, plusieurs détonations retentissent dans le tunnel. Des hommes arrivent à notre rencontre en courant. En quelques mots lâchés à la hâte, ils crient à mes porteurs que l'armée syrienne est là, à la sortie, et qu'il faut faire

demi-tour, vite, qu'il faut fuir. Vent de panique dans le groupe.

Les hommes partent en courant. J'arrive juste à attraper la main du dernier Syrien qui était avec nous avant qu'il ne parte lui aussi. Sous ses cheveux bouclés, son regard si calme tout à l'heure semble paniqué maintenant. Je le supplie de rester, de ne pas nous abandonner. Il attrape mon visage, pose sa main droite sur mon front et récite une longue prière. Il se lève et nous promet de revenir avec des secours. En regardant William, il fait mine de masquer son visage avec ses vêtements et l'encourage à faire de même. Il redoute, comme beaucoup de Syriens, l'utilisation d'armes chimiques. Puis il pose sa kalachnikov sur mon torse et s'enfuit en courant.

Les tirs reprennent de plus belle à l'extérieur. Combien de temps vont-ils mettre pour entrer dans le tunnel et nous trouver ? L'odeur de poudre mêlée à l'humidité du tunnel se fait plus forte, une odeur âcre, métallique, me pique les yeux. Et Javier et Paul, passés avant nous ? Et tous les Syriens qui nous accompagnaient ? Ces familles, ces enfants ont-ils été pris au piège ?

Tous ont déguerpi. William et moi sommes seuls dans ce tunnel plongé dans le noir.

Devant nous, on entend encore quelques hommes qui parlent au loin en s'enfuyant. Derrière, les tirs reprennent. Les minutes passent, insoutenables. Les plus longs instants de nos vies. William a posé ses sacs, il essaie de traîner la civière. Nous faisons quelques mètres. Mais c'est impossible d'aller plus loin. Elle est tellement lourde. Je suis tellement lourde.

Il s'assied à côté de moi. Nous nous regardons. Sommes-nous au bout du chemin ? Notre vie s'arrête-t-elle ici ? Inconscience du désespoir, je lui demande de défaire mes scotchs. Je lui promets de pouvoir marcher les trois kilomètres qui nous séparent du bout du tunnel, de notre quartier de Baba Amr.

Bien sûr, je n'en suis absolument pas capable, et William le sait. Cette tentative désespérée pourrait ouvrir mes plaies, provoquer une hémorragie et me coûter la vie. Mais nous ne pouvons pas rester là sans rien faire. Dans nos poches, pas le moindre objet tranchant, ni couteau, ni clés pour couper les nombreuses bandes de scotch qui m'attachent à la civière. De longues larmes coulent le long de mes joues. Je ne me sens même pas pleurer. J'enrage, là, dans le noir, accrochée à cette civière qui pourrait bien être mon cercueil.

William essaie de me calmer. Il me demande d'attendre encore quelques petites minutes.

Les secondes passent et toujours rien. Puis les minutes, toujours dans le noir avec cette odeur de poudre et nos cœurs qui battent si vite.

Au loin, nous entendons des bruits de conversations et le moteur d'une moto qui semble s'avancer vers nous. Nous ne respirons plus, retenant nos souffles en priant pour qu'on vienne nous porter secours. En un quart de seconde, tous nos sens en éveil, nous reprenons espoir. Mais le bruit s'éloigne. William me regarde. Il n'ose pas m'abandonner, même quelques minutes. Pourtant, il le faut. Il faut qu'il aille voir ce motard, qu'il le ramène ici. Il se lève et pose ses sacs à côté de moi. Il se retourne vers moi et me dit juste : « Je reviens » avant de partir en courant. Après quelques secondes seulement, je distingue à peine, au loin, ses pas sur le sol mouillé.

Je suis seule. Dans le noir. J'essaie d'esquisser quelques mouvements pour sortir de mon sarcophage, mais la douleur est trop forte. Ma jambe gauche refuse d'obéir, la droite est trop faible. Mes mains s'enfoncent dans la boue. Allongée au sol avec pour unique compagnie une arme et nos sacs.

Dans mon cerveau, les sentiments s'entrechoquent. Colère de se retrouver ainsi prisonnière de ce tunnel. Après tous ces efforts pour sortir, je ne veux pas finir ainsi. Si je mourais ici toute seule ? Si la dernière chose que je voyais était ces murs suintants et mon dernier souvenir cette odeur âcre et ces mains poisseuses ? Regrets de n'avoir peut-être pas pris les bonnes décisions plus tôt. Qu'aurions-nous pu faire d'autre ? Reste encore quelques lueurs d'espoir, que William revienne avec une solution, que notre sortie soit enfin possible. J'essaie de m'accrocher à ces idées pour ne pas lâcher prise.

De mes yeux fermés s'échappent quelques larmes, que je ne contrôle pas. Soudain, je sens le sol sous mon dos légèrement vibrer. J'entends, si subtilement au début, que je me demande si je n'ai pas des hallucinations auditives, le vrombissement d'un moteur. Le brouhaha se fait plus net. Il se rapproche. Je distingue bientôt la roue avant d'une moto. William est dessus, derrière le chauffeur. Il y est arrivé. Il l'a ramené.

On parvient enfin à arracher mes scotchs. William m'agrippe par le bras et m'aide à me lever. D'abord pour tenir debout, puis pour me rapprocher de la moto. Cela fait des jours que je ne me suis pas tenue debout. Ma tête tourne. Mais le temps presse. Il faut faire vite, avant l'arrivée de l'armée syrienne. Je dois monter sur la moto, entre le chauffeur et William. Je me concentre pour m'appuyer sur ma jambe valide et plier l'autre suffisamment pour monter derrière le pilote. Pour survivre, le corps peut accomplir certaines prouesses que le cerveau n'aurait pas imaginées. William grimpe derrière moi, ses bras assurant mon maintien sur le deux-roues.

À contrecœur, nous sommes obligés d'abandonner le gros sac qui contient l'ordinateur et le matériel photo de William et de Rémi. Même détruit, nous savons quel souvenir inestimable cela pouvait représenter pour sa famille.

Le chauffeur démarre. Nous repartons à vive allure sur nos pas, vers Baba Amr. Difficile à stabiliser, le frêle engin tombe souvent de côté. Chaque chute provoque une douleur insoutenable. Le tunnel est étroit et nous frôlons les parois. Régulièrement, mon pied gauche tape contre le mur et vrille ma jambe fracassée. Je tords mon pied afin de m'appuyer sur la pédale et ne plus le laisser traîner au sol dans la boue. Un cri m'échappe. Je tente de le retenir pour ne pas alarmer le chauffeur et surtout William.

Tenir, il faut tenir, coûte que coûte. Pas le choix, jusqu'au bout. L'homme qui conduit la moto tente de m'expliquer qu'il faut nous coller à lui. C'est en tout cas ce que je crois comprendre, mais la souffrance est telle que mon cerveau n'est plus en état d'assurer la moindre traduction. William me colle à lui comme il peut. Je me fais toute petite. Ne penser à rien, surtout pas à la douleur, surtout pas à ma jambe en charpie.

À chacun de ses ordres, nous nous exécutons. En avant. En arrière. Envie de bien faire, de faciliter la conduite du chauffeur, de trouver la bonne position. Et surtout d'arriver au bout de ce tunnel. J'ai l'impression que cela n'en finit pas, pire qu'à l'aller. Le tunnel est si petit que nous sommes quasiment allongés sur la moto, sur le chauffeur. Alors que je bouge légèrement ma tête, je me cogne le front contre la paroi. Une sensation de chaleur sur ma joue. Le sang dégouline le long de mon visage.

Enfin, la moto ralentit. Nous arrivons à notre but. Là où nous sommes passés il y a quelques heures. Trois hommes à côté de l'échelle nous regardent, intrigués. Notre pilote était parti chercher un des chefs de l'armée libre. D'où la surprise en nous voyant arriver.

Et puis, je réalise que je suis en culotte et chaussettes, les jambes pleines de boue et le visage en sang. Le spectacle ne doit pas être beau à voir.

La stupeur est de courte durée. Les hommes réagissent vite. Ils veulent m'aider à descendre de la moto mais je leur

fais signe de ne pas me toucher. Je ne peux descendre que toute seule. J'ai trop mal, je dois mesurer mes mouvements. D'abord décoincer mon pied gauche que j'avais bloqué dans une pédale pour forcer ma jambe à se plier. J'appuie mon pied droit au sol et je tente de faire passer l'autre par-dessus la moto. Lentement. Je me mords la lèvre de douleur.

Ne pas crier, ne pas les effrayer. Je fais quelques sauts à cloche-pied, puis m'agrippe à un immense Syrien. Il me bascule sur son dos et entame la remontée de l'échelle. William est juste derrière nous. Je vois le haut de son bonnet. Je commence déjà à sentir cet air si pur de l'extérieur que je ne pensais plus jamais pouvoir respirer. Je m'enivre de cette odeur glacée.

Une fois sortie du trou, mon porteur ne prend même pas le temps de respirer. Il me redresse sur son dos, me tient fermement et part en courant, zigzaguant entre les bosquets. Je m'accroche fermement à son cou, mes mains serrées contre lui, les jambes ballantes dans son dos. Je ne peux pas plier mon genou gauche. Je fais de mon mieux pour ne pas être un poids mort pour lui, mais je sens mes jambes taper contre l'arrière de ses genoux à chacun de ses pas.

Derrière nous, les balles fusent. Pas très loin, pas assez loin. Sautant au-dessus des obstacles, j'ai l'impression, au cœur de cette nuit étoilée, qu'il vole, que je ne pèse rien. Nous arrivons enfin en zone protégée. Une petite camionnette nous attend.

L'homme qui me portait me pose délicatement à l'arrière, se tourne vers moi, me serre la main et repart chercher d'autres personnes. Je ne le connais pas, il ne me connaît pas. Au péril de sa vie, il a sauvé la mienne.

Nuit du 26 au 27 février 2012

Le chauffeur me tend une bouteille d'eau. Comme je ne réagis pas, il en fait couler un peu dans ses mains et tente de me nettoyer le visage. Je ne sens plus rien. Je ne vois plus rien. Autour de moi, tout devient flou. Je ne reconnais plus le visage qui me regarde. Je ne distingue plus les paroles qu'on m'adresse. Mon corps me lâche. Appuyée sur le marchepied arrière de la camionnette, je m'effondre et perds connaissance quelques instants. Le petit homme rond qui me tendait de l'eau laisse tomber la bouteille et me récupère de justesse, avant que je n'aie m'étaler sur le sol. Les cheveux en bataille, la barbe naissante avec un tee-shirt blanc et un pantalon de jogging marron, on dirait un militaire en version débraillée, réconfortant, rassurant surtout.

Il essaie tant bien que mal de me soutenir sans me faire mal. Mais je ne sens rien. Enfermée dans une coque de coton. Insensible, anesthésiée, je me sens bien dans ses bras.

Il parvient à m'asseoir sur le siège avant, à la place du mort, celle qu'on me destine à chaque transhumance. Je reprends petit à petit mes esprits.

William arrive en courant. Il grimpe à l'arrière du véhicule. À ses pieds, un portrait à moitié détruit de Bachar al-Assad.

Je plie une nouvelle fois ma jambe gauche pour fermer la portière. Je prends conscience à nouveau que je suis à moitié dévêtue et j'ai un peu honte de cette nudité. Malgré la nuit hivernale, je ne ressens pas du tout le froid. La peur et la douleur ont pris le dessus.

La camionnette démarre, marque une pause quelques mètres plus loin pour embarquer un autre blessé et reprend sa route vers l'hôpital de Baba Amr.

En chemin, nous devons nous arrêter plusieurs fois pour ne pas plonger dans les lumières des fusées éclairantes et éviter les tirs. À chaque fois, le chauffeur plaisante en couvrant d'insultes l'armée syrienne. Il doit être mécanicien, l'intérieur de son véhicule est rempli d'outils que je tente de bloquer dans un coin, pour ne pas me blesser à chaque soubresaut.

Ses blagues et ses mots doux en direction de Bachar al-Assad me font rire. Calée sur mon fauteuil, entre deux tirs de snipers et pas encore à l'abri, je ne peux m'empêcher de sourire. Et ce sourire ne me quitte pas. Tout en moi me dit que je reviens de loin. Un incompressible sentiment de bonheur m'envahit. Je suis heureuse. Nous sommes en vie.

Je regarde une nouvelle fois ces ruelles sombres et crasseuses, ce quartier de Baba Amr qui ne veut pas que je le quitte. Ces immeubles en ruine que je ne pensais plus revoir.

Il est près de 2 heures du matin quand la camionnette nous dépose devant l'hôpital de Baba Amr. Le chauffeur vient m'aider à sortir, il me prend le bras et tente de me soulever un peu. Je lui demande de se retourner en mimant le geste avec ma main et je grimpe sur son dos, sans lui demander son avis. Il me transporte avec peine jusqu'à l'intérieur.

Une fois qu'il m'a déposée sur un brancard, il repart, sans un mot. Je ne le reverrai plus, comme tous ces hommes qui,

chacun leur tour, m'ont sauvé la vie. Je n'ai même pas eu le temps de leur demander leurs noms et de leur dire merci. Je ne sais rien d'eux, ni d'où ils viennent, ni pourquoi ils sont là. Je sais juste que par une nuit gelée de février, ils m'ont sauvé la vie.

À notre entrée dans l'hôpital, Ahmed nous suit du regard sans réussir à prononcer un mot pendant quelques instants. La rumeur de l'attaque du tunnel leur était déjà parvenue. Il devait nous croire tous morts. Il vient à notre rencontre, nous regarde et répète plusieurs fois : « Vous allez mourir ici », puis explose d'un grand éclat de rire sonore.

J'ai appris à comprendre l'humour syrien, mais là, c'est trop pour moi. Son rire résonne dans ma tête, les mots tournent dans tous les sens. Je repense à Rémi, à ces jours passés ici, à Javier et Paul dont nous n'avons plus de nouvelles. Pourtant, je sais que pour lui, c'est ironique, cela veut simplement dire qu'ils ne s'attendaient pas à nous revoir aussi vite, que nous resterons pour toujours à Homs. Ces paroles ressemblent à une lugubre prophétie. Je n'en peux plus de voir la mort rôder autour de nous. Les larmes me montent aux yeux.

Djalil arrive en courant. Il entre dans la pièce, le sourire aux lèvres et sa seule présence me calme. Il me tend une cigarette pendant qu'un homme cache mes jambes dévêtues avec son pull. Je fume donc je suis en vie.

*

J'enchaîne les cigarettes avec William. Nous avons échoué. Nous sommes revenus à notre point de départ, plus désespérés que jamais de ne pas pouvoir le quitter. Pour le moment, nous n'avons aucune nouvelle de Javier. Seule certitude, Paul est en sécurité. Un activiste est venu nous

annoncer qu'il avait franchi les lignes ennemies. Mais de Javier, nous ne savons rien.

Deux hommes en tenue militaire pénètrent dans la clinique. Je reconnais l'un des chefs d'une des brigades de l'armée libre du quartier. La situation est sérieuse pour qu'ils viennent jusqu'ici, en plein milieu de la nuit. De nombreux civils et combattants ont trouvé la mort dans cette opération.

Contre toute attente, ils sont là pour nous présenter leurs excuses après l'échec de notre sortie. Comment l'armée syrienne a-t-elle pu être au courant de cette opération ? Faut-il suspecter un des leurs, un des nôtres ? Le doute s'installe. Jusque-là, j'avais une confiance totale dans tous ceux qui ont croisé notre route. Mais il a bien fallu qu'une information fuite pour que par deux fois nous soyons visés. Comment imaginer que parmi ces hommes qui risquent chaque jour leur peau pour défendre la population du quartier se cache un traître ?

Nous profitons de leur présence pour leur demander de respecter un cessez-le-feu le lendemain, lundi, à midi. C'est à cette heure que les ambulances sont censées revenir. Comme à chaque fois que nous leur avons demandé, ils nous assurent de leur bonne volonté.

Plusieurs fois, pour nous protéger, l'Armée libre syrienne a accepté de déposer les armes quelques heures, de faire une trêve afin de laisser entrer dans Baba Amr les ambulances du Croissant-Rouge ou du CICR. À chaque fois, ils nous ont expliqué que l'armée en face reprenait les hostilités avant l'heure butoir. C'était toujours quelques heures seulement de répit, quelques heures de calme.

Après leur départ, Djalil vient se coller à moi. En allumant une cigarette, il me dit à l'oreille : « Je suis content que tu sois revenue. J'avais un mauvais pressentiment ce soir.

Maintenant, vous êtes là, ça va. » Ça va, mais jusqu'à quand ?

Le docteur Ahmed justement revient lui aussi dans la pièce avec trois cigares et nous en offre un. « Il faut fêter votre retour. Il faut célébrer un nouveau jour en vie à Baba Amr », s'exclame-t-il, le sourire aux lèvres.

Puis il redevient sérieux. Ma jambe a dû souffrir dans cette escapade à moto. Il faut l'opérer d'urgence pour insérer une vis dans mon genou et renforcer la traction. « Je ne pensais pas avoir besoin de le faire. J'espérais que vous arriveriez à partir d'ici, mais là, je n'ai plus le choix. C'est une toute petite opération, cela ne prendra pas plus de 20 minutes », m'explique-t-il tranquillement.

Être opérée en Syrie ne faisait pas vraiment partie de mes plans, surtout pas maintenant, après cette soirée d'horreur. Je ne suis pas sûre que cela soit une bonne idée. J'hésite à donner mon accord. « Le docteur Ahmed est un professionnel et un homme de bien. Il était dans l'armée syrienne avant, il sait ce qu'il fait. S'il dit qu'il faut le faire, courage et obéis, il pourrait bien sauver ta jambe », me dit Abou Hakim. Je le regarde avec attention : « Si c'était ta jambe, ou celle de ta fille, tu ferais ça, là et maintenant ? Tu sais ce qu'on vient de traverser ! » Il baisse la tête, enfouit ses mains dans les poches de son jogging, bien trop grand pour lui et me répond : « Je ne suis pas à ta place, je ne veux pas y être, mais il faut le faire. » Encore une minute de silence, puis il reprend : « Je le ferais oui. Et pendant que tu seras sur la table d'opération, je vais me renseigner pour savoir ce qu'il est arrivé à Javier. »

Ahmed me regarde sans comprendre mon hésitation. « Tu crois que je vais te tuer ? » Il tire une grande bouffée de tabac sur son cigare et sourit.

Tout ce qu'il veut, c'est sauver ma jambe, alors j'accepte. Quelques minutes plus tard, une infirmière vient me préparer pour l'opération, un flacon de kétamine à la main. C'est, en principe, un anesthésiant pour chevaux, utilisé

aussi comme psychotrope. Je vais m'en rendre compte assez vite.

Aussitôt la piqûre faite, mon esprit et mon corps s'enfoncent dans une espèce de gelée rose, molle comme ce chewing-gum trop sucré que nous mâchions pendant des heures quand j'étais enfant. Comme dans un mauvais film, je vois passer devant moi tous les gens que j'aime, avant de les voir disparaître, les uns après les autres. Ils n'existent pas. Je n'existe pas. Toute ma vie n'a été qu'une illusion. En fait, je ne suis pas morte, je n'ai jamais existé. Je ne suis rien et je vois tout ce que j'ai s'effacer comme un nuage de fumée. Tout n'est qu'illusion, je ne suis qu'une illusion, un songe. L'impression est à la fois triste et, bizarrement, indolore. Je ne peux ni mourir ni souffrir, puisque tout cela n'existe pas.

*

Tout est noir. Je n'arrive pas à ouvrir les yeux. Mes paupières sont collées. À force d'immenses efforts, je finis par ouvrir l'œil droit. Puis le gauche. Ma vue est trouble. Tout est silencieux. Au bout de quelques instants, je distingue un énorme lustre de verre transparent qui pend au-dessus de moi. Derrière, je redécouvre les épais rideaux violets et les coussins fleuris qui protègent les fenêtres du dispensaire en cas de bombardements. J'ai encore du mal à évaluer où je suis. Je vois mais je ne comprends pas. Les images ont un sens séparément mais elles ne s'imbriquent pas. Impossible de parler, ma langue pèse une tonne.

Peu à peu, me reviennent en mémoire le tunnel, la moto, l'hôpital, la piqûre, l'opération. Combien de temps cela a-t-il duré ? Aucune idée.

Ahmed s'aperçoit que j'ai les yeux ouverts et se penche vers moi, la fin de son cigare au coin des lèvres. Il me le tend avec un grand sourire. Je distingue aussi d'autres visages à mon chevet. Tous sourient.

Quand j'arrive enfin à prononcer un mot, c'est le nom de William que j'articule. C'est la seule personne qui peut me raccrocher à la réalité, qui peut me ramener à la vie, me sortir de ce sordide brouillard. Les médecins rient. Je continue d'appeler, de plus en plus fort : « Je veux William, je veux voir William. »

Il était parti se reposer. Djalil part en courant et le réveille. Il arrive, l'air inquiet, en collant de laine. « Qu'est-ce qui se passe ? » Je lui attrape les mains et ne les lâche plus. Il ne peut imaginer le mauvais rêve que je viens de vivre. Sa présence me calme.

Nous allumons une cigarette et deux hommes transportent, une fois encore, ma civière vers notre maison, à quelques mètres de l'hôpital.

Rien n'a changé. Mêmes matelas, même canapé, même lampe à pétrole et mêmes bombardements au-dessus de nos têtes.

Lundi 27 février 2012, 2 heures
du matin

En sortant pour retourner dans notre maison, plus vraiment secrète, je croise trois hommes en blouse blanche, attroupés devant la porte de l'hôpital. Tous tirent nerveusement sur leur cigarette, presque avec rage. Juste le temps de griller une petite gauloise, se détendre pendant une bouffée avant de repartir « au front », celui du bloc improvisé où ils passent leurs journées à essayer de sauver des vies.

Parmi eux, Ali, rescapé comme nous. Un sourire triste collé à son visage tout en longueur, le regard de ceux qui ont vu beaucoup d'horreurs mais veulent encore y croire. Avant la révolution, il était dentiste dans son propre cabinet à Homs. Dès qu'il a vu arriver les premiers blessés, il a pris sa sacoche avec le matériel nécessaire aux premiers soins et faisait sa tournée, de maison en maison. Des partisans du régime l'ont dénoncé. Peu de temps après, lors d'une manifestation à Baba Amr, il a été visé par les tirs des *chabih*as et annoncé comme mort sur toutes les télévisions arabes. Heureusement, il s'en est sorti, comme par miracle. « À la grâce de Dieu », ajoute-t-il.

À côté de lui, mon docteur, celui qui m'a opérée, le docteur Ahmed. Je l'ai vite surnommé « docteur Homs », le Dr House local, en référence à la série télévisée américaine. Petit, les cheveux courts et grisonnants malgré ses 32 ans, son regard marron est ferme et décidé.

Avant la révolution, Ahmed était dans l'armée du régime, médecin militaire, gradé. Il pratiquait des opérations chaque jour, c'est pour cela qu'il est spécialisé en chirurgie de guerre. Seule différence, mais de taille, jusque-là il n'opérait jamais de femmes et d'enfants mais des soldats dont le métier était de se battre.

Pendant plusieurs mois, il a profité de son poste pour fournir des médicaments et des poches de sang aux rebelles. Il leur apportait également quelques informations sur des mouvements de troupes du régime ainsi que sur les prochaines attaques. Un double jeu qui a bien failli lui coûter la vie, le jour où l'armée a arrêté un véhicule transportant un blessé et sa poche de sang. Heureusement, l'officier n'a pas fait attention à la provenance de cette poche et au cachet de l'hôpital militaire qui figurait dessus. S'il l'avait vue, une enquête rapide aurait mis en lumière la trahison d'Ahed. C'est à ce moment-là qu'il a pris peur. Pas pour lui, mais pour sa famille, qu'il a envoyée se cacher à l'étranger.

Dans l'hôpital militaire, les violences deviennent systématiques. Ahmed refuse cette boucherie, contre les ordres de ses supérieurs qui affirment que ces blessés sont de dangereux terroristes. « L'armée a besoin de médecins pour surveiller les prisonniers qui sont torturés, ne pas les tuer trop vite, pas avant d'avoir obtenu toutes les informations qu'ils sont censés détenir. Il faut les maintenir en vie assez longtemps pour pouvoir détruire tout leur réseau, leur faire mal mais pas assez pour les tuer. » Souvent, Ahmed retrouve des patients qu'il a soignés pour une blessure à la jambe, souffrant de contusions à la tête, portant des traces de brûlures sur le corps... Dans son dos, ses collègues les massacrent. Les violences deviennent

systématiques, Ahmed refuse de tuer des civils, même si ses supérieurs lui assurent que ce sont de dangereux terroristes. Lui soignait, eux tuaient. Après plusieurs nuits sans sommeil, n'y tenant plus, il a fait son sac, pris quelques compresses, volé des médicaments et est parti.

En décembre 2011, il a rejoint les rangs de la rebellion.

« Je suis médecin, je suis censé, comme l'armée, servir le peuple. Mais ils ont voulu faire de moi un des artisans de leurs violences. » Ils, c'est le régime, les militaires sous les ordres desquels il a servi pendant de longues années.

« Avec tous les risques que je prends depuis, je ne sais même pas comment je suis encore vivant ! », s'exclame-t-il en riant. Le rire de celui qui avance, coûte que coûte, fort de ses convictions, jusqu'à la mort.

Quand un habitant de Baba Amr leur a confié sa maison pour établir un dispensaire médical, les deux médecins ont cru au miracle. La maison est assez bien abritée des bombardements. Construite sur plusieurs étages, elle semblait capable de résister aux déflagrations. Ali a trouvé du matériel radiographique, même s'il est rudimentaire, il donne un premier aperçu des blessures.

« On se relaie, tout le monde fait tout dans cet hôpital. Moi, je suis passé de dentiste à chirurgien cardiaque, infirmier, orthopédiste... Mon frère a mis en place plus ou moins le même dispensaire dans un autre quartier de Homs. Pour le moment, la structure existe encore. »

*

À chaque bombardement sur le quartier, les médecins sont très protégés. Ils font partie des cibles prioritaires du régime. S'ils sont arrêtés, ils sont exécutés pour haute trahison. Alors Ali, Ahmed et tous les autres se cachent. Ils savent que leur travail est essentiel à leur révolution. Chaque jour, ils se lèvent et font des miracles, avec les

moyens du bord. Ces derniers temps, la situation s'est encore compliquée. Jour après jour, le nombre de blessés et de morts ne cesse d'augmenter. L'approvisionnement en médicaments par Damas ou le Liban est bloqué. Faute de moyens, de matériel, les médecins restent souvent impuissants. Ils ne peuvent même plus faire évacuer les blessés vers le pays voisin.

« On tente de sauver ce qu'on peut. On coud les blessures avec des moyens rudimentaires. On opère avec des instruments de cuisine. À ce jour, j'ai amputé 76 personnes et pratiqué 357 opérations de chirurgie lourde. Et avec quels moyens ? » Les mots sont lancés avec colère et rage par Ahmed.

Depuis début février, plus rien n'entre dans le quartier. Le dispensaire compte ses seringues avec appréhension. Je ne sais même pas comment ils ont fait pour trouver des anticoagulants contre les hémorragies et des antidouleurs.

Dès notre arrivée, ils ont tout fait pour nous garder en vie. Au-delà de leur travail de médecin pour soigner tous les civils, nous avons le droit à un traitement « de faveur ». Notre vie vaut cher, pour un camp comme pour l'autre. Plusieurs fois, Ahmed me répète combien il est touché que nous soyons venus constater les violences qu'ils subissent chaque jour, combien il est important que nous repartions en vie pour raconter, dans nos pays, le drame des Syriens.

Depuis le début de la révolution, les services de renseignements contrôlent les centres de soins. Ils arrêtent les blessés évacués par le Croissant-Rouge et achèvent les déserteurs de l'armée et les activistes recherchés, en violation totale des droits humanitaires et de la Convention de Genève.

Des tirs d'artillerie résonnent dans la pièce. Sur la façade de l'hôpital, plusieurs impacts de balles témoignent des violences.

*

Ces dernières semaines, Baba Amr est devenu presque exclusivement masculin. Seules quelques infirmières voilées sont encore là, tapies à l'arrière de l'hôpital.

Dans les caves du quartier, des femmes et leurs enfants se terrent encore. Ils attendent là depuis le début du siège, début février. La terre tremble au-dessus de leurs têtes à chaque bombardement.

Paul et Marie étaient partis leur rendre visite la veille de notre arrivée. Il m'a longuement décrit l'agonie de ces populations, dans une obscurité quasi totale de nuit comme de jour, contrainte d'attendre l'arrivée des soldats libres pour les approvisionner en eau et en nourriture. Les yeux terrifiés des enfants qui sursautent encore quand un obus tombe à proximité. Et les cris des bébés qui ressentent cette angoisse dans les bras de leurs mères. Personne ne bouge, personne ne parle, tous attendent et prient pour que ce cauchemar s'arrête un jour.

Comment reconstruire sa vie après avoir vécu l'enfer ? Est-ce qu'un jour ils oublieront le bruit des bombes ? Et les hommes qui ont frôlé la mort de si près qu'ils en ont oublié certains de leurs principes ? La guerre transforme les hommes, les femmes et tous ceux qui la côtoient.

Parfois, Aicha, une des infirmières, se glisse jusqu'à ma chambre. Elle attend que les garçons soient sortis de la pièce pour venir se coller près de moi. Vêtue d'une longue robe marron et de son voile blanc, elle s'approche doucement. Sans un mot, elle pose une main, ses doigts fins, sur ma tête. Elle me caresse les cheveux avec douceur, comme si j'étais une petite fille qu'il fallait consoler. Elle murmure. Au début, ses paroles sont inaudibles, une sorte de minuscule chant, comme des psaumes répétés. Après quelques secondes, elle pose son regard dans le mien, un regard d'une infinie tristesse. Le son de sa voix se fait plus

sûr. Elle implore Dieu. Qu'Il mette fin à ces massacres. Qu'Il veille sur moi. Que tout cela cesse.

Elle me prend la main. Moi d'origine chrétienne, elle musulmane, je reste sa fille, sa sœur. Je suis syrienne. Au-delà du conflit, au-delà des obus qui tombent, « nous sommes tous des enfants de Dieu ». Dans le malheur, les cœurs se rapprochent. Pour Aicha, le nom donné n'a que peu d'importance, ce qui compte c'est d'avoir le cœur pur, d'être honnête et d'y croire. Croire en demain, malgré tout.

Un jour, alors qu'elle regarde avec pitié ma tignasse emmêlée, encore pleine de poussière et des débris de l'explosion, elle sort de sous sa longue veste un peigne qu'elle me tend. Me rappelant que je suis humaine, que je suis une femme. Et qu'un autre humain, qu'une autre femme est là pour prendre soin de moi. Mais les nœuds de mes cheveux sont trop résistants, le peigne est trop fragile. Il me faudrait de l'eau. Or c'est devenu une des denrées les plus rares et les plus précieuses du quartier. Alors la gâcher pour une histoire de chignons...

*

Aicha n'est pas la seule femme à participer activement à cette résistance. Dès les premières manifestations, elles sont sorties protester, aux côtés des hommes, contre le régime. Plus discrètes que lors des révolutions tunisiennes ou égyptiennes, elles n'en restent pas moins des leaders du mouvement pacifique. Derrière leur ordinateur, ou dans la rue, elles sont la voix de cette révolution.

Elles sont aussi des victimes faciles du régime. Plusieurs récits font état de viols de jeunes femmes devant leur famille par des militaires du régime ou des *chabih*as. Mais peu de témoignages existent, les femmes refusent de parler, par honte, ou crainte de représailles pour leur famille, ceux qui restent.

Des cas ont été recensés dans tout le pays mais la plupart se trouvent dans la province de Homs, l'un des principaux foyers de contestation du régime. Après la chute de la ville, en mars 2012, les conséquences pour la population féminine ont été terribles.

Lundi 27 février 2012, 6 heures du matin

Il est encore tôt, le soleil se lève à peine et les bombardements n'ont pas cessé de la nuit. La pièce dans laquelle nous nous sommes réfugiés est la même sans l'être tout à fait. Sans Paul et Javier, rien ne peut être comme avant.

Même les ronflements de Paul me manquent. Je fixe la place où il était allongé ces derniers jours, le coin où Javier s'asseyait, toujours en tailleur pour griffonner sur ses carnets. La pièce me paraît plus grande, plus triste aussi. Silence pesant et étrange de la disparition. Évidemment, nous sommes heureux qu'ils s'en soient sortis. Cela veut dire qu'on peut y arriver. Qu'il ne faut surtout pas lâcher, garder l'espoir coûte que coûte. Attendre patiemment une nouvelle solution, le bon génie qui daignera enfin jeter les yeux sur nous.

Mon bon génie à moi, il s'est assoupi sur un matelas posé à même le sol, pas loin de mon canapé jaune. À mes côtés, quoi qu'il arrive. Sans William, je ne sais pas comment j'aurais pu tenir. Et je repense à notre rencontre.

*

Mardi 27 décembre 2011,
18 heures

Quelques jours après le retour de mon premier séjour en Syrie, je suis invitée à une émission de France Culture, *Du grain à moudre*, consacrée aux grands reporters. Je suis en retard, quelques minutes seulement, mais quelques minutes de trop. Je suis anxieuse. C'est ma première expérience en tant qu'invitée. Je ne me sentais pas du tout à l'aise pour parler de moi.

Quand j'arrive dans le couloir, essoufflée, les cheveux en bataille, le présentateur de l'émission Hervé Gardette m'accueille avec un grand sourire. Me voilà rassurée. Je suis intriguée par cet homme aux yeux bleus et aux longs cheveux qui se tient juste derrière lui. Son air posé et sûr de lui m'intrigue. Il discute avec Claude Guibal, la correspondante de Radio France en Égypte, aujourd'hui en poste à Paris. Je suis toujours impressionnée quand je rencontre des journalistes dont j'aime le travail. Juste le temps de se dire quelques mots, son nouveau poste à Paris, sa vie, mon travail et l'on entre en studio.

Je m'installe à côté du grand brun, William Daniels donc, photographe de son état. Studieux, il sort une feuille sur laquelle il a pris quelques notes. J'ai l'impression de ne pas

avoir fait mes devoirs, comme des souvenirs d'enfance qui remontent. Alors, je fouille dans mon sac à main, j'en sors un stylo et mon carnet de notes de reportages. Pourquoi se trouve-t-il encore là ? Il est rempli de mes notes sur le précédent voyage en Syrie. Je ne sais pas trop à quoi il va bien pouvoir me servir, mais au moins j'ai une contenance.

Très vite, le présentateur de l'émission nous demande de parler de nos souvenirs de reportages, des personnes qui nous ont marqués, des moments de peur, de joie. Je n'ai que la Syrie en tête, j'en reviens à peine et les horreurs que j'ai vues, mêlées au courage des rebelles m'ont beaucoup marquée. William prépare un reportage sur place. Le dialogue se met en place entre nous. Nous nous répondons. Nous nous comprenons.

Il parle longuement de son expérience en Libye. Je suis impressionnée par son travail, son approche des gens qu'il photographie, le temps qu'il prend pour les cerner. À la sortie du studio, nous prolongeons la discussion, en nous promettant de nous revoir.

Une quinzaine de jours plus tard, je reçois son appel. Entre-temps, il est parti en Syrie avec un ami journaliste. Tentative avortée, ils ont dû rebrousser chemin à peine la frontière passée, l'armée libre craignant une nouvelle attaque des forces du régime. Le temps de régler quelques détails, de s'organiser, nous décidons de repartir ensemble, au plus vite. Il m'accompagne aux rendez-vous avec le Syrien qui planifie le voyage depuis Paris. Des heures dans un palace parisien, parfois sans parler. Pour une fois, je ne suis pas seule à préparer le voyage.

Quelques jours plus tard, la date de départ est bloquée. Nous partirons le jeudi 16 février 2012.

*

Alors que je suis plongée dans mes rêveries, Abou Ahmed ouvre la porte. Son anglais est chaotique. « Une voiture va bientôt arriver pour vous emmener loin d'ici, préparez-vous. Vite. » À peine le temps de lui poser quelques questions. Qui nous emmène ? Par où passe-t-on ? La route est sûre ? Quels sont les risques ? Il est déjà reparti.

Djalil court me chercher une nouvelle tenue dans la maison d'à côté. Il en revient avec une longue robe vert olive, en velours épais, avec des broderies dorées et noires entrelacées devant. Quelques fils pendent, des perles dorées sont tombées. Je n'ai même pas le temps de me moquer de cette incroyable tenue. J'enfile avec difficulté un bas de jogging vert. Djalil prend un couteau et découpe dans la longueur le côté gauche afin qu'il ne s'attache pas aux vis qui sortent de mon genou. Une infirmière m'apporte un grand voile rose que, dans la précipitation, j'enfile à l'envers. Elle sourit et me recoiffe. Il ne faut pas qu'une seule mèche de cheveux dépasse.

Par-dessus la robe, je noue mon écharpe porte-bonheur. En laine, noire et longue, elle vient d'Afghanistan. Je l'ai empruntée à ma meilleure amie, un emprunt qui dure puisque je ne lui ai jamais rendue. Avant de partir en reportage, je vide la moitié de mon parfum dedans. Il me suffit alors, où que je sois, d'enfouir mon nez dedans pour être un peu chez moi.

Comme beaucoup de reporters, j'ai plein de rituels, presque des tics. J'emporte toujours un vêtement ou quelque chose de tous les gens que j'aime et je leur laisse un peu de moi. Le pull noir de l'un, le livre de l'autre... Dans les moments difficiles, il me suffit de regarder un bracelet ou de serrer cette étoile contre moi pour m'apaiser. Plus je voyage et plus je m'enracine. Mon quartier, mon boulevard, mon boulanger, mon bar... Cette appropriation me donne la force de repartir. De rebondir de reportages en reportages.

Une fois prête et « déguisée » en Syrienne, j'attrape la main de Djalil. La veille, il m'a dit ne pas avoir cru dans notre expédition. Et aujourd'hui, que pense-t-il ? Je le regarde comme si c'était un oracle. Comme si on avait le choix. Aucune rationalité à tout cela. On cherche juste des signes, aussi futiles soient-ils, pour se donner du courage.

Djalil me sourit. « Je suis triste que vous partiez, mais cette fois, ça va marcher. » Je souris à mon tour. Je serre sa main fort entre les miennes. Quelques mots glissés à son oreille, une promesse que je fais et que je tiendrai. « Quoiqu'il se passe, je reviendrai, nous nous reverrons. » Une larme coule sur sa joue. Ces quelques jours ont créé des liens très forts entre nous. Il a tout vu de moi, mes rires, mes larmes au plus profond de la nuit, mes peurs... Il m'a aidée, m'a réconfortée.

Mais le temps nous manque. Je repousse les couvertures et William m'aide à me redresser, à me lever sur un pied. Abou Ahmed s'approche. Je m'agrippe à son cou en sautant sur un pied. Nous voilà partis. Juste avant de me suspendre à lui, il m'a cérémonieusement indiqué qu'il était désolé de devoir me manquer de respect. Le fait d'avoir une femme qui n'est ni son épouse ni sa sœur agrippée à son dos, n'est pas une situation habituelle, c'est le moins que l'on puisse dire. J'en suis sincèrement émue. Alors qu'il prend des risques insensés, qu'il me sauve la vie en me portant sur son dos, il bouscule les convenances et s'en excuse encore. Quels que soient le sexe, la religion, l'appartenance communautaire, la guerre bouscule tout. La survie et l'entraide sont devenues les règles numéro un.

Je jette un dernier regard à l'appartement. Espérant que cette fois-ci sera le dernier. Les autres chambres, les tapis, le couloir, les escaliers, le linge qui sèche, le soleil qui se lève et la rue qui n'a plus de rue que le nom tant elle est recouverte de morceaux d'immeubles détruits.

Dehors, la voiture nous attend. Je me glisse à l'arrière, allongée sur la banquette. William installe des coussins

contre ma jambe pour la caler. Il s'assure que je suis bien installée et me transmet un peu de sa force. Puis il monte à l'avant, enfile son bonnet pour passer inaperçu, pour ne pas qu'on remarque ses cheveux qui frisottent. La voiture démarre.

Le trajet pour sortir du quartier me paraît durer une éternité. Rien n'est plus surprenant que des rues désertes en plein jour. Les derniers résistants ne sortent pratiquement que la nuit. Trouver de la nourriture, chercher des médicaments, ou visiter une famille endeuillée. Ils marchent, le cou rentré dans les épaules, les sourcils froncés, scrutant le ciel comme s'il allait leur tomber dessus. Ils guettent le ciel et se cachent dès qu'une fusée éclairante explose au-dessus d'eux.

À travers ma vitre, je ne vois que ces rues désespérément vides. Ces cadavres de voitures calcinés. Y avaient-ils des gens à l'intérieur ? Étaient-ils en train de fuir eux aussi ?

Le chauffeur fait d'innombrables détours pour éviter les postes de contrôle de l'armée, changeant constamment de direction. Après une trentaine de minutes sur des routes pleines d'énormes nids-de-poules qui me font me mordre les lèvres pour ne pas hurler à chaque fois qu'une roue se prend dedans, le paysage change. Les immeubles sont moins hauts, plus clairsemés. Nous arrivons près d'une voie ferrée. À côté, je distingue un poste de contrôle de l'armée.

Contre toute attente, le chauffeur ne fait pas demi-tour. Il ralentit et s'avance vers les soldats. De gros blocs de béton bloquent la route. Le seul passage possible est le check point, avec sa petite cahute et sa dizaine de soldats. Au petit tissu bleu de leur épaulette d'uniforme, je devine que ce ne sont pas des soldats de l'armée libre mais des fidèles de Bachar. Peut-être sommes-nous arrivés au poste ennemi par lequel nous devons quitter Baba Amr. Les Syriens font en effet sortir quelques femmes et enfants blessés grièvement par un check point où certains soldats, contre quelques billets, ferment les yeux et les laissent passer.

Nous nous avançons. Je baisse les yeux. Je suis voilée mais le moindre détail peut nous trahir. Si l'un d'eux s'apercevait que nous sommes étrangers, nous serions cuits et nos accompagnateurs avec nous. Nous nous arrêtons à auteur de la guérite. Malgré les vitres fermées, j'entends notre chauffeur parler avec un soldat. L'attente est longue. Je ne respire plus. William, devant moi, regarde fixement la vitre devant lui. Surtout ne croiser le regard de personne.

À l'extérieur, tout semble si calme. Il est tôt et les soldats ne semblent pas très frais. Certains, à l'écart, se lavent avec un seau d'eau. D'autres, assis par terre, boivent du café. Mais je sais que derrière cette apparente quiétude, en un instant, tout peut dégénérer et tourner au carnage. Un geste, un regard.

Après cinq longues minutes de palabre, notre chauffeur et le soldat se tapent dans la main. Sans un mot pour nous, notre passeur démarre tranquillement. Nous repartons, j'ose enfin respirer.

*

Nous sommes passés. Nous avons franchi les frontières du quartier encerclé. Dehors, nous ne sommes déjà plus en ville mais dans la campagne syrienne. La voiture roule maintenant sur des routes de terre, au milieu d'immenses champs de choux. De temps à autre, je peux apercevoir une ferme à l'horizon. Derrière nous, seulement la trace de la poussière soulevée par la voiture.

Mon soulagement d'avoir passé les lignes ennemies se mue vite en une sourde et tenace inquiétude. En passant le check point, en sortant du quartier assiégé, la route est longue avant de retrouver notre liberté, nous entrons de plain-pied en territoire hostile. Baba Amr était contrôlé par l'armée libre et nous y étions sous leur protection. Mais ici, sur ces routes sans fin, nous sommes en zone ennemie, sous la coupe du régime et à la portée des *chabih*as. Le

danger est partout. Au coin de chaque route peut surgir un char ou un bataillon de soldats, et seulement deux ou trois Syriens pour nous défendre.

Nous roulons lentement en faisant d'incessants arrêts. Devant nous, un guetteur va vérifier que le chemin est libre. À son retour, les Syriens qui nous transportent se réunissent, discutent et tranchent sur la bonne route à prendre, la moins dangereuse.

Après quelques heures, la voiture s'arrête au milieu de nulle part, devant une ferme. C'est une vieille maison aux murs crépis de ciment gris et aux tuiles rouges. Pendant que les hommes parlent, je repère deux enfants qui doivent avoir 6 et 8 ans. Ils jouent. Sans se soucier une seconde de notre arrivée et de ce qui se passe à quelques mètres d'eux, sans sursauter ou rentrer se cacher à l'intérieur de leur maison, ils jouent. Normalement, tranquillement, comme si ce n'était pas la guerre, comme des millions d'enfants à travers le monde, mais comme je n'en avais pas vu depuis des jours.

Un homme avec une *qamis* marron, une tunique traditionnelle, vient apporter du thé. Je me régale de ce breuvage doux et sucré sans bouger de la banquette arrière de la voiture. Après quelques minutes, notre chauffeur revient et nous indique un pick-up. Changement de voiture. À la vue du coffre à découvert dans lequel je vais devoir monter, je me décompose. J'avais trouvé mes marques. Mes ongles bien enfoncés dans le dossier et le siège devant moi. Nouveau déplacement, et la douleur toujours plus insupportable. D'autant que nous allons être de vraies cibles mouvantes là-dedans. Pas la peine de protester. Trop tard pour reculer. Et avons-nous vraiment d'autre choix ?

Après m'avoir installée, les hommes me recouvrent d'une épaisse couverture à fleurs. Le transfert vers la nouvelle voiture ne s'est pas fait sans mal. Depuis l'opération, des vis

dépassent de ma jambe et il faut veiller constamment à ne pas les accrocher.

Un homme brun, bien coiffé, avec de petites lunettes, discute avec le chauffeur puis monte avec nous. Dans son costume gris en laine, plutôt chic, il semble sorti de nulle part. Il me sourit, esquisse quelques mots en anglais. Pas assez pour une conversation, assez pour me faire sourire.

Alors que nous repartons, les hommes restés à la ferme nous font de petits au revoir de la main. Ils ne semblent pas rassurés. Avant de partir, l'un d'eux m'a rappelé de me taire, tout le temps, quoi qu'il arrive. Quoi qu'il se passe, pas un mot. Et en cas de contrôle encore plus qu'ailleurs, ne surtout pas parler.

Ces dernières recommandations en tête, nous repartons. Et pour la première fois depuis longtemps, dans ce coffre de 4 x 4, je me sens bien. Je m'enivre du vent, des odeurs de terre, d'herbe et de fleurs. J'ai l'impression de respirer. Autour de nous, des champs de blé vert parsemés de coquelicots et de magnifiques oliviers. Le soleil et la brise font briller leurs feuilles argentées. En fermant les yeux, je m'imagine chez moi, dans le Sud, essayant de grimper sur un de ces arbres centenaires. Je revois ma grand-mère qui garde précieusement chaque année un rameau d'olivier à Pâques.

Peut-être va-t-on s'en sortir finalement ? Mais un cahot réveille une douleur que j'avais un instant, comme pas magie, oubliée, et me fait ouvrir les yeux. Au loin, entre deux champs, je vois s'échapper une colonne de fumée. Celle des usines en feu de Baba Amr. Et dès que nous ralentissons et que le bruit du moteur se fait moins présent, je peux entendre le bruit des bombardements. La guerre est juste là, à quelques kilomètres seulement et plus rien sur nos têtes pour nous en protéger.

Nous nous arrêtons devant une petite maison. Un autre homme, grand, costaud, un manteau militaire vert sur le dos, monte à côté de moi. Son visage à la barbe hérissée

est calme et triste. Son regard noir et brillant. Il s'appelle Khaled. Il regarde ma jambe, pose sa main sur mon front et me parle en arabe. Sa logorrhée me détend, calme ma douleur. Il doit nous conduire jusqu'à sa maison.

Une fois garés devant la porte d'entrée, tous les hommes présents attrapent le matelas sur lequel je suis installée et m'emmènent dans le salon. « On reste ici deux heures. Le temps d'aller voir plus loin si la route est dégagée », nous explique Khaled.

Avant que les hommes ne repartent, nous leur demandons de se renseigner sur le sac de William, celui qu'il a dû laisser dans le tunnel. Ce n'est pas tant les affaires de William que nous voulons retrouver que celles de Rémi qui étaient dedans. Il nous faut absolument ramener les affaires de Rémi. Et même s'il y a une chance sur mille, nous nous entêtons à demander et demander encore. Khaled nous promet de faire au mieux. Depuis l'attaque de l'armée syrienne, les abords du tunnel sont surveillés, on ne s'en approche pas facilement.

*

Il est tout juste 11 heures quand nous arrivons chez Khaled. Déjà quatre heures que nous sommes partis et seulement quelques kilomètres de parcourus. Les hommes m'ont sortie de la voiture et m'ont portée jusqu'à un petit salon carré aux murs blancs immaculés. La maison semble neuve. Un lit amené d'une des chambres a été installé dans le salon pour moi. Une fois que je suis allongée, la famille de Khaled vient s'asseoir avec nous dans le salon.

« On sait qui vous êtes. On vous a vue à la télé », dit une jeune fille en nous appelant par nos prénoms. Les cheveux longs et frisés, elle porte une jolie tunique mauve qui laisse deviner ses courbes féminines. Dès la première seconde, j'aime l'éclat de ses yeux malicieux. Elle s'appelle Latifa et tout indique que notre arrivée lui fait plaisir. D'un naturel

curieux et ayant étudié l'anglais, elle est ravie de pouvoir le pratiquer avec nous. Rapidement, elle nous abreuve de questions d'un ton si enjoué que nous ne pouvons lui résister longtemps. Sa sollicitude à notre égard est touchante.

À côté d'elle se tient une femme plus grande et plus forte, une nuée d'enfants jouent dans ses jupes. Elle se prénomme Lara, c'est la femme de Khaled.

Très vite arrivent tous les autres membres de la famille, le grand-père, les cousins. Chacun se présente, nous demande comment nous allons et nous souhaite la bienvenue chez eux avec une gentillesse attachante. Nous pensons repartir d'ici quelques minutes. Mais deux heures plus tard, nous n'avons toujours aucune nouvelle des éclaireurs.

Latifa nous apporte un plateau plein de fromage frais, de légumes et de riz encore fumant. Un mirage. Cela fait plusieurs jours que je n'avais pas vu une telle profusion de nourriture. Et Latifa se régale de nous voir manger de si bon appétit.

Aux mines inquiétées de Latifa et Lara, nous comprenons que le repérage des routes s'avère plus compliqué que prévu et que nous risquons de séjourner chez eux plus longtemps que prévu.

William en profite alors pour aller prendre une douche car, comble du luxe, il y a de l'eau dans cette maison. Depuis notre arrivée, nous ne nous étions pas lavés.

Déjà au cours de mon premier reportage en Syrie, le passage par la douche avait été rare. Le manque d'eau ou les difficultés pour s'approvisionner m'ont souvent contrainte à ce genre d'oublis. Par commodité, on dort les uns avec les autres. Et du coup, je dors toujours habillée. Je n'enlève jamais toutes les épaisseurs que je cache sous la longue robe noire que l'on m'a prêtée. Parfois, j'ai l'impression d'étouffer, engoncée dans mes pulls et sous-

pulls. J'ai beau avoir bien travaillé mon empilage et privilégié les matières qui ne poussent pas à transpirer, je dois bien l'avouer, je sens le renfermé.

Lara regarde d'un œil noir mes cheveux emmêlés et sort de la pièce. Elle revient quelques minutes plus tard. Dans ses bras, une grande bassine d'eau chaude qu'elle pose à côté de mon lit. Elle m'aide à me relever, dégage mon cou. Puis avec une infinie douceur, comme on ferait avec une enfant, elle trempe un gant dans l'eau fumante et savonneuse et avec des gestes lents, enlève la terre et le sang séché sur mon front, puis mes joues. Ensuite, elle s'attaque à ma chevelure. Patiemment, en silence, elle me mouille les cheveux, les shampooine tout doucement puis me les rince. Et cette eau chaude et parfumée sur mon crâne fait bien plus que me laver. Elle me purifie. Ce moment de grande douceur et de chaleur, toute cette crasse, cette poussière et ce sang qui s'écoulent, j'ai l'impression de me débarrasser de tout cet enfer. De laisser la guerre derrière moi.

Mardi 28 février, 9 heures

Le soleil se lève sur nos espoirs. Aucun bruit dehors. Juste le léger piaillage des oiseaux. Aucun va-et-vient. Aucun son de klaxon signalant l'arrivée de blessés. Tout est calme. Trop calme.

Au loin, je distingue le bruit des bombardements. Contrairement aux jours précédents, seul le son des canons qui tirent me parvient. La deuxième détonation, celle de l'impact de l'obus, je suis trop loin pour l'entendre. Pourtant, j'en ai tellement l'habitude que quelques secondes après le premier tonnerre, mon cerveau lui donne la réplique. Et je pense à Djalil, à Salem, au docteur Ahmed, à mon Père Noël, aux activistes, à Aicha, à tous ceux que nous avons croisés là-bas et qui ont, encore une nuit, dormi sous les bombes.

La nuit a été dure. J'ai du mal à m'habituer à ce nouveau lit, à ces nouveaux bruits, ou plutôt ce manque de bruits. Je suis sur le qui-vive, aux aguets du moindre son suspect, de la moindre trace de l'armée syrienne qui nous aura retrouvés et donnerait l'assaut contre la maison.

J'ai mal. William a réussi à bricoler un système de poids qui tire sur ma jambe. Cela me fait souffrir en permanence. Les médecins lui ont demandé de le mettre en place dès

qu'il le peut pour éviter que mon os tape sur la fémorale. Chaque fois, il insiste, sans fléchir à mes caprices. Sa détermination a certainement sauvé ma jambe.

Latifa non plus n'a pas bien dormi. Je le vois à ses petits yeux ce matin alors qu'elle nous apporte un café bien chaud. Elle a passé la nuit à guetter les bruits venant de notre chambre. La religion lui interdit de dormir dans la même pièce que William, alors elle a passé la nuit à se lever pour s'assurer que nous allions bien.

Le café qu'elle nous apporte est le meilleur que j'aie jamais goûté. Cela fait tellement longtemps que l'on n'en a pas bu. Ce liquide noir et brûlant me réchauffe et me fait oublier ma difficile nuit. Après le bonheur du café, Lara m'amène un grand verre de lait que je dois boire en me bouchant le nez. Les Syriens se sont en effet tous mis en tête, convainquant William au passage, que je devais boire un maximum de lait à cause de mes os cassés. Je déteste le lait. Alors le lait de la vache du champ derrière la maison, moi qui ne peut même pas avaler du lait écrémé...

*

Khaled n'est toujours pas revenu de son expédition pour nous trouver une porte de sortie. Sa femme, Lara, est morte d'inquiétude. Pour passer ses nerfs et nous occuper, elle nous raconte, les yeux brillants, leur rencontre, leur amour, leurs premiers enfants. Ils étaient à l'université ensemble. Khaled était ami avec le frère de Lara. Dès qu'il l'a vue, il est immédiatement tombé amoureux. De loin, il l'observe, prend des renseignements sur elle, ce qu'elle aime, ce qu'elle lit. Puis, patiemment, il lui fait la cour, finit par se déclarer et demande enfin sa main à son père. Sa façon de nous raconter son histoire est touchante. Leur relation est belle, rare dans une région où les couples n'ont pas pour habitude de se choisir.

Elle me raconte aussi ses peurs depuis que la guerre a commencé et que Khaled a pris les armes pour aider les rebelles. « Je lui ai demandé d'arrêter. Je n'en pouvais plus de pleurer, de ne plus dormir. J'ai perdu mon frère en décembre, cela suffit. Il était membre des forces de sécurité du régime, mais c'était un homme de bien. »

Khaled a écouté sa femme. Mais il continue d'agir... sans arme. Il organise le transport des blessés, leur évacuation de Homs et l'approvisionnement de Baba Amr. Il fait partie de cette armée de l'ombre qui constitue la force de l'armée libre, bien au-delà de ses combattants.

*

À Baba Amr, chaque jour, des hommes de l'ALS venaient nous rendre visite. Certains portaient dans leur dos une kalach, d'autres avaient un talkie-walkie à la main. Depuis que le régime a coupé toutes les communications téléphoniques, les opposants sont isolés et doivent trouver de nouveaux moyens de se transmettre les informations.

Presque tous portent l'uniforme militaire, ou du moins une partie. De gros godillots montants, en cuir noir, un pantalon large kaki ou camouflage, une veste avec des barrettes dorées sur les épaules, qui indique leur grade dans l'armée loyaliste. Pourtant, tous ne sont pas des déserteurs.

Tous se considèrent comme aptes au combat puisqu'ils ont suivi trois ans d'instruction militaire pendant leur service obligatoire. Mais les souvenirs et la bonne volonté ne suffisent pas toujours. L'entraînement et la réalité des combats, ce n'est pas la même chose.

Mon traducteur lors du premier voyage, Ahmed, m'avait fait beaucoup rire avec ça. Il a passé avec succès les trois ans de service mais, depuis le début de la révolution, il ne parvient pas à tenir une arme convenablement. Quand un des chefs de l'armée libre lui confie son arme, il attrape l'engin avec délicatesse et du bout des doigts, comme s'il

ne savait pas trop comment le prendre. À chaque fois, il me promet que si je me fais arrêter par le régime, il serait capable de tout, même de prendre d'assaut, seul, le poste ennemi pour me libérer. Je souris de l'amitié qui s'est créée entre nous et croise les doigts pour ne jamais avoir besoin qu'il vienne me sauver.

À partir de juin 2011, les premières défections au sein de l'armée ont permis la création du Mouvement des officiels libres autour du colonel Hussein Harmoush. L'homme, vêtu d'un treillis militaire, dirigeait les troupes qui ont attaqué la ville de Jisr al-Choghour le 12 juin. C'est le premier haut gradé à dénoncer les exactions commises par l'armée. Quelques jours plus tard, le même homme est mystérieusement kidnappé par les services de renseignements syriens. De nombreux opposants syriens soupçonnent les Turcs d'avoir livré Harmoush aux Syriens.

Août 2011, le colonel Riad al-Assad, qui malgré son nom n'a aucun lien avec le régime en place, crée une armée libre, sur la base de ce que Harmoush a mis en place. Réfugié dans le sud de la Turquie, il lance un appel à tous les militaires du pays pour les rejoindre. Lors de mon premier séjour, en décembre 2011, j'ai rencontré de nombreux déserteurs. Tous brandissaient leur carte militaire pour certifier leur grade. Tous avaient les yeux pleins d'effroi des massacres perpétrés devant eux et de terreur pour leur sécurité en tant que déserteurs.

Petit à petit, l'armée libre a pris position dans tout le pays, ses effectifs ne cessent de grossir. Mais l'ALS n'est pas une entité simple, avec une tête et une ligne directrice comme une armée régulière. Le quartier de Baba Amr par exemple est officiellement contrôlé par la *katiba* al-Farouk c'est-à-dire la brigade Al-Farouk. Son chef est un jeune homme que nous ne verrons qu'une fois, une nuit, celle de notre tentative malheureuse de sortie par le tunnel.

*

Quelques minutes après notre arrivée à l'hôpital, deux hommes arrivent. Les cheveux bruns, plutôt jeunes, les sourcils épais, ils portent tous les deux des tenues militaires impeccables.

Le visage de celui de droite m'est familier. Abderrazzak Tlass, 26 ans, est membre du clan familial du tristement célèbre ministre de la défense des Assad, le maréchal Moustapha Tlass, en poste de 1972 à 2006. Quelques semaines plus tôt, le 9 février, la chaîne de télévision Al-Dounia, acquise au régime syrien, annonçait sa mort. Nous étions en train de préparer notre départ, les témoignages de nos contacts à Paris et en Syrie n'étaient pas clairs, impossible de savoir si c'était vrai.

Selon eux la brigade compterait quelque 4 000 hommes, surtout des civils ayant rejoint la lutte armée. Tous les hommes que nous croisons ne font pas partie de cette *katiba*. Nous comprenons même que de profondes dissensions existent au sein du mouvement rebelle. Chaque ville est organisée de manière quasi indépendante. Tous prennent leurs ordres localement et n'obéissent pas aux mêmes règles, notamment vis-à-vis des prisonniers, qu'ils soient *chabih* ou simples combattants du régime. Certains groupes les vendent au camp ennemi contre des armes après leur avoir extorqué des informations, d'autres préfèrent les garder emprisonnés comme monnaie d'échange en cas d'arrestation d'un rebelle.

Dans chaque *katiba*, les débats sont quasi quotidiens pour savoir comment s'organiser, comment lutter. La guerre s'apprend presque au jour le jour et évolue en fonction de la situation, des chars de l'armée syrienne et des obus qui tombent.

L'autorité de Tlass, jeune sunnite, est régulièrement contestée par des hommes bien plus expérimentés.

Beaucoup s'estiment plus légitimes que lui à la tête de la brigade.

En juillet 2012, Manaf Tlass, le fils de Moustapha Tlass et ami intime de Bachar al-Assad a fait défection. Les deux hommes étaient ensemble à l'école militaire de Homs. Dès le début de la révolution, il est le premier représentant officiel du gouvernement à rencontrer l'opposition pour essayer d'ouvrir le dialogue. Ses efforts de conciliation auraient conduit à son assignation à résidence à partir de mai 2011. À la même époque, la ville de Rastane, le berceau de sa famille serait devenue une base pour les déserteurs de l'armée.

Tlass, général de la garde républicaine, est l'officier le plus gradé à avoir fait défection pour l'instant. C'est aussi le signe de la stratégie en mille-feuilles du régime syrien. Certains services sont contrôlés par des sunnites, c'est vrai. Mais même dans cette apparente égalité se cachent des alaouites placés sous leurs ordres, dont la véritable fonction est en fait de surveiller chacun de leurs gestes. L'armée, les services de renseignements et toutes les administrations sensibles sont construites sur ce même principe. Le peuple a l'illusion que toutes les communautés ont leur place dans le régime, alors qu'en réalité, les alaouites veillent sur tout.

Pour l'instant, ces considérations semblent bien loin des motivations quotidiennes de Khaled et ses amis.

*

Khaled n'est toujours pas revenu. Lara fait les cent pas, passant le temps comme elle le peut entre ses enfants, la cuisine et nous.

William quitte régulièrement notre petit salon pour aller regarder les informations à la télé dans la pièce attenante.

Yasmine le suit pour lui traduire les commentaires. À chaque aller-retour, il me fait un compte rendu de la situation. Les médias arabes et français parlent beaucoup de nous. Selon eux, nous sommes toujours à Homs, ce qui nous rassure. Plus ils ont perdu notre trace, plus nous sommes en sécurité.

Mais les heures passent et nous n'avons toujours aucune idée du moment où nous pourrions repartir. Ma jambe me fait de plus en plus mal. D'autant que nous économisons les antidouleurs. Notre stock est limité et nous ne savons pas combien de temps va durer notre périple. La douleur est si forte que j'en ai des haut-le-cœur.

Dans l'après-midi, alors que Lara est venue voir si tout va bien, elle voit que mon drap est taché de sang. Nous nous rendons vite compte que j'ai une plaie en haut de la cuisse, un éclat d'obus qui saigne. Aucun médecin n'a regardé à cet endroit, trop intime, et cela fait plusieurs jours qu'il s'infecte. Comme Lara s'inquiète, elle fait appeler le fiancé de sa cousine, un infirmier. Enfin c'est ce qu'il prétend. L'infirmier en question, au mieux un vétérinaire, enfonce sans prévenir, comme si j'étais une jument, une piqûre d'antidouleur, appuie sur la seringue. Le produit pénètre dans mon corps à toute vitesse, ce qui me fait un mal de chien.

Toute la journée, je supplie William d'enlever un poids, d'alléger la charge qui tire sur ma jambe. On négocie, ou plutôt je négocie toute seule. William reste imperturbable, inflexible. Parfois, de guerre lasse, il me promet avoir enlevé un poids. Je me détends et me sens allégée. En fait, il n'en a rien fait, il n'a pas retiré un gramme. C'est ce qu'on appelle le pouvoir de suggestion, l'effet placebo, l'arnaque quoi !

Pour détourner mon attention, William part alors faire le tour de la maison avec son téléphone en mode caméra. Il m'en rapporte un film que nous regardons ensemble et où il me montre tout ce que je ne peux pas voir. Il est mes jambes, mes yeux. Je découvre la maison de Lara, en face,

où elle vit avec Khaled. À droite, celle du grand-père, des cousins. Et la vache, dans le pré d'à côté, celle dont on me force à boire le lait.

Cette petite escapade, à travers l'écran de William me fait un bien fou. Je m'apaise, mais quand William revient de sa pêche aux informations, je vois à son regard sombre que quelque chose ne va pas. La télévision arabe annonce qu'ils ont perdu notre trace. Ils expliquent que les ambulances sont revenues nous chercher et qu'elles ne nous ont pas trouvés.

Ces informations ne sont pas bonnes pour nous. Nous avons désobéi aux instructions du Quai d'Orsay en n'attendant pas les ambulances du CICR et Damas sait maintenant que nous sommes en vadrouille sur les routes du pays. Les contrôles vont sûrement s'intensifier. Peut-être Khaled a-t-il été pris dans leurs filets ?

*

À Beyrouth, l'arrivée de Javier et de Paul est découverte par les autorités françaises. Comme nous nous l'étions tous promis, ils ont tenté de se cacher en attendant notre sortie pour que personne ne se doute que nous avons quitté Baba Amr.

La rumeur circule pendant quelques heures que William et moi sommes également à Beyrouth. La nouvelle est même commentée par le président français devant les télévisions lors d'un meeting à Montpellier. Pendant deux heures, nos familles et amis vivent à nouveau l'enfer, ils doivent accepter que le chef de l'État ait commis une erreur, qu'il se soit trompé, que nous soyons toujours en Syrie. Toujours en danger.

Pendant dix jours, les rumeurs vont s'accumuler. Certains spécialistes parleront de mon amputation, comme s'ils y avaient assisté. D'autres citeront des paroles que je n'ai jamais prononcées. Tous se lancent dans la course aux

témoignages sur nous. Plusieurs photographes feront même le siège devant la pharmacie de mes parents, à la recherche d'une photo de ma mère en pleurs...

*

Le soir tombe. Alors que nous sommes en pleine interrogation, et comme pour démentir nos sombres pensées, Khaled franchit la porte, un large sourire aux lèvres.

Ce que nous remarquons en premier, c'est le gros sac bleu foncé qu'il a sur le dos. Cela ne fait aucun doute, c'est celui de William. Celui que nous avons dû laisser dans le tunnel. Avec les affaires de Rémi. Nous allons pouvoir ramener ce qu'il reste de lui.

Mercredi 29 février

Je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit. Le vent soufflait tellement fort, la pluie battait si intensément sur les carreaux que j'ai eu l'impression que la maison allait s'envoler à la force de la tempête. Toute la nuit, je me suis tenue à mon lit, luttant contre l'envie irrésistible de réveiller William. Les éléments à l'extérieur étaient déchaînés. J'ai cru, plus d'une fois, que la maison allait s'envoler sous les rafales de vent. Je ne suis pas mécontente de sentir poindre la lumière du jour.

Au matin, Latifa tape à la porte, un plateau de café sur les bras. Elle a l'air triste aujourd'hui, fatiguée de cette guerre qui s'enlise. Depuis plus d'un an, elle ne peut plus aller à l'université, ne peut presque plus sortir et voir ses amies. À 23 ans, Latifa suivait des études d'ingénieur et parle plutôt bien anglais. Malgré son jeune âge, elle veille sur nous avec une grande douceur, comme une petite maman d'adoption. En quelques jours, elle est devenue notre amie et mon infirmière. Elle fait tout pour que nous nous sentions bien dans la maison, et ça marche.

En fin de matinée, Khaled nous annonce le départ. La voie est apparemment enfin libre. Il nous explique qu'ils ont

trouvé une route pour nous faire quitter le pays mais que la tâche est compliquée car l'armée est partout et nous cherche. L'étau se resserre autour de nous.

Il faut donc bientôt repartir. Même si je rêve de rentrer chez moi, j'appréhende tous les déplacements. D'abord parce qu'il va encore falloir me transporter. Et comme à chaque fois, malgré toute l'attention déployée pour éviter de me faire souffrir, je sens mes os s'entrechoquer. J'ai le stupide réflexe d'y appuyer ma main, comme si je pouvais les contenir, mais cela ne change rien.

*

Devant la maison, toute la famille de Khaled et Lara est sortie pour nous dire au revoir. Latifa, le grand-père, les cousins, le vétérinaire psychopathe, tout le monde est là. Les femmes m'embrassent et me répètent de prendre soin de moi.

William gère mes déplacements. Il anticipe les mouvements et prépare le terrain. « Passez par la gauche, il faut rentrer la tête la première. » Les hommes s'exécutent, s'agenouillent à l'arrière de la voiture et tirent le matelas sur lequel je suis allongée. Quelques efforts encore, quelques cris de douleur pour moi et me voilà installée. Nous voilà repartis dans un nuage de poussière.

Autour de nous, les paysages sont magnifiques. Des champs d'oliviers à perte de vue, des collines, de petits villages. Au milieu de ce panorama tranquille se dresse des obstacles, un aéroport militaire, un poste de contrôle des forces du régime et une base militaire des *chabihas*. Je ferme les yeux, enfonce mes ongles dans le cuir de l'appui-tête de William devant moi.

Nous traversons des villages pleins de vie. Les rues sont parsemées de boutiques ouvertes, leurs étals débordent de produits. Les gens se pressent sur les trottoirs. Aucun signe

de tension ou de guerre. Juste la quiétude de la vie quotidienne. Ici, sunnites et chrétiens vivent en paix. Une femme traverse la rue devant nous, sa tête est découverte, ses cheveux bruns tombent sur sa tunique verte. Les femmes voilées côtoient les non voilées. La Syrie d'avant. Elle existe encore.

À chaque hameau, Khaled s'arrête. Il va voir des contacts, prend des informations. Nous avançons doucement. Nous nous arrêtons souvent. Je suis incapable de savoir où nous sommes exactement. Et je me garde bien de poser la moindre question.

Arrivés à une intersection, je remarque qu'un vieil homme nous précède. Il joue les éclaireurs pour nous et nous ouvre la route avec sa mobylette. Sa présence est rassurante, calmant un peu le stress permanent. Nous mesurons cette angoisse aux cigarettes que s'octroie Khaled dès que nous avons passé un point risqué. À chaque fois, il monte le son de la radio et allume une cigarette après nous avoir fait un signe comme quoi tout allait bien. Il risque sa vie pour nous.

Certains villages sont chrétiens, d'autres alaouites. À chacun d'entre eux, je retiens mon souffle. Malgré notre déguisement, nous craignons d'être reconnus.

En fin de journée, nous nous arrêtons dans la cour d'une maison. Khaled est tendu, il nous ordonne de rester dans la voiture, sans un mot. Après une dizaine de minutes, il revient en souriant. Nous n'irons pas plus loin pour le moment. Comme à chaque fois, les hommes attrapent mon matelas et me portent à l'intérieur.

La maison est grande mais paraît abandonnée, aucun signe de vie. En fait, c'est une sorte de deuxième maison. La famille habite quelques mètres plus loin et vient parfois vivre ici. On nous installe dans une grande chambre, sur un immense lit. En face, une armoire en bois décoré recouvre tout le mur. À chaque fenêtre, de grands rideaux mauves et dorés. Il fait froid.

Deux hommes, très minces, les pieds nus dans leurs tongs malgré le froid, s'activent pour nous installer. L'un tire un gros câble de l'extérieur, le fait passer par la fenêtre et le branche dans une prise électrique : nous voilà raccordés au générateur. L'autre transporte un radiateur et tente de le faire marcher. Il sort aussi des couvertures et des oreillers pour nous installer.

Encore une fois, nous ne savons pas pour combien de temps nous allons devoir attendre dans cette pièce glaciale. Comme nous ne savons rien quant à notre trajet et qu'il nous reste seulement de l'antidouleur pour deux jours, je ne prends rien. Je me tords de souffrance. William a beau faire de son mieux, me rajouter des coussins dans le dos. La douleur est atroce. Comme à chaque fois que je sens l'angoisse et les larmes monter, il vient se poser près de moi en me caressant les cheveux. Il cherche ses mots pour me calmer, me rassurer. On s'allume une cigarette pour tenter d'oublier.

Dehors, à travers la vitre, nous commençons à voir quelques gros flocons tomber, puis de plus en plus. Au début, la neige ne tient pas sur le sol, mais au cours de la soirée, la température baisse et tout est bientôt recouvert d'une fine pellicule blanche.

Jeudi 1er Mars

Au petit matin, tout est blanc. La cour, le muret de parpaings en ciment devant la maison et tout le paysage autour de nous sont ensevelis sous une grosse couche de neige. Les premiers rayons du soleil donnent un éclat particulier à cette blancheur. Le contraste du ciel bleu et de la terre immaculée est saisissant. Tous les enfants des maisons autour semblent s'être donnés rendez-vous pour une bataille géante de boules de neige. Je me régale de leurs rires et de leurs cris.

Nous regardons ce spectacle étonnant à travers la vitre, en nous cachant avec les épais rideaux pour ne pas risquer d'être vus et de mettre en danger ceux qui nous hébergent, nous cachent.

Nous attendons que quelqu'un vienne nous annoncer l'imminence du départ. À chaque fois que je m'impatiente, William est là pour m'apaiser.

En fin de matinée, nous profitons des premières visites de Syriens pour les interroger sur l'état des routes. Car si le paysage est magnifique, nous savons aussi que la neige risque de rendre les routes impraticables, compliquant encore notre départ. D'autant que nous ne pouvons pas

emprunter les voies goudronnées, contrôlées par le régime. Il nous faut slalomer à travers les champs, sur des routes boueuses et mêmes parfois inventer des chemins pour éviter de se faire attraper.

Vers midi, Khaled nous demande d'être prêts à partir dans deux heures. Il s'occupe de préparer le véhicule et de constituer l'équipe pour nous sortir de là. Pour notre dernier repas en Syrie, l'homme qui nous héberge nous apporte des frites. *Freedom fries*, « des frites de la liberté », comme disent les Américains. Cette liberté a un goût huileux et colle aux doigts.

Cette fois, c'est un minibus noir qui nous attend. Le véhicule est assez moderne mais porte les stigmates de nombreux accrochages. Quatre hommes armés jusqu'aux dents nous accompagnent. Ils semblent préparés à aller au combat. Seul le gentil sourire de Khaled me calme.

La tension est palpable dans la voiture. Tout à coup, au milieu de nulle part, j'entends le clic-clic des kalachs. D'un seul mouvement, les hommes abaissent le levier de sécurité et déverrouillent l'arme. Ils peuvent alors tirer jusqu'à 600 coups par minutes. Ce fusil d'assaut d'origine soviétique est populaire auprès des guérillas pour sa fiabilité et dans les pays pauvres pour son faible coût.

Ils récitent quelques versets du Coran, leurs voix montent dans le véhicule. Une fois hors de danger, Khaled nous explique que nous sommes passés à côté d'une base militaire de l'armée fidèle au régime. À l'intérieur, plusieurs centaines de militaires, bien équipés, prêts à nous abattre au moindre faux pas.

Nous progressons lentement, à travers de petits chemins de terre, au milieu des champs. Nous roulons en zigzag, et les montagnes libanaises, en face, ne semblent pas se rapprocher. Il nous faut tout l'après-midi pour parcourir les quelques kilomètres qui nous en séparent.

Enfin, vers 18 heures, nous arrivons dans un village. Tous sortent et nous laissent, William et moi, dans le minibus. Je fume discrètement une cigarette.

Un homme, brun, les cheveux gominés, l'air affirmé de ceux qui mènent les batailles, s'avance vers moi : « Edith, Edith... Tu te souviens de moi ? » Je fouille à travers mes souvenirs. Il me faut un moment pour me rappeler de Hamza, leader de l'armée libre, un des membres de la *katiba* Al-Farouk, que j'avais rencontré à Istanbul trois mois plus tôt, avant mon premier séjour en Syrie.

Que fait-il là ? Il m'explique qu'il aide le groupe dans notre exfiltration du pays, me laissant entrevoir toute l'organisation mise en place pour nous faire sortir d'ici.

Un camion se gare juste derrière lui. C'est notre nouveau moyen de transport, le dernier j'espère. Quatre hommes me sortent du petit bus, toujours sur mon matelas et me hissent dans la cabine. J'ai mal. La petite dose d'antidouleur que William m'a injectée avant de partir ne fait plus effet. Je rentre tout juste dans la cabine, mes jambes touchent la portière. Il va falloir tenir les derniers kilomètres pour passer la frontière. J'allume une cigarette pour me calmer.

William monte sur une moto et me devance. Hamza m'explique qu'il faut continuer à passer pour des Syriens, à ne surtout pas attirer l'attention sur nous. Accroché derrière un jeune combattant, son bonnet en laine sur la tête, William ressemble à tous les autres hommes du groupe. De toute façon, il n'y a plus de place dans la cabine du camion, ma jambe occupe toute la banquette. Je le regarde partir et allume ma dernière cigarette en Syrie. Je l'espère.

*

La nuit est tombée. Le chemin est mauvais, pas goudronné, plein de trous. À chaque soubresaut du camion, la douleur m'arrache un petit cri. Je me mords les lèvres pour tenir, en silence. Cela fait déjà plusieurs dizaines de

minutes que nous roulons. Tout à coup, le chauffeur du camion se retourne vers moi et me dit dans un anglais mâtiné d'arabe : « Maintenant, tout va bien. Nous sommes au Liban. » C'est la première fois que j'entends le son de sa voix. Je n'en reviens pas. Je regarde autour de moi sans trop oser y croire. Nous sommes enfin en sécurité.

Encore un peu de patience et nous arrivons devant une grande maison où sont garées une dizaine de motos. Des hommes en sortent. Je reconnais William. J'ai tellement envie de crier ma joie, de le serrer dans mes bras, lui qui m'a toujours promis que nous nous en sortirions, qu'il me sortirait de là, lui sans qui je n'aurais pas tenu.

Encore une descente de voiture, une nouvelle maison, un nouveau canapé. Cette fois, il est en cuir. À peine installée, William part chercher de quoi constituer des poids pour ma jambe. Son sac d'ordinateur, deux bûches de bois, un morceau de métal...

Je négocie encore pour alléger un peu ma douleur. Je sais que c'est pour mon bien, pourtant cela fait si mal. Mais l'heure n'est pas aux plaintes et râleries. C'est la fête dans l'immense salon. Plusieurs femmes, leurs enfants dans les bras viennent s'asseoir dans les fauteuils en face de nous. Les hommes se serrent autour du poêle pour se réchauffer après cette longue expédition. La distribution de thé, clémentines et cigarettes commence. Les hommes qui nous ont escortés sont euphoriques, ils ont réussi leur mission. « On reste deux heures ici et on vous amène à Beyrouth », nous explique un homme.

En attendant, nous avons le droit d'appeler nos familles. C'est mon premier contact avec l'extérieur depuis l'explosion. J'attendais avec impatience ce moment mais je ne peux m'empêcher d'appréhender leurs réactions.

*

Hamza me passe un téléphone portable, un vieux Nokia bleu clair. Le réseau est mauvais, je remue le bras dans tous les sens, le signal est faible, j'essaie de me redresser un peu. On capte vraiment mal.

Je compose le numéro du portable de mon père. Je me concentre. Ne pas pleurer. Ne surtout pas pleurer. Je me penche vers la fenêtre et croise les doigts pour que la connexion fonctionne. Le téléphone sonne. Je ne respire plus. Mon père décroche. Sa voix, enfin. « C'est moi, Édith, je vais bien, je suis désolée. » Il n'a presque pas l'air étonné. Je suis impressionnée par son calme.

Il me demande où je suis mais j'ai promis aux Syriens qui nous accompagnent de ne pas révéler notre position. Je me tiens aux paroles répétées avec William. « Je vais bien, on est en sécurité. Je ne peux pas vous dire où, pour l'instant, mais je vous rappelle au plus vite. »

J'entends ma mère derrière lui. Moins stoïque, elle étouffe un début de sanglot. Je fais de même. Ma gorge se serre, mes yeux pleins de larmes de joie que je tente de retenir.

Dernière recommandation, ne surtout pas contacter le Quai d'Orsay ni les médias. Mon père acquiesce.

Je raccroche, William se met à gesticuler lui aussi à la recherche du réseau. Et appelle ses parents. Mêmes recommandations de sécurité, mêmes propos rassurants mais vagues. Mêmes voix cassées par l'émotion.

Quand il raccroche, je le regarde. Il avait promis, il l'a fait, il m'a sorti de cet enfer.

*

Nous sommes sauvés. Les Syriens ont l'air aussi soulagés que nous. Pendant dix jours, ils ont tous cherché les différentes voies de sortie possible. Ils ont tout tenté et nous y sommes enfin parvenus.

Cette issue leur était nécessaire. Notre présence a permis de braquer les projecteurs sur la situation en Syrie, sur le

quartier assiégé de Baba Amr. On s'est inquiété de notre sort et par conséquence du leur. Les médias se sont penchés sur la guerre en Syrie, le sort des populations civiles, leur besoin d'aide humanitaire d'urgence.

En quelques jours, on a pris conscience de la violence des combats sur le terrain, des massacres de femmes et d'enfants.

Notre survie était d'autant plus nécessaire aux rebelles syriens que ces événements intervenaient juste après la mort du journaliste français Gilles Jacquier, imputée par certains journalistes à une bavure de l'ASL. Pour eux et pour l'opinion mondiale sur cette révolution, il fallait que nous sortions vivants de Baba Amr. Notre mort aurait pu être utilisée par le régime contre l'opposition. Et les rêves de démocratie des Syriens de Baba Amr auraient une fois encore été réduits à néant.

Jeudi 1er mars, 20 heures

La route est mauvaise, la nuit complique notre déplacement. Les voitures roulent lentement, s'enlisent régulièrement dans la neige.

Le chauffeur jette sa veste sur moi pour me cacher des contrôles de l'armée locale. La zone est contrôlée par les forces du Hezbollah, un mouvement politique chiite, né en 1982 en réaction notamment à l'invasion israélienne du Liban et allié de longue date du régime syrien. Ce serait dommage de se faire arrêter maintenant, de ne pas atteindre l'hôpital de Beyrouth. J'ai chaud.

Pour effacer la buée qui se forme sur le pare-brise, l'homme a allumé le chauffage au maximum. La robe verte que je porte depuis plusieurs jours déjà, me colle. J'étouffe. Il faut que j'enlève quelques épaisseurs, discrètement. Je profite d'un moment où la voiture est plongée dans le noir pour retirer ma robe, puis quelques pulls, enfilés en Syrie, par crainte du froid.

Le chauffeur nous apostrophe. Le Président veut vous parler. Charmant, mais le président de quoi. La Croix-Rouge ? L'hôpital de Beyrouth ? Quand il me tend le

téléphone, je demande qui est à l'appareil. Surprise, je reconnais la voix de Nicolas Sarkozy qui se présente.

Mes yeux s'écarquillent, je gesticule dans tous les sens pour faire comprendre à William qui nous appelle. Conversation brève, juste quelques phrases pour nous apporter son soutien et nous dire qu'un avion médicalisé nous attend à Beyrouth pour rentrer en France dès qu'on le souhaite.

À peine le temps de réaliser que le téléphone du chauffeur résonne, cette fois, c'est le médecin du Quai d'Orsay. J'essaie de lui expliquer ma blessure, la douleur. Je lui passe William, le seul apte à parler de ma jambe. Celui-ci détaille avec précision la double fracture. Nous ne sommes pas sûrs par contre de son origine, un coup ou un éclat d'obus. Je n'arrive pas à croire qu'un éclat d'obus ait pu perforer mon jean, mon collant et pénétrer ma chair jusqu'à l'os. Il explique ensuite les médicaments pris, les dosages... Ces derniers jours, pour ne pas faire d'erreurs, il a pris des notes dans son carnet. Après avoir arraché toutes les pages de contacts syriens, il a inscrit la liste des médicaments qu'il me donnait. La régularité, le dosage.

Depuis notre sortie de Homs, nous n'avons croisé qu'un médecin. Une gynécologue. Elle a regardé mes blessures avec dégoût et n'a pas osé approcher ses mains pour s'assurer que tout allait bien. L'examen n'a pas duré plus de quelques minutes, elle a vite remis la couverture sur mes jambes et elle est repartie.

Autant dire que William a pris les choses en main. Sans trembler, il a tenu le compte des piqûres de morphine, il a mis en place le système de traction pour ma jambe dans chaque maison où nous sommes passés et a même contrôlé le nombre de verres de lait que j'étais forcée de boire chaque jour. Il est devenu médecin malgré lui. Dans l'urgence.

Je reprends le téléphone une fois que le médecin du Quai d'Orsay a saisi la situation pour qu'il m'explique la suite. Les docteurs à Beyrouth vont devoir étudier mon cas, voir si je

suis en état de prendre l'avion pour rentrer en France et être opérée parmi les miens.

*

Arrivées sur les hauteurs de Beyrouth, les voitures s'arrêtent. La nuit est tombée depuis plusieurs heures mais la ville est encore illuminée. Au loin, nous distinguons la mer Méditerranée. Elle ne m'a jamais paru si belle.

Cette route m'est familière. Je cherche des yeux sur la gauche la maison des parents de Nasri, mon ami libanais. Khaled et Hamza, nos deux sauveurs de l'armée libre, descendent de leur 4 x 4 et s'avancent vers nous. « On vous laisse là, on ne peut pas aller plus loin. On est à Beyrouth, vous serez bientôt chez vous. » Ils nous tendent un petit paquet, deux écharpes aux couleurs de la Syrie libre. Un cadeau très symbolique et qui nous touche.

Ils nous ont accompagnés jusqu'à Beyrouth sains et saufs. Ils nous en avaient fait la promesse et ils l'ont tenue, au risque de leur vie. Pour eux, le voyage n'est pas fini. Il leur faut maintenant rentrer, faire à l'envers tout ce chemin que nous avons emprunté depuis Homs.

Jeudi 1er mars, 23 h 30

Devant l'hôpital, une nuée de journalistes. Juste avant de franchir la barrière de sécurité, nous apercevons les caméras, les micros des enregistreurs radios, la cohue de l'impatience. Nous n'avions vraiment pas imaginé un tel accueil.

Quand la voiture s'arrête, les médecins fondent sur nous, le cauchemar s'achève enfin. Derniers efforts à faire pour m'extraire de la voiture et monter sur un brancard.

Devant la porte de l'entrée, un homme, assez grand, aux cheveux gris, m'accueille avec un large et franc sourire, l'ambassadeur de France à Beyrouth. Je n'aurais jamais imaginé être attendue par un ambassadeur, surtout au milieu de la nuit.

William est emmené d'un côté pour être examiné, moi de l'autre. C'est la première fois que l'on est séparé, cela me fait bizarre, c'est la seule personne en qui j'aie confiance. Même ici.

Les médecins et infirmières s'affairent autour de moi, me déshabillent et commencent une batterie de tests. J'ai juste le temps de confier mes bijoux à Denis Pietton, l'ambassadeur de France, avant d'aller passer scans, IRM... Je n'ai qu'un bracelet et un collier, leur valeur est sentimentale. Le jour de mes 20 ans, ma mère m'a offert un

fin bracelet en or, un jonc. Une tradition familiale, toutes les femmes de la famille portent le même bracelet dès 20 ans. Je ne l'enlève jamais, même en reportage. Il fait partie intégrante de moi, de mon histoire. Autour de mon cou se balancent toujours la même chaîne en argent et le même pendentif bleu foncé, serti d'argent. J'ai acheté ce collier lors de mon dernier passage à Bagdad, il n'a de valeur qu'à mes yeux.

Derrière mon brancard, deux ou trois soldats suivent, pour ma protection. J'en profite pour menacer – en plaisantant – l'infirmier qui plusieurs fois fait sursauter le brancard, me causant une douleur atroce, à nouveau. Mes nouveaux gardes vont lui faire passer un sale quart d'heure... Mais les hommes en question n'ont pas du tout l'air de rire à mes bêtises.

Au moment où l'infirmière m'installe pour l'IRM, la douleur reprend. Violente, aiguë, insoutenable. J'en tremble. Impossible dans ces conditions de faire quoi que ce soit. L'infirmière disparaît puis revient avec une seringue d'antidouleur. En quelques secondes, je suis apaisée.

Après ce qui me paraît une éternité, je monte dans une chambre, toujours accompagnée par mes gardes du corps. J'allume la télévision, l'image du visage de William et du mien surgit sur l'écran avec la mention « les journalistes sont enfin en sécurité au Liban ».

Je regarde ma cuisse gauche, puis la droite. J'ai toujours, tapie au fond de moi, l'angoisse de l'infection, de l'amputation. J'imagine mon corps sans ce prolongement de moi-même, raccourci sur un côté, presque bancal. J'imagine ma vie d'après. Est-ce que je pourrai encore danser, nager ? Partir à nouveau en reportage ?

J'essaie de me concentrer sur l'essentiel : nous sommes vivants. Dans quelques heures, nous serons en France, je vais retrouver tous ceux que j'aime.

J'essaie de dormir. Je sais qu'il le faudrait, que les heures sans sommeil se sont accumulées ces derniers jours, que mon cerveau a besoin de repos, que mon corps tout entier le réclame. Mais je n'en ai aucune envie, je suis comme un jeu sur ressort dont on aurait remonté le moteur au maximum.

J'éteins la télévision. Les yeux grands ouverts, je prends mon téléphone et appelle ma famille. Premiers pleurs de joie, des deux côtés du combiné. La conversation s'éternise, juste besoin de me reconnecter au monde, mais impossible encore de raconter ce qu'on a vécu, pas comme ça, pas au téléphone.

Certains articles de presse, ne sachant pas trop quoi dire sur notre situation, n'ont pas hésité à inventer... Au premier abord, cela me fait rire de découvrir tout ce qu'ils ont imaginé, mais le contrecoup pour ma famille, dans l'incertitude de notre devenir, devait être terrible.

Marianne, mon amie complice, m'a transmis le récit, heure après heure, des faits et gestes de mes amis les plus proches. Un huis clos devant la librairie d'Hafid ou chez moi, vu que mes amis y ont élu domicile.

Nouvelles larmes, de joie encore et je m'endors. Je découvre une chanson, composée pour notre retour en France, sur l'air des *Champs-Élysées*. De petites attentions qui me retournent le cœur.

J'appelle mon compagnon. La discussion est difficile. Comment partager avec l'autre tous ces instants de peur, d'espoir ? Je cherche mes mots, ils viendront avec le temps. Mais tout ne pourra jamais être dit.

J'entends les copains du boulevard de Ménilmontant hurler, chanter... J'aimerais tellement être de la fête, être parmi eux. M'asseoir sur une chaise en osier coloré sous un store rouge, écouter les bruits de la ville, les bruits de *ma* ville. Les klaxons des voitures, les moteurs des scooters des gamins qui pétaradent.

*

Au moment où nous sortions de l'enfer, il neigeait sur Homs. Et les chars des troupes de Maher al-Assad entraient dans Baba Amr. De guerre lasse, les combattants de l'armée libre ont fui. Selon le colonel Riad al-Assad, le chef de l'ALS, il s'agissait d'un « retrait tactique » de ses forces après vingt-sept jours de combats et de bombardements continus. La plupart des hommes et femmes qui ont tout tenté pour nous aider ont dû quitter le quartier. Certains ont rejoint le Liban. Beaucoup sont morts, plusieurs ont été emprisonnés pour nous avoir aidés. Je pense à eux.

Ils ont tenu le siège pendant près d'un mois. Avant de craquer, le 1^{er} mars, le jour de notre sortie de Syrie. Repris par l'armée, le quartier n'est plus, ou presque plus, le dispensaire dans lequel Paul et moi avons été soignés a été anéanti, le tunnel a été détruit.

En quelques heures, la guerre a ravagé le quartier. Ravagé l'espoir d'une victoire des opposants au régime.

Les troupes du régime ont construit un mur tout autour de Baba Amr, pour l'isoler encore davantage, le réduire à néant, empêcher toute communication avec l'extérieur et tenter de prévenir ainsi le retour des combattants qui viendraient libérer les habitants.

Bachar al-Assad a voulu faire de Baba Amr un exemple de sa puissance pensant éteindre le feu de la rébellion avec le quartier.

Pourtant, les rebelles, une fois leurs plaies pansées, sont repartis à l'assaut du quartier et avancent, de nouveau, rue après rue, maison après maison.

Vendredi 2 mars, 10 heures

Au matin, les infirmières tentent de nettoyer toute la poussière et la saleté accumulée dans mes cheveux, sur mes pieds, sous mes ongles. La plus âgée parle français et fredonne des chansons de Fairouz, une grande artiste libanaise, en me lavant les cheveux à grande eau. Elle utilise un shampoing pour bébé au parfum de fleurs, une odeur familière et agréable.

Le sol de la chambre est trempé mais elles n'ont pas l'air de s'en préoccuper, moi non plus. Comme si j'étais un enfant, elles me frottent les mains avec un gant, me soulèvent les bras, l'un après l'autre et astiquent tout mon corps. L'eau qui coule est d'un brun sombre. Je me sens à la fois agressée par leurs gestes et touchée par leurs attentions.

Nasri, mon ami comédien à Beyrouth vient me rendre visite. Il est accompagné par ses parents. Depuis le temps que l'on se connaît, ils font un peu partie de ma famille.

Premier retour à la réalité, premières descriptions de nos aventures. Difficile encore de réaliser ce que l'on vient de traverser, ou plutôt difficile d'oublier. On plaisante, je n'ai pas pu ramener de *zaatar*, ce mélange d'épices et de thym,

à la maman de Nasri, elle me réprimande, les larmes aux yeux. Ils m'ont offert des cartouches de cigarettes, j'en allume une et fais tomber les cendres dans un gobelet en plastique. William est avec nous.

Adrien Jaulmes vient recueillir nos récits pour un article dans *LeFigaro*. Les cigarettes s'enchaînent au fur et à mesure que nous nous remémorons ces derniers jours. Nos voix s'entremêlent mais déjà certains souvenirs s'estompent, manquent de précision.

Les heures passent comme des minutes, c'est déjà le moment de se quitter. Le gouvernement français a mis à notre disposition un avion médicalisé, le départ est prévu à 13 heures.

*

Les médecins arrivent, avec une équipe du CICR. On m'encastre dans une structure en plastique rouge, comme un sarcophage. Je suis enfermée, mes os ne peuvent plus bouger, la douleur s'atténue. Avec des gestes précis, ils m'attrapent et me déplacent jusqu'à une ambulance. Dans le véhicule, accompagnés d'un membre de l'ambassade française, nous jetons un dernier coup d'œil à la ville. Les rues déjà bouchées par une circulation intense, les boutiques qui débordent de marchandises, un policier assis sur un muret, sa casquette à la main, devant un poste de contrôle. Ces images familières défilent sous mes yeux comme le générique de fin d'un film.

Quelques dizaines de minutes plus tard, nous voilà à l'aéroport. La voiture avance sur le tarmac. Les infirmiers militaires français prennent le relais des Libanais. L'ambassadeur de France à Beyrouth est au pied de l'avion, avec toute son équipe. J'ai encore besoin de comprendre plusieurs points de notre histoire, mais je n'aurai pas le

temps de lui poser toutes les questions qui me brûlent les lèvres.

À peine installée dans l'avion, toujours dans mon sarcophage, on me branche une perfusion de morphine dans le bras, il me suffit d'appuyer sur un bouton pour recevoir une dose. Mais les quantités sont infimes en comparaison de ce qu'on m'a donné avant, je ne sens rien et préfère de toute façon rester consciente pour profiter du retour à Paris.

Les plateaux-repas sont servis, je vois un homme sortir de petits plats d'un emballage et les mettre dans un four à micro-ondes. Aussitôt, l'odeur du gratin et de la viande arrive jusqu'à moi. Je peste de ne pas pouvoir y toucher. Les médecins pensent devoir m'opérer aussitôt arrivée à l'hôpital, il faut que j'aie le ventre vide pour pouvoir être anesthésiée. Pour une fois, j'aurais bien fait un sort au plateau-repas de l'avion.

La discussion s'engage vite avec le personnel militaire de l'avion. Ils ont l'habitude de transporter des chefs d'État ou des militaires. Pas des journalistes. Ils me racontent leurs missions en Afghanistan, le terrain, leur obligation d'être toujours prêts à partir, à n'importe quel moment.

Un peu avant d'arriver, le médecin du Quai d'Orsay me décrit ce qui va se passer à notre arrivée.

Point par point, il me détaille les efforts accomplis par les responsables français pour retrouver notre trace et tenter de venir nous chercher.

Depuis Paris d'abord, mais aussi à Damas et Beyrouth. Comme on nous l'avait expliqué, Éric Chevallier, ambassadeur de France à Damas, est rentré en urgence en Syrie, dès le lendemain de l'explosion pour tenter de venir nous chercher. Mais l'opération qui avait réussi pour le corps de Gilles Jacquier n'a pas pu être menée à bien cette fois, les autorités syriennes s'y opposant. Alors, de Damas, il a coordonné les tentatives d'intervention du CICR afin d'envoyer une équipe sur place.

Dès qu'elles ont compris que nous avons été contraints de sortir par nos propres moyens et de nous diriger vers Beyrouth, les autorités françaises ont posté des hommes à chaque point de sortie possible. Là où Paul et Javier étaient arrivés notamment. Manque de chance, nous sommes passés par un poste frontière qu'ils ne surveillaient pas.

Petit à petit, les pièces du puzzle s'assemblent. Je prends conscience de l'importance de la mobilisation.

À l'arrivée, il nous faut nous prêter au protocole. Nos familles vont nous rejoindre dans l'avion pour quelques minutes de retrouvailles. Puis le président de la République va monter à son tour. J'ai du mal à y croire.

Je regarde le ciel au-dessus de Paris, quel bonheur de retrouver tous ces nuages.

À mesure que l'avion se prépare à atterrir, les médecins et infirmiers rangent leur matériel. Je les observe. C'est comme une danse, leurs gestes semblent minutieusement calculés, aucune place à l'erreur. Ce sont des militaires, rôdés aux transports de blessés, dans des états souvent bien plus critiques que le mien.

Les roues se posent sur la piste, l'avion ralentit et s'arrête. Tout en douceur. En quelques minutes, le personnel médical est descendu. Nous avons à peine eu le temps de les remercier, de leur dire au revoir.

La porte s'ouvre à nouveau et nos familles entrent. J'entends d'abord leurs pas et leurs voix derrière moi. Puis je vois mes parents et mon frère qui leur emboîte le pas. Les parents de William sont là aussi. Moment de retrouvailles intense.

J'aimerais me lever et pouvoir les serrer contre moi mais je suis solidement harnachée à mon sarcophage. J'aimerais leur dire tous mes regrets pour les soucis et la souffrance durant ces dix jours, mais je n'ose pas. On se regarde et on sourit. Les mots se pressent dans ma bouche, je ne sais pas par quoi commencer.

Nous sommes encore en pleine effusion quand un homme, en costume sombre, une oreillette sur le côté droit du visage entre dans l'appareil. Un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche, la situation lui semble sans danger, il fait signe à quelqu'un de venir. Le geste est plein de respect, presque trop cérémonieux. Il s'écarte pour laisser entrer un petit homme brun, en long manteau noir. Le président de la République.

Il nous serre la main et nous exprime sa joie de nous voir de retour sur le sol français. Je le regarde taper sur l'épaule de mon frère pour ponctuer certaines de ses phrases, ses grands sourires. J'observe la proximité qu'il met vite avec nous.

Passée la surprise, William reprend les rênes de la discussion et l'interroge sur la position française dans le conflit syrien. Pourquoi ne pas en faire davantage, pourquoi laisser ces populations mourir, pourquoi un tel massacre ?

Toujours en tapant sur l'épaule de mon frère, l'homme nous explique, doctement, les enjeux d'une intervention en Syrie. Les négociations diplomatiques, les discussions avec Bachar al-Assad ou ses alliés russes et chinois. Pendant une quinzaine de minutes, la discussion est animée. Nous avons vu trop d'horreurs pour imaginer qu'on puisse laisser ces violences se prolonger sans rien faire.

Je comprends vite que la situation n'est pas près d'évoluer. Et cette désagréable impression d'abandonner mes anciens compagnons une nouvelle fois à leur sort.

24

21 mars 2012

La blessure est une épreuve. Mais ce n'est que la première des épreuves. Les conséquences de la blessure sont bien plus redoutables. Et les blessures cachées bien plus sournoises.

Arrivée en France, on me transfère d'office à l'hôpital militaire de Clamart, à Percy, dans la proche banlieue parisienne. C'est une plongée dans deux univers inconnus, médical et militaire. Un grand bâtiment blanc sur les hauteurs, une immense terrasse bétonnée avec une vue imprenable sur les toits parisiens. Il me faudra deux semaines avant d'avoir l'autorisation d'en profiter. Risques d'infection, risques de complications, les médecins, prudents, prônent la patience et m'interdisent de quitter la chambre. De toute façon, un système de poulie et de traction sur la jambe gauche m'empêche tout mouvement.

L'attente, encore. On croit l'histoire finie une fois le pied posé sur le sol français, les douleurs apaisées dans les bras de sa famille. Pourtant, après le retour, il y a la reconstruction ou du moins sa tentative. Ma vie d'avant me semble si loin, presque inaccessible.

Opérée, on m'annonce quinze nouveaux jours d'hospitalisation. Le temps que je sois capable de me lever, d'éviter encore tout risque d'infection. Quand on insère un corps étranger, en l'occurrence une longue vis de métal dans le corps, il faut se méfier du rejet. Le corps n'aime pas qu'on lui impose un visiteur.

Tous les matins, j'interroge mon médecin. Je négocie ma sortie. Il me laisse jouer. Et quand arrive l'événement tant attendu, il prend la forme d'une nouvelle épreuve.

Sans m'en rendre compte, cet hôpital où je comptais les heures était devenu un cocon. Les médecins, les infirmiers, tout était organisé, cadré. Dehors, tout est compliqué, hostile. Le regard des autres sur ma jambe, mon imposant fauteuil roulant.

Trois mois à grimper sur le dos de mon amoureux pour monter les escaliers, à m'accrocher à mes béquilles, toujours accompagnée, aidée de mes amies pour sortir. C'est devenu vital. Marcher dans les rues, ou plutôt rouler. Regarder les gens passer dans la rue, se moquer de certains, boire un verre en terrasse et humer l'air parisien.

Alors, elles m'ont emmenée me balader. Elles étaient là à chaque instant, pour que je ne me sente pas contrainte de demander un service, elles proposaient. Aller faire les courses, prendre un café... Les petits riens du quotidien étaient devenus si compliqués. Elles débarquaient chez moi dès le matin et s'occupaient de tout, sans presque que je m'en aperçoive, sans que ma dépendance me pèse.

Aujourd'hui, il me faut trouver une place, me retrouver dans une vie qui ne sera jamais plus comme avant. Pourtant, comme pour me tromper moi-même, rassurer les autres, je passe mon temps à courir vers cette vie passée, idéalisée. Chercher de nouveaux reportages, de nouvelles idées, de nouvelles destinations. Appeler mes contacts, comme avant, comme si de rien n'était.

Continuer, relativiser cette histoire, vouloir en parler comme de n'importe quel autre reportage, vivre, ne plus vouloir en parler, survivre, répondre aux questions des curieux, entendre les critiques, y répondre, n'en plus pouvoir de répéter que non, je ne suis pas un agent des services français, redevenir normale.

Avec un changement, néanmoins, pendant quelque temps au moins, je serai au *Figaro* à plein-temps, plutôt que de courir les employeurs.

*

Début juin, j'ai retrouvé mon hôpital pour une nouvelle épreuve, la rééducation. Réapprendre à marcher, refaire confiance à mes jambes. Une deuxième fois dans ma vie, j'ai fait mes premiers pas. Encouragée par mon kiné et protégée par deux barres pour m'appuyer, je me suis lancée dans ses bras comme un enfant. Poser un pied après l'autre, ce geste si banal est devenu tellement compliqué.

Mes mouvements ne sont pas assurés, je perds rapidement l'équilibre. Ma jambe gauche est encore trop fragile, pas assez musclée. Chaque fois que je m'appuie dessus, je la sens trembler. L'équilibre n'est pas encore assuré. Il me faut avancer lentement, en contrôlant chacun de mes mouvements. Lorsque je pose mon pied au sol, je le sens vaciller, chercher sa position. Il me faut encore reprendre du muscle, me renforcer. Contrôler ses appuis, mesurer mes mouvements, rester droite. J'ai mal à la tête à force de réfléchir à tout.

Jour après jour, je me renforce en écoutant mes nouveaux amis en rééducation. Avec eux, je me sens normale, comprise. Beaucoup ont frôlé la mort, certains ont perdu des amis, tous gardent le sourire et l'espoir. Avec eux, j'ai baissé la garde, oublié mes complexes sur ma cicatrice. En

les regardant se reconstruire, c'est moi que je reconstruisais.

Tous les jours, les encouragements de Sébastien me rassurent. Il s'est blessé à l'épaule au même moment que moi alors qu'il était en mission pour l'armée au Sénégal. On compare nos cicatrices, on se lance des défis, on organise des courses de crawls dans la piscine de balnéothérapie. Il me donne envie de me battre, de me dépasser pour récupérer ma jambe.

Hervé a choisi de se faire amputer plutôt que de lutter contre une infection qui ne faisait qu'empirer. Anthony a tous ses ligaments des genoux cassés. Tous deux s'acharnent jour après jour pour se relever, sortir enfin de leur fauteuil roulant et retourner avec leurs camarades à l'armée. Comme avant.

*

Presque tous les jours, je me connecte sur Skype pour garder le contact avec les Syriens croisés pendant cette aventure. À chaque fois, le fait d'entendre leur voix, de les savoir encore vivants me bouleverse. Ils suivent pas à pas les étapes de la rééducation et me soutiennent. Mais surtout ils me donnent à entendre la situation sur le terrain en Syrie.

Après avoir dû quitter le quartier de Baba Amr face à l'avancée des troupes de Maher al-Assad, les rebelles sont revenus. Petit à petit, ils reprennent leurs positions. Rue après rue, les combats quotidiens.

Un nouveau dispensaire a été créé, mais il est encore moins bien équipé que celui dans lequel Paul et moi avons été soignés. La plupart des infirmières ont fui au moment de l'attaque mais le docteur Ahmed est toujours là. Les familles qui ont pris le risque de nous accueillir sont toujours là. Certains ont fait le choix de s'impliquer encore davantage dans la révolution. Le réseau est mauvais, les coupures sont

fréquentes, mais ils sont là, en vie, de l'autre côté de l'ordinateur.

Parfois, j'entends derrière eux les bombes qui tombent à proximité et l'aviation syrienne qui tire sur la ville. Ils me promettent de faire attention. Comment font-ils pour vivre jour après jour dans cet enfer ?

Lors d'un échange sur Skype avec mon collègue suisse Sid Ahmed, celui-ci m'informe qu'il a du nouveau sur notre aventure. Un de ses contacts, déserteur de l'armée, lui a raconté l'envers de l'histoire, la version du côté de Damas.

Peu après l'explosion, et alors que les autorités syriennes promettaient officiellement d'être de bonne volonté pour nous sortir de là, un contrat a été passé sur nos têtes. Sous le nom de « Chasse aux chiens », l'État offrait un million de dollars à celui qui nous aurait capturés, morts ou vifs, avec notre matériel.

Une quarantaine de soldats de la division 4, celle chargée d'attaquer Baba Amr, ont créé un groupe secret et sont partis à notre recherche. Surarmés et équipés, ils sont parvenus à retrouver notre trace. Ils auraient tenté d'acheter un des hommes de l'armée libre chargé de jouer les éclaireurs sur le chemin. Heureusement, il n'a pas accepté de nous vendre.

Le lendemain, il a été égorgé.

Épilogue

Dix-sept ans après le siège de Srebrenica en Yougoslavie, la même histoire se répète. Celle d'un quartier de la ville de Homs, Baba Amr, assiégé, bombardé nuit et jour et de ses habitants emprisonnés dans leur ville, dans leur maison. Difficile de dire qu'on ne savait pas, une fois de plus, alors que chaque jour des Syriens risquent leur vie pour diffuser les vidéos des massacres, les images des familles terrorisées.

En 1995, le génocide de Srebrenica a fait 8 375 victimes, c'est aujourd'hui un des exemples en matière de crime de masse et de l'indignité à ne pas reproduire. Pourtant, une fois de plus, les Syriens agonisent.

Mi-août 2012, plus de 25 000 personnes sont mortes et plusieurs dizaines de milliers sont portées disparues. Et ce, sans compter les quelque 8 000 soldats du régime tués lors des combats. Le pouvoir dissimule leur mort pour ne pas inquiéter ses troupes et voir le nombre de déserteurs grimper encore davantage.

Le quartier de Baba Amr est le symbole de cette lutte, de cet isolement de la population, de cet espoir quasi magique blotti au cœur de ses habitants. Jusqu'à quand ? Jusqu'à quand auront-ils la force d'y croire, de se battre ? Seuls.

Selon une résolution de septembre 2009, les États membres de l'ONU sont censés porter « la responsabilité collective de protéger les civils » contre le génocide, le

nettoyage ethnique, les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre.

Depuis mars 2011, Bachar al-Assad gagne du temps, fait des courbettes diplomatiques afin d'exterminer toujours plus de civils.

Depuis mars 2011, il a signé quatre promesses de cessez-le-feu. À chaque visite de l'ex-émissaire des Nations unies et de la Ligue arabe, Kofi Annan, il a juré, sur l'honneur, de renoncer à la violence pour régler ce conflit. Mais les chars ne se sont jamais arrêtés de tirer, les civils de tomber. À peine Kofi Annan avait-il le dos tourné que déjà, le manège funèbre recommençait.

C'est désormais officiel, selon les Nations unies, la Syrie est entrée en guerre civile. Pendant plusieurs mois, l'expression flottait, mais personne n'osait la prononcer parce que cela aurait rendu ce cauchemar réel.

Au premier abord, on imagine que cela implique une obligation d'intervenir – que tous les acteurs auraient préféré éviter de peur d'entrevoir les conséquences pour les pays voisins. Pourtant, cette expression n'a eu aucune conséquence sur le plan international. Elle a marqué les consciences, c'est tout. Et surtout énervé tous les Syriens à qui j'ai posé la question. Eux préfèrent conserver le terme révolution, ils luttent pour faire tomber le pouvoir des Assad.

Dès les premières manifestations de mars 2011, le régime syrien a fait le choix d'ouvrir le feu contre sa propre population. Aucun des deux camps n'acceptera de revenir en arrière. Les opposants ont dépassé le mur de la peur que le clan al-Assad s'était bâti autour de lui depuis 1970.

Les deux adversaires sont loin de combattre à armes égales. D'un côté, l'armée régulière avec ses avions de combat, ses chars d'assaut et ses centaines de milliers d'hommes, entraînés et armés. En face, l'ASL, même si elle est moins bien équipée, bénéficie d'un appui local et ses techniques de guérilla inquiètent de plus en plus les derniers soutiens du pouvoir.

Le risque est grand que le pays ne bascule encore davantage dans la violence quand viendra la chute du régime Assad. Pour l'instant, peu d'actes de vengeance ont été constatés après les terribles massacres de sunnites à Houla et Treimsa. Peut-on craindre un bain de sang des familles alaouites ? Tous les Syriens à qui j'ai posé la question s'en défendent. Les manifestations n'ont jamais exigé le lynchage d'une autre communauté, mais seulement le départ du clan Assad. Localement, chrétiens et sunnites s'entraident dans certaines zones.

Tous les rebelles promettent de déposer les armes aussitôt qu'ils auront obtenu gain de cause, liberté et démocratie. Reste à savoir comment le conflit évoluera ? Plus la guerre s'embourbe et plus elle devient sale, révèle les mauvais côtés de l'homme qui devient incontrôlable. Les dernières vidéos montrant des massacres de personnes proches du régime en sont la preuve. Et la situation ne peut que se dégrader.

L'incapacité de la diplomatie est flagrante. Au Conseil de sécurité, de réunion en réunion, la situation piétine. Après les observateurs de la Ligue arabe venus constater les violences fin décembre 2011, après la publication de leur rapport et la mise en cause explicite du régime syrien, la communauté internationale lui a accordé une nouvelle chance. Les observateurs des Nations unies sont donc arrivés sur le terrain, eux aussi ont constaté le massacre quotidien de la population civile. Et puis ils ont disparu.

Le médiateur de l'ONU, Kofi Annan, pourtant habitué aux négociations serrées et aux situations de crise a jeté l'éponge. Début août 2012, il a démissionné de son poste sur la Syrie.

*

À la radio, un journaliste décrit les derniers bombardements sur la ville d'Alep et celle de Damas. J'entends derrière lui ce bruit, devenu familier, des obus qui s'écrasent. J'éteins la radio, j'appuie sur la télécommande de la télévision. Cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Londres. Le spectacle est grandiose. Au moment de l'entrée des sportifs, un détail m'arrête. Le drapeau syrien flotte au bras d'un homme.

Vingt-huit Syriens, dont dix athlètes sont venus représenter le régime syrien lors de cette compétition sportive internationale. Image étrange de ce drapeau qui vole dans le ciel anglais. Le sport malgré lui otage de la politique internationale. Selon l'article 6 de la Charte olympique, « les Jeux olympiques sont des compétitions entre athlètes, en épreuves individuelles ou par équipes et non entre pays ».

Mais ce drapeau rouge, blanc et noir, orné de deux étoiles vertes fait tâche. Je n'arrive pas à décoller mes yeux de ce petit bout de tissu, alors qu'en moi résonnent encore les grondements des bombardements sur Alep.

Edith Bouvier, 1^{er} septembre 2012,
Paris.

Liste non exhaustive des
personnes tuées
entre le 22 février et le 2 mars
2012
dans la ville de Homs

Connus ou inconnus, certains ont croisé notre chemin.
Pour moi, ils ne sont pas des chiffres.

Ahmed Mohammed al-Faou, civil, homme, Baba Amr,
22 février 2012, bombardements

Jassem Mohammad al-Khalid, civil, homme, Homs,
Baba Amr, 22 février 2012, bombardements

Khalid al-Sayed, civil, homme, Homs, Baba Amr,
22 février 2012, bombardements

Khalid Mohammed Sheikh, civil, homme, Homs, Baba
Amr, 22 février 2012, bombardements

Abdul Razzaq al-Ahmad, civil, homme, Homs, Baba
Amr, 22 février 2012, bombardements

Abdul Ghafa Hameesh, civil, homme, Homs, Baba Amr,
22 février 2012, bombardements

Abdul Karim al-Khalid, civil, homme, Homs, Baba Amr,
22 février 2012, bombardements

Mohammed Khalid Junaid, civil, homme, Homs, Baba Amr, 22 février 2012, bombardements

Mohammed Kheir Eddin al-Masri, civil, homme, Homs, Baba Amr, 22 février 2012, bombardements

Mohammed Diaa Ismail, civil, homme, Homs, Baba Amr, 22 février 2012, fusillade

Mohammed Omar Junaid, civil, homme, Homs, Baba Amr, 22 février 2012, bombardements

Mustafa al-Waar, civil, homme, Homs, Baba Amr, 22 février 2012, bombardements

Naim Janseez, civil, homme, Homs, Baba Amr, 22 février 2012, bombardements

Yasser Mohammed Hussein, civil, homme, Homs, Baba Amr, 22 février 2012, bombardements

Yassin Bakkour, civil, homme, Homs, Baba Amr, 22 février 2012, bombardements

Abdul Karim Haijo Agha, civil, homme, Homs, Hawleh : Burj Qaei, 23 février 2012, fusillade

Anas Junaid, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Jouret Shiyah, 24 février 2012, fusillade

Ahmed al-Abrash, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, bombardements

Ahmed Abdel Mawla, civil, homme, Homs, Ghouta Qarabeess, 24 février 2012, fusillade

Aktham al-Shabaan, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Bilal Hakki, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Bilal Karaaz, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Tamer Mdawar, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Thaer Wasfi al-Fasseeh, civil, homme, Homs, Ghouta Qarabeess, 24 février 2012, bombardements

Hamzah Amer Azzadin, civil, homme, Homs, Ghouta Qarabeess, 24 février 2012, bombardements

Hamid al-Khlaif, civil, homme, Homs, Der Baalba, 24 février 2012, bombardements

Épouse du docteur Tammam al-Daqqaq, civil, Homs, Ghouta Qarabeess, 24 février 2012, fusillade

Suhair Kayali al-Rifai, civil, enfant, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Shawki Tawakul, civil, homme, Ghouta, 24 février 2012, bombardements

Abdul Ilah Abdul Aziz Salab al-Sham, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Sbaa, 24 février 2012, fusillade

Abdul Rahman Mohammed Al-Farra, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Hamidiya, 24 février 2012, fusillade

Abdullah al-Awad, civil, homme, Homs, Qsair, 24 février 2012, fusillade

Obeida al-Riwahi, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Adnan Salama, civil, homme, Homs, Karm ez-Zaytoon, 24 février 2012, fusillade

Ghias Najm, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Fadi Karim, civil, homme, Homs, Baba Amr, 24 février 2012, fusillade

Fouad al-Farai, civil, homme, Homs, Baba Amr, 24 février 2012, bombardements

Qutaiba al-Hout, civil, enfant, Homs, - , 24 février 2012, fusillade

Mohammed al-Abrash, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Mohammed al-Turkawi, civil, homme, Homs, Ghouta Qarabeess, 24 février 2012, fusillade

Musah al-Rifai, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs, 24 février 2012, fusillade

Yaser al-Hasan, civil, homme, Homs, Khalidiya, 24 février 2012, fusillade

Yamen Tammam Daqqaq, civil, adulte, Homs, Ghouta Qarabeess, 24 février 2012, bombardements

Mohiyaddin Murad, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Sbaa, 24 février 2012, fusillade

Ahmad Hisham Swaidan, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Jouret Shiyah, 24 février 2012, bombardements

Maya al-Abed, civil, enfant, Homs, Osoor, 24 février 2012, bombardements

Anas al-Tarsheh, civil, homme, Homs, Ghouta Qarabeess, 24 février 2012, bombardements

Najjar 1, civil, enfant, Homs, Palmyra, 25 février 2012, bombardements

Najjar 2, civil, enfant, Homs, Palmyra, 25 février 2012, bombardements

Najjar 3, civil, homme, Homs, Palmyra, 25 février 2012, bombardements

Abu Bakr Biqai, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Ahmed Khalid Mahaimid, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Ayman Nimreh, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, fusillade

Tamer Sheikh Souq, civil, homme, Homs, Khalidiya, 25 février 2012, fusillade

Thaer Ghassan Ibrahim, civil, enfant, Homs, Hawleh, 25 février 2012, fusillade

Hossam Michael al-Murra, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Hamidiya, 25 février 2012, bombardements

Hamoud al-Mohammad, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Hayyan Shannat, civil, homme, Homs, Talbesieh, 25 février 2012, fusillade

Khalid al-Sagheer, civil, homme, Homs, Khalidiya, 25 février 2012, fusillade

Khalid Ali Mohammed al-Awadd, civil, homme, Homs, Karm ez-Zaytoon, 25 février 2012, fusillade

Rajab Abdul Rahim Junaid, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Suleiman Rajeh, civil, homme, Homs, Talbesieh, 25 février 2012, fusillade

Taha al-Ikhwan, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Tadmor, 25 février 2012, fusillade

Abdul Ilah al-Shami, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs, 25 février 2012, fusillade

Abdul Ilah Adnan Arouob, civil, homme, Homs, Khalidiya, 25 février 2012, fusillade

Abdul Rahman al-Qassim, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Abdel-Sater Mowaffaq, civil, homme, Homs, Khalidiya, 25 février 2012, fusillade

Abdul Karim Mohammed Moznari, civil, enfant, Homs, Talbesieh, 25 février 2012, bombardements

Obeida Farhan Shafieh, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Hood, 25 février 2012, fusillade

Adnan al-Huswani, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Essan al-Sibai, civil, homme, Homs, - , 25 février 2012, fusillade

Ammar Waheed Agha, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs, 25 février 2012, fusillade

Eido al-Jassem, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Farouk Mohammed al-Nuaimi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Faisal Hamada al-Farai, civil, homme, Homs, Talbesieh, 25 février 2012, fusillade

Qasim Amin, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Lena al-Ikhwan, civil, enfant, Homs, vieille ville de Homs : Bab Tadmor, 25 février 2012, fusillade

Mohammed al-Haleebi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 25 février 2012, bombardements

Mohamed Khair Abdul-Karim Almiznazi, civil, homme, Homs, Talbesieh, 25 février 2012, fusillade

Mohammed Abdul Ghaffar al-Dann, civil, homme, Homs, Ghouta Qarabeess, 25 février 2012, fusillade

Al-Najjar, civil, enfant, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 25 février 2012, fusillade

Heil al-Hussein, civil, homme, Homs, Khalidiya, 25 février 2012, fusillade

Wisam Hawarri, civil, homme, Homs, Khalidiya, 25 février 2012, bombardements

Anas Mujtaba al-Haj Younes, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 25 février 2012, bombardements

Hassan Abdel Rahman Farzat, civil, homme, Homs, Rastane, 25 février 2012, fusillade

Tareq Al-Aswad, civil, homme, Homs, Malaab, 25 février 2012, bombardements

Ahmed Mohammed Mohjuddin, civil, homme, Homs, - , 26 février 2012, fusillade

Anas Abdul Alim al-Tabbaa, civil, homme, Homs, Khalidiya, 26 février 2012, fusillade

Burhan al-Siddeeq, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Tadmor, 26 février 2012, bombardements

Khider al-Slaibi, civil, homme, Homs, Qaryateen, 26 février 2012, fusillade

Rida Assadi, civil, homme, Homs, Khalidiya, 26 février 2012, bombardements

Abdel-Moeen Hello, civil, homme, Homs, Khalidiya, 26 février 2012, fusillade

Faisal Kara Mann, civil, homme, Homs, Rastane, 26 février 2012, fusillade

Mohammed Ahmed Amma, civil, homme, Homs, Qsair, 26 février 2012, fusillade

Mohammed Saado al-Mazloun, civil, homme, Homs, Der Baalba : Wadi Arab, 26 février 2012, fusillade

Mohammed Suleiman Ayoub, civil, homme, Homs, Rastane, 26 février 2012, fusillade

Muhammad Ali Tlass, civil, homme, Homs, Khalidiya, 26 février 2012, bombardements

Mohammad Nasser Qadaha, civil, homme, Homs, - , 26 février 2012, fusillade

Diya'a Hassan al-Basti, civil, homme, Homs, Baba Amr, 26 février 2012, fusillade

Raeef Farouq al-Lababidi, non civil, homme, Homs, Baba Amr : Inshaat, 26 février 2012, fusillade

Sanaa Basheer Saadaddin, civil, femme, Homs, Rastane, 26 février 2012, fusillade

Mohammad Zeyad Jassimal-Jam, civil, homme, Homs, Waer, 26 février 2012, fusillade

Ibtisam Mahassin, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Ahmed Rabei al-Khalid, civil, homme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, bombardements

Amjad Fulful, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Ameer Khattab, civil, homme, Homs, Karm ez-Zaytoon, 27 février 2012, fusillade

Khalid Mohammed, civil, homme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Rakan Nazim, civil, homme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Saad Dohassan, civil, homme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Sumaya al-Nassan, civil, femme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Non identifié, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Abdul Rahman Khalid al-Kassim, civil, homme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Adnan Samehr, civil, homme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Fouad Akeel, civil, homme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Mohammed Kara Ali, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Marwa Tahaseen, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Nimr Hassoun, civil, homme, Homs, Baba Amr, 27 février 2012, fusillade

Père de la famille Darwish, civil, homme, Homs, Khalidiya, 27 février 2012, exécution

Fille de la famille Darwish 1, civil, femme, Homs, Khalidiya, 27 février 2012, exécution

Fille de la famille Darwish 2, civil, femme, Homs, Khalidiya, 27 février 2012, exécution

Fille de la famille Darwish 3, civil, femme, Homs, Khalidiya, 27 février 2012, exécution

Darwish, civil, homme, Homs, Khalidiya, 27 février 2012, exécution

Mère de la famille, civil, femme, Homs, Khaldieh, 27 février 2012, exécution

Khalil al-Abd, civil, enfant, Homs, Rabie district, 27 février 2012, fusillade

Ramdid Hawijah, civil, homme, Homs, Rastane, 27 février 2012, fusillade

Suleiman Jamous, non civil, homme, Homs, Talkhalekh, 27 février 2012, fusillade

Maher Sami Kenjo, civil, homme, Homs, Rabie district, 27 février 2012, fusillade

Mohammed Walid Menla, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Safsafa, 27 février 2012, fusillade

Mukhlis Abdul Sattar al-Jundi, civil, homme, Homs Khalidiya, 27 février 2012, fusillade

Assad al-Jamaan, civil, homme, Homs, Tadmur, 27 février 2012, détention-torture

Ahmed Dred al-Abbas, civil, homme, Homs, Talkhalekh, 28 février 2012, fusillade

Ahmed Mallouk, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Ahmed al-Sayyah, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Bahjat al-Najjar, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 28 février 2012, fusillade

Bahgat Ali Zoubi, civil, homme, Homs, Talkhalekh, 28 février 2012, fusillade

Khalid Hassan, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Saeed Ramadan, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Hatem Al-Najjar, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 28 février 2012, fusillade

Fille de la famille al-Najjar 1, civil, enfant, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 28 février 2012, fusillade

Fille de la famille al-Najjar 2, civil, enfant, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 28 février 2012, fusillade

Fille de la famille al-Najjar 3, civil, enfant, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 28 février 2012, fusillade

Alaa al-Orfi, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Omar al-Masri, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Ebleen, 28 février 2012, fusillade

Kaaud Abu Hasan, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Muthana al-Khalid, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Mohsen Abu Ali, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Mohammed al-Mahmoud, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Mohammed Saadoun, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Marzukeh al-Hilal, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Mahdia Alken, civil, enfant, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Hilal al-Orfi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Non identifié, civil, homme, Homs, Rastane, 28 février 2012, fusillade

Suleiman al-Saleh, civil, Homs, Baba Amr, 28 février 2012, fusillade

Safwan Ruhaima, civil, homme, Homs, Khalidiya, 28 février 2012, fusillade

Talha Ibrahim Shallar, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 28 février 2012, fusillade

Muhammad Ali Turkawi, civil, homme, Homs, Khalidiya, 28 février 2012, fusillade

Ahmad Muhammad Aashour, civil, homme, Homs, Sekhnah, 28 février 2012, fusillade

Murhaf Abdulmuin Alsufi, civil, homme, Homs, Baba Amr : Inshaat, 29 février 2012, bombardements

Fils du Dr Mohammed Mando 1, civil, enfant, Homs, 29 février 2012, exécution

Fils du Dr Mohammed Mando 2, civil, enfant, Homs, 29 février 2012, exécution

Fils du Dr Mohammed Mando 3, civil, enfant, Homs, 29 février 2012, exécution

Épouse du Dr Mohammed Mando, civil, femme, Homs, 29 février 2012, exécution

Mohammed Mando, civil, homme, Homs, 29 février 2012, exécution

Subaie Jameel al-Soufi, civil, homme, Homs, Ghouta : Qarabeess, 29 février 2012, fusillade

Diaa Turkawi, civil, homme, Homs, Khalidiya, 29 février 2012, fusillade

Abdul Hakim Mahmoud Amer, civil, homme, Homs, Qsair : Joseh, 29 février 2012, fusillade

Firas al-Shahirli, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Draib, 29 février 2012, fusillade

Ahmed al-Aqidi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Birri al-Aqidi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Radwan Bittar, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Amer Omar Sabouh, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Abdel Basset Sabouh, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Abdel-Halim Sabouh, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Abdul Rahman Junaid, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Abdul Rahman Sabouh, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Ahmed al-Aqid, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Abdul Salam Kajak, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Abdul Kafi Junaid, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Abdul Mueen Daaboul, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Abdul Nasser Sabbouh, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Izz al-Din al-Aqidi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Alaa al-Ali, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Mohammed Jandal Abdel-Mueen Arnaout, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Mahmoud Zoubi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Mahmoud el-Louz, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, bombardements

Ibrahim al-Ibrahim, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Akram Suleiman, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Akram Daher al-Melhim, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Birri al-Shaqhabi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Khalid Ahmed al-Mussaitif, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Abdul Salam al-Shaqhabi, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Obeida Nazir Salem, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Mahmoud Ibrahim al-Ibrahim, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Mustafa Suleiman Akram, civil, homme, Homs, Baba Amr, 1^{er} mars 2012, exécution

Raghda al-Hayek, civil, enfant, Homs, vieille ville de Homs : Bab Sbaa, 1^{er} mars 2012, fusillade

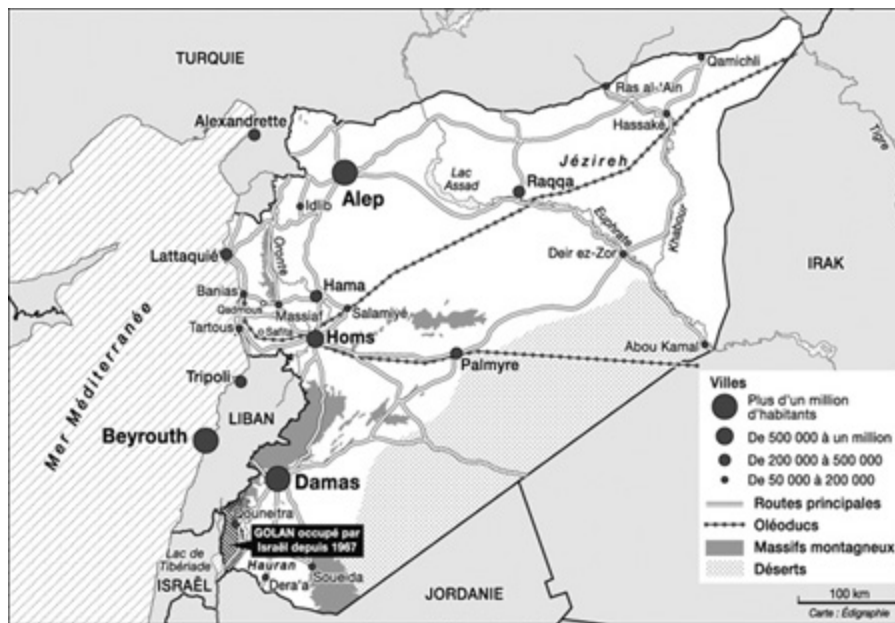
Ziad al-Hajjar, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Sbaa, 1^{er} mars 2012, fusillade

Abdul Latif Hameesh, civil, homme, Homs, Rifai, 1^{er} mars 2012, fusillade

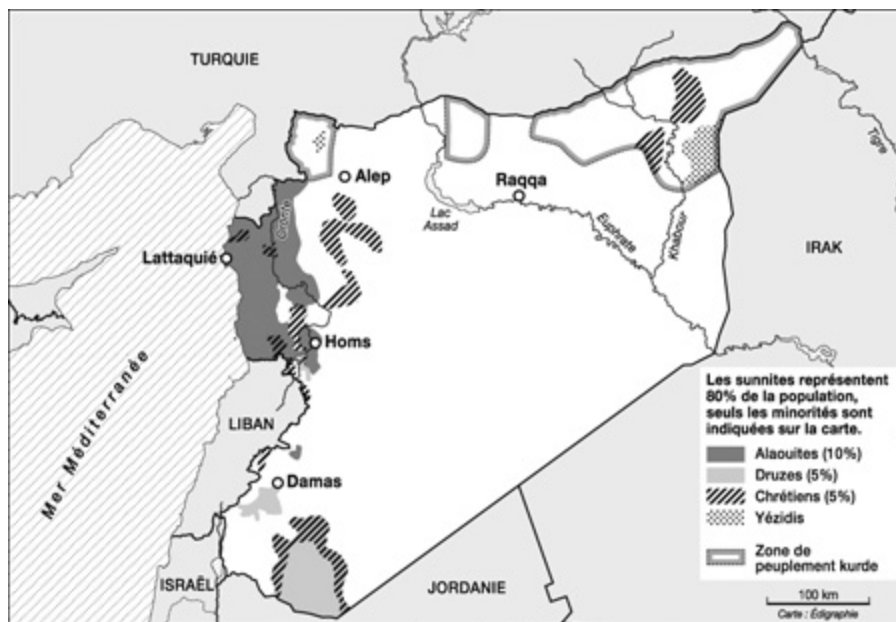
Mohammed Nour Mohammed Fadel al-Hayek, civil, homme, Homs, vieille ville de Homs : Bab Sbaa, 1^{er} mars 2012, fusillade

Abdul-Jabbar Hulail, civil, homme, Homs, Dar Kabeera, 2 mars 2012, exécution

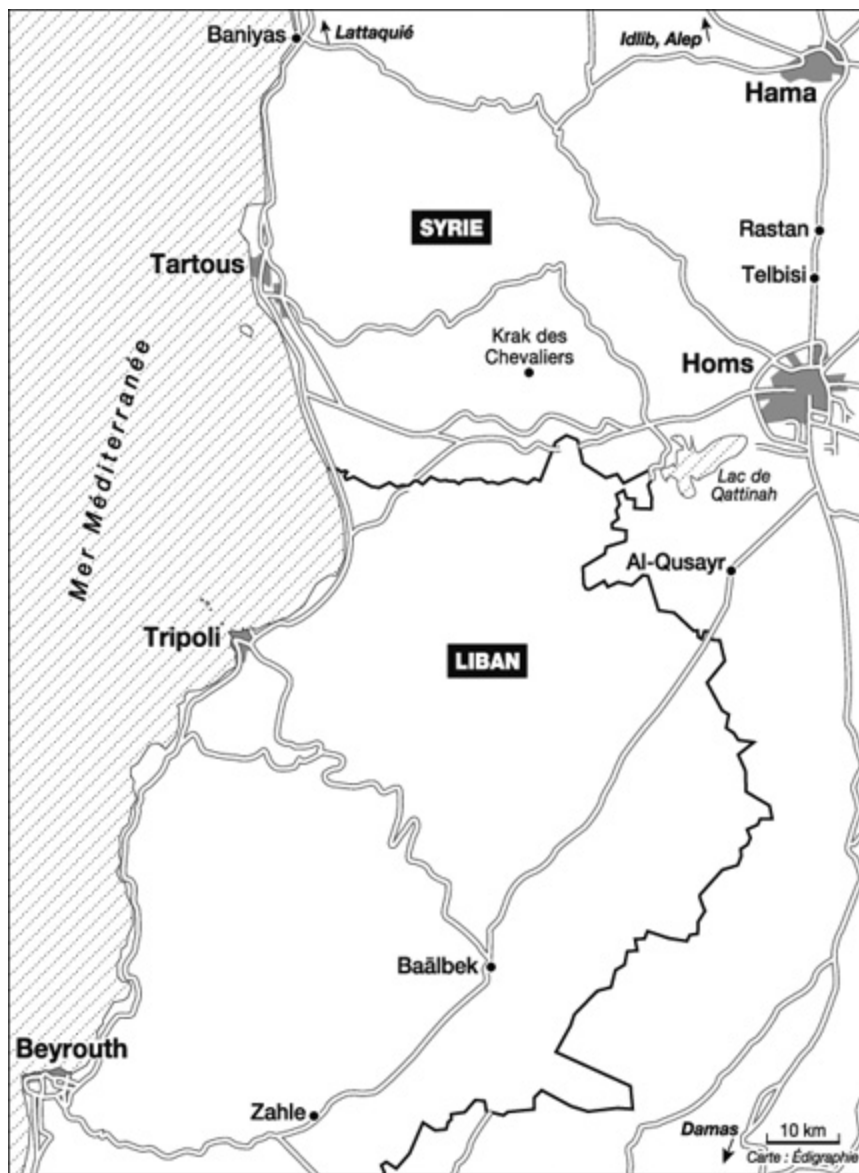
Cartes de Syrie



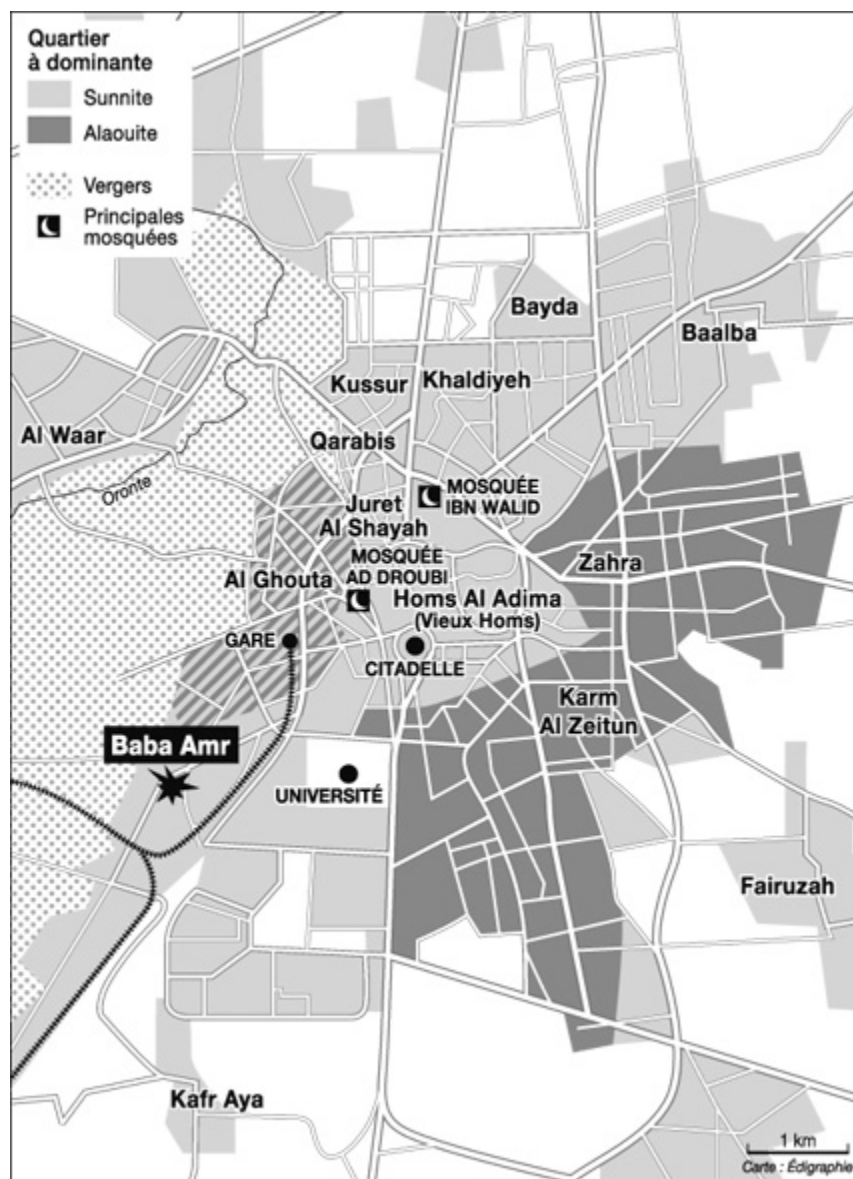
Carte générale de Syrie



Communautés et minorités en Syrie



Carte de la région de Homs



Plan de Homs

Remerciements

Tous les Syriens, je garde leur identité dans mon cœur.
Ceux de Baba Amr, le personnel du dispensaire, les soldats de l'armée libre, le centre de presse et tous les activistes journalistes.

Tous les Syriens de Paris qui m'ont conseillée, aiguillée et permis d'entrer en Syrie en minimisant les risques.

Tous ceux qui se battent chaque jour, sur leurs ordinateurs ou dans la rue, pour que le sang ne coule plus.

William, à qui je dois toujours une promesse.

Paul, ton courage et ton humour m'ont aidé à tenir.

Javier.

Rémi, Émilie.

Marie, Richard et Ella Flaye.

Mes parents, mes héros, leur courage de chaque jour m'a aidée à me relever.

Mon frère, son soutien et sa confiance me portent. Si tu savais le nombre de temples chinois que j'ai édifié pour toi...

Julien.

Mes grands-parents, oncles et tantes qui les ont soutenus, même de loin.

Hourig, Léon et leurs amis, pour leur présence chaque jour, leur soutien précieux et leur amitié.

Hala Kodmani pour ses conseils avisés.

Alain Mingan, Alain Buu, Jean-Pierre Perrin.

Philippe Gelié et Christine Fauvet-Mycia (votre confiance me touche).

Magali Morel.

Angélique Mounier-Kuhn, Boris Mabillard et toute l'équipe du *Temps*.

Reza, Delazad et toute la famille Deghati.

Jonathan Littell.

Christophe Schmidt, Denis Pietton, Éric Chevallier et tous ceux qui, en France, ont cherché le moyen de nous faire sortir.

Sid Ahmed Hammouche et Patrick Vallélian.

Professeur Rigal, professeur Barthélémy, Françoise Coustou, docteur Compère et tous les internes, toutes les infirmières, aides-soignants de l'hôpital Percy.

Romain Faure, mon kiné et tout le personnel de la rééducation.

Damien Lesage.

Sébastien, Cathy, Hervé, Lucas, Alex, Lionel, Élisabeth, Cathleen et tous mes compagnons de rééducation.

Telecomix pour leur opération en Syrie et tous les Syriens qu'ils ont formés et ainsi protégés.

Mon editrice, Sophie Charvanel, qui a su trouver les mots pour me pousser à écrire.

Lucile Gasseau pour sa patience dans nos négociations.

Sara, ma parfumeuse et photographe.

Marianne, Latifa et Amélie, mes héroïnes de Villacoublay. Laure, nouveau transfuge dans l'équipe. Sara et Adil, mes Casaouis préférés.

Soazig, ma sauveuse.

Hafid, mon maître-penseur et café du matin.

Nasri, mon éternel amour, sa famille, et Abraham.

Louis, pour ses conseils, ses avis toujours pertinents et son infinie patience.

Alex, mon interface 2.0 et son soutien.

Thomas D., Petit Ben (Manon et toute sa famille) et Grand Ben (les deux femmes de sa vie), May-Li et la famille Rondel-Pacaud, Brigitte (les deux), Anthony, et tous ceux du réseau...

Anna, Anne-Claire, Marianne blonde, Benoît papa, Sandrine et Sylvain (mes voisins pour toujours), Amélie et Frédéric T., Chady, Corentin, Jérôme, Johanne, Flore, Bastien, Franck, Hamed, Enzo, Mokeit, Loïc, Julien C., Xavier, Mounia, Hélène, Nathalie D., Pierre, Anne P., Stéphanie, Jean-Fred, Jean-Marc, Fethi, Haythem, Charlotte, Emmanuelle, Mounir, Stéphane Lagarde, Caroline Lachovski, Sophie Janin, Fred Lep, Raff, Guillaume Munier, Boris, Sébou, Pitcho, Pierre Vallée, Mathias T., Jean-Jacques Louarn, Laurent V., Leslie, Karim, Xavier, Anna-Rosa, Lamine, Cécile et Salah...

Ali et toute la famille Ayverdi, le Zagros, le Stand'art.

Tous ceux que j'aime sur Ménilmontant.

Les étudiants et la direction de l'EFJ.

La direction et mes anciens camarades de l'EJT.

La famille Hubert/Asso du Coumelary.

Kemadou, Grace, Mamadou, Hassan, Nasser, Siabou, Weyssel, Emily (ma bande de jeunes).

Zeitune, Agatha, Rabat, Mahieu, Cortell, Vincent et JeanJean.

Sainte-Rita et celle qui y a donné une messe...

Tous les anonymes qui m'ont écrit et apporté leur soutien ces derniers mois.

J'espère que tous ceux que j'ai oubliés me pardonneront, ils figureront dans les remerciements du prochain livre... promis.



F l a m m a r i o n

1. Pour des raisons de sécurité, certains prénoms ont été modifiés.